LE

TRÉSOR DU KABYLE

OU

L'EXPÉDITION FRANÇAISE DE 1857

PAR

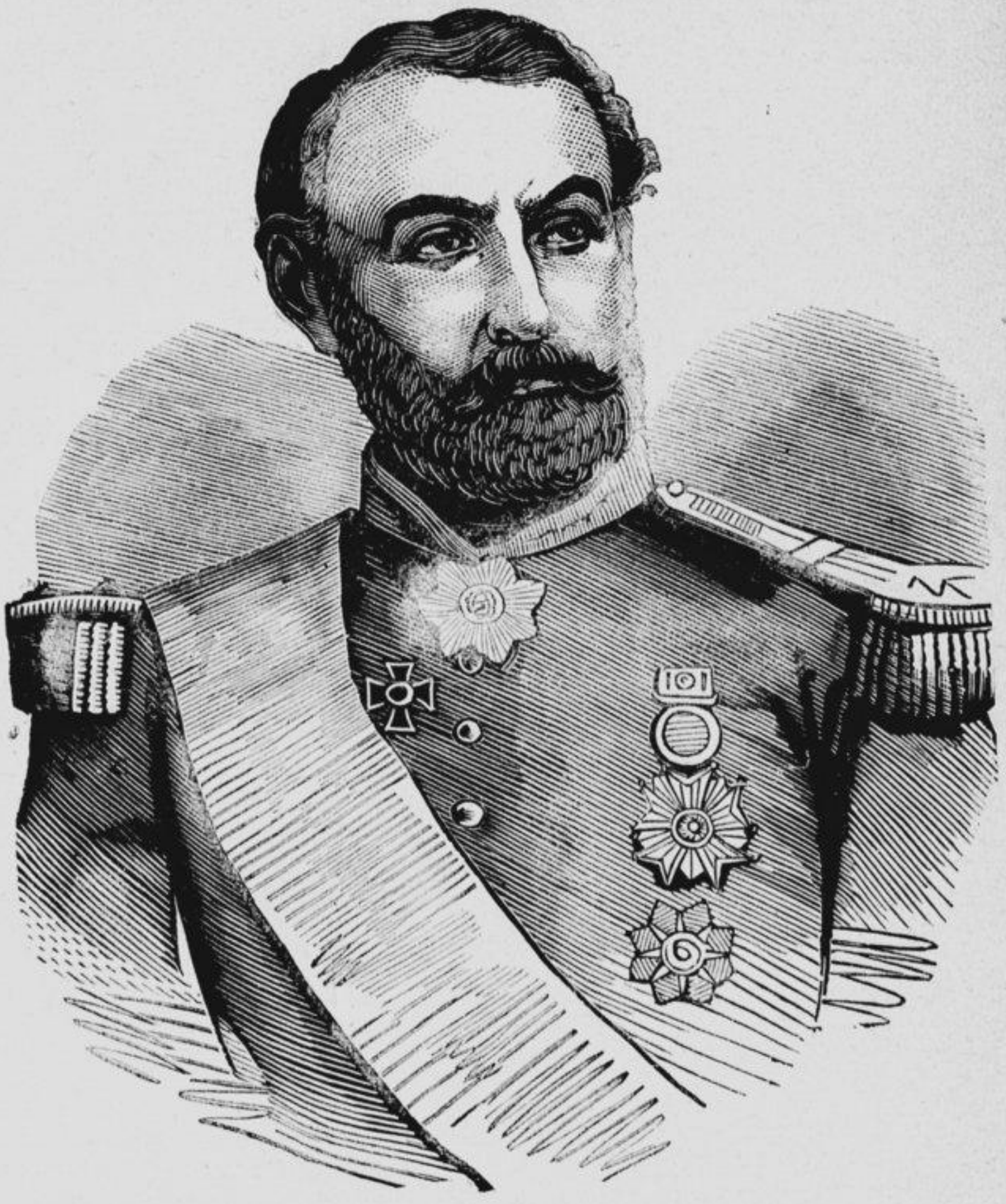
GEORGES BREMOND

AVEC GRAVURES DANS LE TEXTE

ROUEN

MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1891



Le général Jusuf.

BIBLIOTECA REAL

Propriété des Éditeurs,

Mégaruld 18

LE

TRÉSOR DU KABYLE

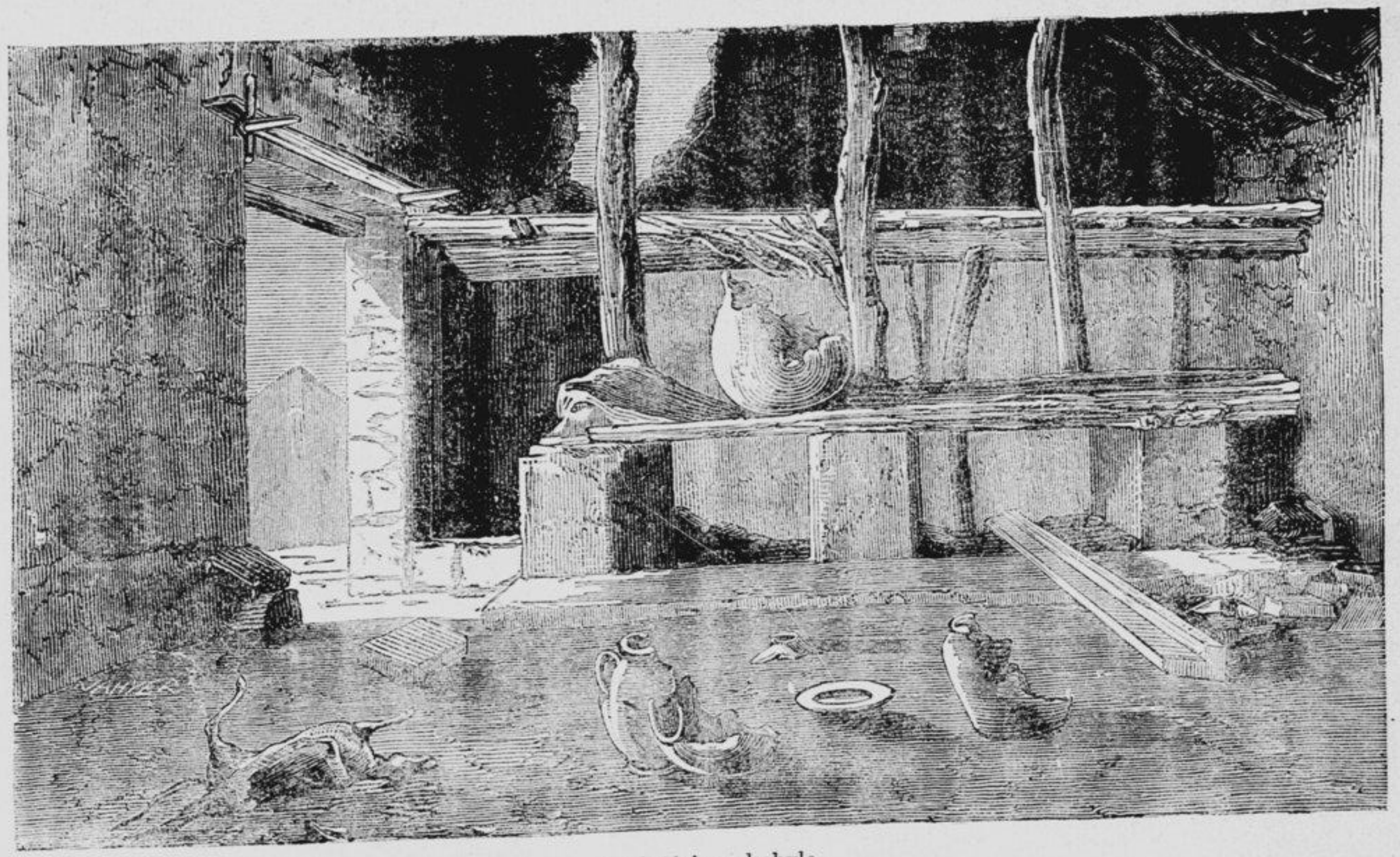
INTRODUCTION.

En 1842, une troupe d'environ soixante Arabes s'arrêtait dans un ravin situé au pied des montagnes de la Kabylie ; les chevaux semblaient être à bout de forces, et les hommes, malgré leur tempérament de fer, avaient un tel besoin de repos, que la plupart se laissèrent tomber sur le sol, comme accablés de fatigue. Des objets de toute sorte, des ballots de marchandises, gisaient pêle-mêle sur la terre : c'était le produit d'une razzia opérée aux portes mêmes d'Alger, dans les ravissantes habitations de Mustapha, jadis palais d'été des chefs de pirates, aujourd'hui maisons de plaisance des colons aisés, des négociants ou des touristes.

Les Arabes, certains de n'être pas inquiétés par les Français dans le lieu solitaire qui leur servait d'asile, n'avaient pas eu la précaution de poser des sentinelles sur les bords du ravin. Ils avaient compté sans les Kabyles, ces fiers montagnards qui ne s'étaient jamais complètement soumis à la domination d'Abd-el-Kader et nourrissaient contre les Arabes de nombreux griefs, dont ils étaient toujours disposés à se venger sur les maraudeurs qui avaient l'imprudence de se réfugier trop près des premiers contreforts du Jurjura.

Les Kabyles diffèrent des habitants de la plaine sous le rapport des mœurs, des institutions et même de la conformation physique. Tandis que les Arabes tiennent les femmes dans une sorte d'esclavage domestique, les Kabyles leur accordent certaines prérogatives, les autorisant à sortir le visage découvert, leur permettant d'aspirer aux honneurs et d'exercer le pouvoir dévolu à la sainteté. Les femmes kabyles, se sentant plus libres et entourées de plus de considération, ont aussi une tenue plus digne et montrent plus d'activité. Elles s'occupent de leur intérieur, et, dans leurs moments de loisir, elles filent le lin pour faire de la toile et travaillent la laine qui sert à la confection des burnous.

Les Kabyles ont généralement le teint plus blanc que les Arabes; ils ont le visage moins ovale, la tête plus rapprochée des épaules. L'Arabe vit sous la tente; le Kabyle habite une maison construite en pierres sèches ou en briques non cuites, appelée *tezaka,* se composant d'une ou



Un intérieur kabyle.

de plusieurs chambres. L'Arabe est menteur, le Kabyle regarde le mensonge comme déshonorant; le premier donne l'hospitalité par ostentation, le second d'une manière moins fastueuse et plus cordiale. Lorsqu'une personne de leur famille a été assassinée, les Arabes se contentent de la *dia*, ou prix du sang; les Kabyles poursuivent avec acharnement leur vengeance. Les Arabes cachent leur argent, tandis que les Kabyles le font valoir, prêtant à un intérêt souvent usuraire. Les Kabyles payent des impôts : ce sont le *zekkat* et l'*achour*, redevances prescrites par le Coran, et fixées au centième pour les troupeaux, au dixième pour les grains. Mais, contrairement aux Arabes, qui donnent ces impôts à leurs chefs politiques, sans s'inquiéter de l'emploi qui en est fait, les Kabyles les portent aux mosquées pour secourir les pauvres, nourrir les voyageurs, élever des écoles, entretenir le culte, acheter de la poudre et des armes.

La Kabylie est une sorte de Suisse sauvage, composée de tribus indépendantes les unes des autres, se gouvernant comme des cantons, se groupant lorsque l'intérêt national est en jeu. Les montagnards du Jurjura, bien que soumis à la France depuis l'expédition de 1857, ont conservé une autonomie complète pour leur administration intérieure, jusqu'à la révolution de 1871, qui leur a coûté les franchises dont ils étaient si jaloux. Nul conquérant n'a pu se vanter d'avoir entièrement possédé la Kabylie : les Romains ne l'ont gardée qu'à travers des révoltes continuelles, les Arabes ne l'ont domptée que partiellement; quant aux

Turcs, ils sont restés confinés dans Alger et quelques autres villes, acculés à la mer par les Berbères et les Arabes. La France elle-même n'a réussi qu'au prix des plus grands efforts à pacifier la Kabylie. Cependant, l'avantage qu'elle a eu sur ses devanciers, c'est qu'elle n'a pas seulement conquis un territoire, mais que, de plus, elle a gagné les sympathies des populations indigènes. Si quelque chose, en effet, peut adoucir pour les Kabyles le regret d'avoir perdu leur indépendance nationale, c'est la comparaison entre le système d'oppression de leurs anciens maîtres et l'équité de la nation généreuse dont ils sont maintenant tributaires.

Déjà, en 1842, les Kabyles éprouvaient de l'aversion pour les Arabes ; les cavaliers chargés des dépouilles des habitants de Mustapha avaient donc commis une grave imprudence en s'arrêtant sur la limite du territoire de leurs voisins. Néanmoins, ils dormaient paisiblement, sauf l'un d'eux, qui en était empêché par le butin vivant dont il avait la garde. Cet homme se nommait Osman, et sa capture était une jolie petite fille âgée de deux ans. La pauvre enfant criait et se débattait, au détriment du repos de son ravisseur, qui commençait à se repentir d'avoir choisi un lot si encombrant parmi les richesses enlevées aux chrétiens. Enfin, Osman, n'y tenant plus, prit délicatement l'enfant dans ses bras et se promena de long en large, à quelques pas du campement de ses compagnons. Bientôt il lui sembla que les yeux de la petite fille se fermaient ; cependant, son espoir de la voir se calmer ne devait pas se

réaliser. Un bruit de pas se fit entendre, et une femme apparut au détour d'un sentier qui descendait de la montagne. L'enfant tressaillit et se mit encore à crier, tendant les bras à la nouvelle venue.

— Veux-tu me débarrasser de cette mignonne créature? demanda aussitôt Osman.

— Très certainement, répondit la femme.

— C'est bon; mais d'abord dis-moi ton nom, fit l'Arabe.

— Pas avant que tu ne m'aies appris pourquoi un malfaiteur comme toi se trouve avoir sur les bras une fille des Roumis.

Le voleur ne se fit pas prier davantage pour dire que l'enfant avait été enlevée dans une razzia et qu'il se l'était adjugée, avec l'espoir de la rendre plus tard à sa famille, moyennant une forte rançon.

— Mais je ne suis plus satisfait de mon lot, ajouta-t-il, car il m'est pénible de voir souffrir une innocente fillette dont je ne puis arrêter les larmes. Tu l'auras donc pour toi, si tu veux dévoiler ton nom.

— On m'appelle Aïcha; j'appartiens à la tribu des Illilten; je suis veuve et n'ai plus d'enfants, se hâta de dire la femme kabyle, qui prit la petite fille et voulut s'éloigner de toute la vitesse de ses jambes.

La compatissante veuve n'allait pas tarder à disparaître derrière les rochers, car elle était jeune et agile. Malheureusement, un des compagnons d'Osman venait de se réveiller. Il ne lui plaisait sans doute pas qu'une partie quelconque du butin fût enlevée, car il se leva en criant au voleur.

— Je l'ai donnée à cette femme, s'empressa de dire Osman. Que ferions-nous d'une enfant qui pleure et va périr faute de soins?

— Elle est à nous, répondit l'autre Arabe. On te donnera des bijoux, si tu veux empêcher qu'elle ne soit emportée chez les Kabyles.

Tandis que les deux hommes discutaient, d'autres pillards ouvrirent les yeux, et, voyant ce dont il s'agissait, prirent les armes en faisant retentir l'air de leurs clameurs. Il ne fallut que quelques instants pour que toute la troupe fût sur pied, tandis que la femme kabyle s'enfuyait à travers les ravins.

— Arrête, ou je fais feu! cria un Arabe qui paraissait avoir le rang de chef dans la bande.

La veuve répondit à cette menace par une exclamation perçante. Aussitôt un jet de flamme brilla un peu au-dessus d'elle, une détonation ébranla les échos de la montagne, et l'Arabe, qui avait déjà épaulé son fusil, n'eut pas le temps de tirer : il roula sans vie entre les ballots amoncelés. Les rochers se couvrirent alors de Kabyles, qui fondirent avec impétuosité sur les Arabes. L'un de ceux-ci avait réussi à se rapprocher d'Aïcha et cherchait à s'emparer de la fillette; mais un Kabyle, nommé Ali, appartenant à la tribu des Beni-Yenni, se porta auprès de la veuve, qui serrait l'enfant contre sa poitrine. Il lui fit un rempart de son corps et soutint à lui seul l'assaut de plusieurs ennemis qui avaient rejoint leur compagnon. Un coup de sabre mit fin à la lutte, en ce qui concernait du moins le généreux Ali, dont le

bras droit retomba inerte le long de son flanc. Aïcha cependant ne fut pas séparée de sa fille adoptive, car une nouvelle troupe de Kabyles vint culbuter les Arabes. Ce fut alors, du côté des bandits du désert, une déroute complète. Abandonnant leurs morts et leur butin, les Arabes s'enfuirent honteusement, et le galop rapide de leurs chevaux put seul les soustraire à la poursuite des Kabyles.

Les vainqueurs appartenaient à deux tribus différentes qui ne s'étaient réunies que temporairement, celle des Beni-Yenni et celle des Illilten. Après avoir pris une heure de repos, ils se séparèrent, emportant leurs blessés et leur part du butin enlevé aux Arabes. Ali, qui avait recouvré sa connaissance, grâce aux soins d'un marabout illilten, appelé Sidi-Thaïeb, voulut voir la fillette qui lui avait coûté la perte de son bras droit. Il la contempla longuement, les larmes aux yeux, imprima un baiser sur les boucles de ses cheveux blonds et se laissa emporter par ses compagnons. Aïcha suivit les Illilten avec son précieux fardeau, non sans avoir adressé de chaleureux remerciements au courageux Ali.

Les territoires des tribus kabyles désignées sous le nom général de tribus du Rocher, dont ne font pas partie les Beni-Yenni, mais auxquelles appartiennent les Illilten, sont les produits des dépouillements successifs que le temps, la neige et les eaux ont arrachés à l'ossature du Jurjura. Dans la partie la plus inextricable du pays des Illilten, le col de Tirourda fournit aux Kabyles un passage sûr et commode pour gagner, à l'heure du danger, les

refuges de la grande montagne. Le village de Takleh, enseveli dans une gorge étroite, à l'entrée même du précieux passage, était soumis à l'autorité du marabout Sidi-Thaïeb, homme brave et prudent, qui commençait à jouir d'une brillante réputation, et que les principaux chefs kabyles venaient consulter comme un sage. Il avait auprès de lui Lalla-Fathma, sa sœur, à laquelle on donnait déjà le titre de prophétesse berbère.

Cette femme remarquable savait guérir les maladies, consoler les affligés, conjurer les périls. Dans toute la Kabylie, on comptait sur elle pour repousser l'invasion française; et cependant, soit qu'elle eût une sympathie secrète pour les possesseurs de l'Algérie, soit qu'elle fût imbue des idées fatalistes de la religion mahométane, elle ne cherchait en aucune manière à encourager les illusions patriotiques des Kabyles. Ayant sans doute le pressentiment des avantages qui pouvaient résulter pour ses frères de la domination bienfaisante de la France, elle avait prédit que les montagnards du Jurjura échangeraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, les libertés qui leur étaient si chères contre une soumission qui ne serait pas sans honneur, étant imposée par une grande et généreuse nation. Comme elle avait coutume de le dire, ce qui était écrit ne pouvait être évité, de sorte que le devoir des Kabyles était d'abord de défendre avec courage leur indépendance, et ensuite de se résigner à subir les arrêts de la destinée.

C'est dans ce village de Takleh que les Illilten condui-

sirent l'enfant recueillie par Aïcha; les principaux guerriers, ayant Sidi-Thaïeb à leur tête, pénétrèrent dans la *djemmâ*, située sous le porche même de l'enceinte du village. C'était la mairie, la chambre des représentants, la salle des comices; elle se composait principalement d'une grande pièce garnie, à trois pieds de hauteur, de dalles en pierres taillées servant à la fois de sièges et de tables pour les assemblées. Là, les Kabyles venaient discuter les questions politiques, plaider leurs procès devant les cadis, élire leurs maires ou *amins*. Les Illilten qui franchirent les premiers l'étroite entrée de la djemmâ virent au fond de la salle une femme vêtue de fins burnous, couverte de bijoux et tatouée à la façon berbère. Sidi-Thaïeb s'approcha d'elle et la prit par la main, car c'était Lalla-Fathma, sa sœur chérie. La prophétesse, jeune encore, avait des yeux noirs, brillants du feu de l'inspiration; elle était petite et chargée d'un embonpoint naissant. Dès qu'elle eut aperçu la fille adoptive des Kabyles, elle la prit dans ses bras et se plaça avec elle sur une des dalles en pierre; Aïcha s'assit à sa gauche et Sidi-Thaïeb à sa droite, tandis que les Illilten, continuant à entrer les uns après les autres, remplissaient la salle en observant un respectueux silence.

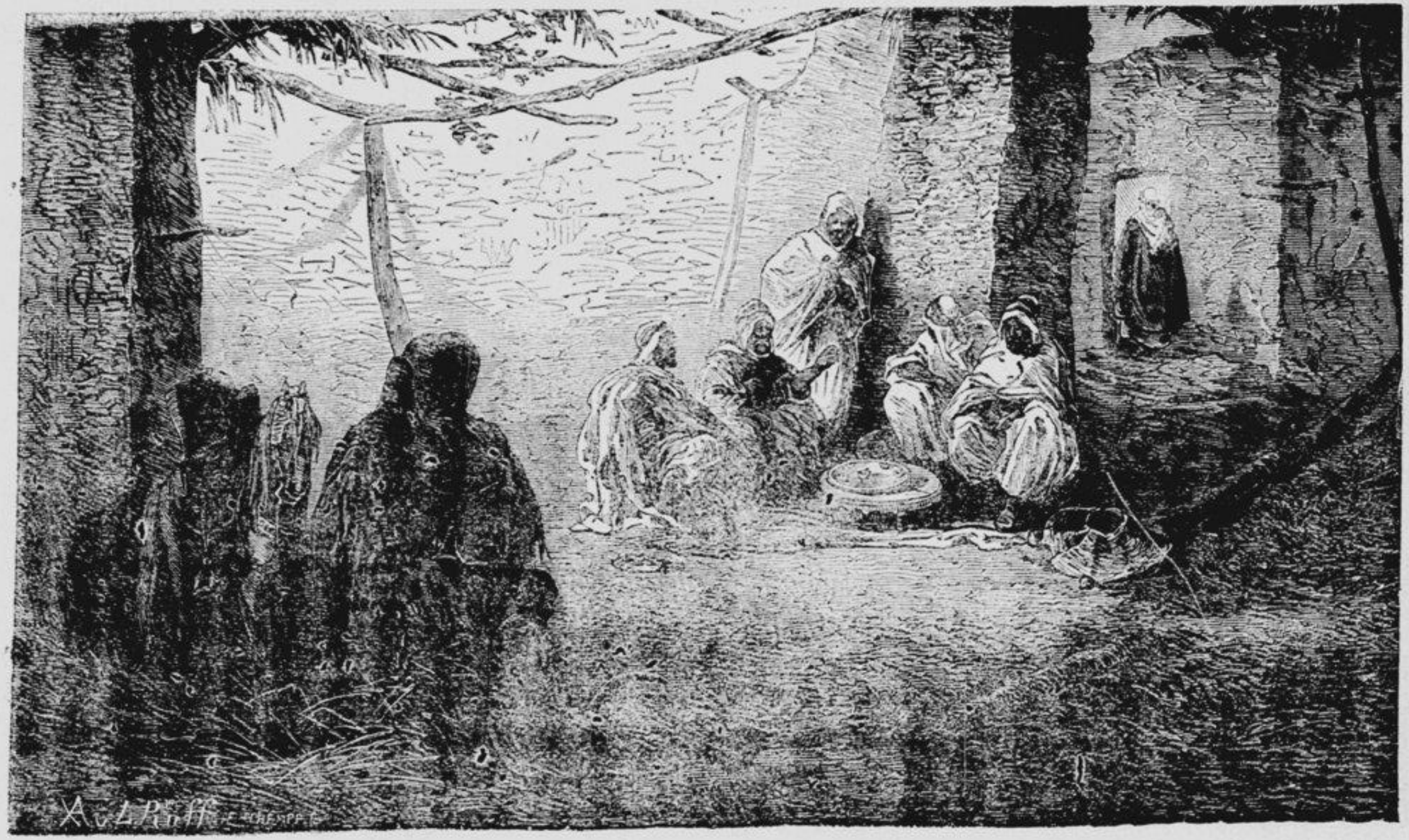
— Hommes du Jurjura, guerriers des tribus du Rocher, dit Lalla-Fathma, vous ne connaissez pas le prix de la conquête que vous avez faite sur les voleurs arabes. Vous vous réjouissez peut-être d'avoir amoncelé devant la mosquée les riches tissus, les bijoux d'or et d'argent, les armes, les sacs de grains enlevés aux Français de Mustapha.

Tout cela n'est rien en comparaison du joyau précieux que vous avez ravi aux pillards : cette enfant que je tiens sur mes genoux vaut à elle seule tous les trésors de l'Algérie. Sachez qu'elle sera le talisman des Illilten; car, tant qu'elle demeurera parmi vous, vos retraites resteront ignorées des soldats étrangers. Donnons à cette petite créature un nom qui la rattache à sa nouvelle patrie : appelons notre fille adoptive Yamina.

Un murmure d'assentiment accueillit la proposition de la sœur de Sidi-Thaïeb. Celui-ci prit à son tour la parole ; on l'écouta avec l'attention que méritaient les avis d'un si éminent personnage.

— Amis, commença-t-il, vous avez entendu Lalla-Fathma, dont la sagesse précoce connaît ce qui peut vous être favorable. Voulez-vous conserver vos libertés plus longtemps qu'aucune autre tribu ? Voulez-vous être les derniers à vous rendre aux Français, s'il faut un jour subir une semblable épreuve? Etes-vous désireux de maintenir dans cette extrémité votre honneur de braves guerriers, d'obtenir du vainqueur des conditions avantageuses ? Soyez bons pour la petite Yamina, veillez sur elle et sur la femme dévouée qui lui tient lieu de mère. Nous aurons soin nous-mêmes de pourvoir aux besoins d'Aïcha, afin qu'elle puisse remplir longtemps la tâche qu'elle s'est imposée.

Après avoir entendu ce discours de leur marabout, les Illilten sortirent de la djemmâ avec la jeune veuve et l'enfant. Lalla-Fathma resta seule en présence de Sidi-Thaïeb, qui lui raconta les détails du combat.



La Djemmâ des Illilten.

— Et ce courageux Beni-Yenni qui a sauvé notre jeune pupille, qu'est-il devenu? demanda la sœur du marabout.

— Je lui ai donné mes soins, répondit Sidi-Thaïeb; ensuite, ses compagnons l'ont emporté dans la direction des villages de leur tribu. Il perdra le bras droit; mais sa vie n'est pas en danger, car les Beni-Yenni ont d'habiles médecins.

— Que ferez-vous encore pour lui, mon frère?

— Je ne le laisserai manquer de rien. Il est veuf, m'a-t-on dit, et reste avec une fille de l'âge de Yamina. Lorsqu'il prit congé d'Aïcha, cette femme lui demanda la cause de son ardeur à protéger l'enfant des chrétiens. Il répondit qu'il avait tenu à la défendre, comme il aurait voulu qu'on défendit sa chère Zohra, qui l'attendait dans la montagne. Mais croyez-vous réellement que la présence de Yamina parmi les Illilten les préserve de la domination française?

— Je crois, Sidi-Thaïeb, qu'une bonne action ne peut rester sans récompense.

— Ne devrions-nous pas alors compléter notre œuvre, en recherchant les parents de la petite chrétienne?

— Et que nous resterait-il ensuite pour entretenir dans l'esprit des Illilten le respect que leur inspirent les oracles sortis de notre bouche? Comment pourrions-nous maintenir ces hommes simples dans la confiance et la sécurité nécessaires à l'exécution de nos desseins, si nous ne leur offrions pas un signe visible de la véracité de nos prédictions? Pensez-vous que les conquérants soient en mesure

— Et ce courageux Beni-Yenni qui a sauvé notre jeune pupille, qu'est-il devenu? demanda la sœur du marabout.

— Je lui ai donné mes soins, répondit Sidi-Thaïeb; ensuite, ses compagnons l'ont emporté dans la direction des villages de leur tribu. Il perdra le bras droit; mais sa vie n'est pas en danger, car les Beni-Yenni ont d'habiles médecins.

— Que ferez-vous encore pour lui, mon frère?

— Je ne le laisserai manquer de rien. Il est veuf, m'a-t-on dit, et reste avec une fille de l'âge de Yamina. Lorsqu'il prit congé d'Aïcha, cette femme lui demanda la cause de son ardeur à protéger l'enfant des chrétiens. Il répondit qu'il avait tenu à la défendre, comme il aurait voulu qu'on défendit sa chère Zohra, qui l'attendait dans la montagne. Mais croyez-vous réellement que la présence de Yamina parmi les Illilten les préserve de la domination française?

— Je crois, Sidi-Thaïeb, qu'une bonne action ne peut rester sans récompense.

— Ne devrions-nous pas alors compléter notre œuvre, en recherchant les parents de la petite chrétienne?

— Et que nous resterait-il ensuite pour entretenir dans l'esprit des Illilten le respect que leur inspirent les oracles sortis de notre bouche? Comment pourrions-nous maintenir ces hommes simples dans la confiance et la sécurité nécessaires à l'exécution de nos desseins, si nous ne leur offrions pas un signe visible de la véracité de nos prédictions? Pensez-vous que les conquérants soient en mesure

de venir bientôt troubler la paix dont nous jouissons dans ce coin retiré de la Kabylie?

— Je crois que les années succéderont aux années, avant que les Français aient soumis à leur domination les nombreuses tribus dont les villages sont plus exposés que les nôtres à l'attaque des maîtres actuels de l'Algérie.

— Mais enfin, quelle durée assignez-vous à notre tranquillité, à la jouissance de cette liberté qui doit nous être enlevée un jour ou l'autre par le vaillant peuple dont Abd-el-Kader lui-même commence à éprouver la puissance? Comptez-vous sur cinq ans, sur dix ans de calme? Parlez, vous êtes savant dans l'art de la politique, et je n'ose prophétiser devant les Illilten que si vous me faites part des renseignements que vous allez chercher jusque sous les tentes des Français.

— Dans cinq ans, dans dix ans, répondit le marabout, rien n'aura encore troublé la sécurité profonde du col de Tirourda; peut-être même pouvons-nous compter sur quinze ans de cette paix bienfaisante, grâce à la forte position que nous occupons. Mais après.....

— Après? interrompit Lalla-Fathma. Eh bien! nous aurons des maîtres auxquels nous pourrons sans rougir engager notre foi; des maîtres qui, loin de nous traiter en esclaves, nous regarderont comme des frères. Vous ne l'ignorez pas, vous qui avez accès dans leurs demeures, et qui, par dévouement à notre cause, entrez si souvent en relations avec les Français. Or, d'ici à quinze ans, Yamina aura grandi parmi les Illilten et sera devenue un témoi-

gnage vivant de la clairvoyance attribuée à la prophétesse kabyle. Notre prestige croîtra avec l'enfant des chrétiens, et notre influence sur la race berbère demeurera assurée pour longtemps. N'est-ce pas ce que vous désirez, mon frère? et comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai fait adopter par notre tribu la petite fille que vous avez retirée des mains des Arabes?

— Je pénètre vos desseins, répondit Sidi-Thaïeb; je veux même les seconder de tout mon pouvoir. Ainsi donc, Ali sera mon protégé. Je vais partir pour les villages des Beni-Yenni, afin de soigner notre blessé de mes propres mains. Avant de quitter cet homme, je le presserai de venir, à intervalles réguliers, voir celle qu'il a sauvée et recevoir le tribut périodique dont nous voulons récompenser sa bravoure. N'ayant plus qu'un bras, il aura besoin de notre aide pour vivre heureux avec sa chère Zohra.

— Je partage vos sentiments généreux à l'égard d'Ali, fit Lalla-Fathma; il est juste de lui montrer notre reconnaissance pour le service qu'il a rendu à la tribu des Illilten.

I.

Le café maure. — Préparatifs de guerre. — La villa de Mustapha. — Le juif Ephraïm. — La miniature.

Au mois de mai 1857, un jeune homme de vingt-quatre ans, nommé Emmanuel D***, franchissait de grand matin la porte de l'une des maisons françaises qui bordent la place du Gouvernement, à Alger, et se dirigeait, par la rue de la Marine, vers le port. L'air triste et préoccupé, il ne suspendit sa marche que sur le quai, où abordaient un certain nombre de petites barques employées au déchargement d'un navire à l'ancre. Mais il venait en ce lieu pour trouver la solitude, et, troublé par le va-et-vient des portefaix, il s'empressa de tourner le dos à la mer; après avoir erré à l'aventure dans un dédale de rues en pente, il arriva au milieu de la ville haute où abondent les habitations mauresques.

Emmanuel connaissait depuis son enfance la partie d'Alger qui sert de résidence aux Arabes, aux Turcs, aux Maures et aux Juifs ; mais, comme il marchait au hasard, il alla plus d'une fois trébucher dans ces carrefours sans issue ou dans ces voûtes sombres que présentent au touriste inexpérimenté les rues étroites et tortueuses du quartier indigène. Il finit même par se heurter à un panier d'œufs placé à la devanture d'une boutique tenue par un Kabyle Beni-Mezab, et il allait causer quelque malheur, quand il fut brusquement repoussé par le choc d'une troupe d'enfants qui s'élançaient au dehors, les mains chargées de fruits volés au marchand. Celui-ci était sur leurs talons ; à la vue du promeneur matinal qu'il connaissait de longue date, il abandonna sa poursuite et invita Emmanuel à descendre dans son réduit, placé à près d'un mètre en contre-bas de la rue.

Les deux hommes passèrent sous les guirlandes de balais en palmier, d'allumettes de chanvre, de pelottes de ficelle et d'objets en sparterie qui ornaient la devanture ; dans l'allée en pente, ils frôlèrent des corbeilles de figues de Barbarie et pénétrèrent dans l'intérieur, où se voyaient des sacs de charbon, de grandes cruches d'huile, des denrées de toute sorte. Le Beni-Mezab remarqua tout de suite la tristesse de son visiteur ; il lui offrit quelques-uns des fruits que les enfants avaient épargnés. Le jeune homme refusa poliment et se contenta de demander des renseignements sur l'expédition que préparait le général Randon, gouverneur de l'Algérie.

— Je ne suis pas au courant des nouvelles, Sidi-Emmanuel, répondit le marchand ; mais je puis vous accompagner chez

le Caouadji, qui fait en ce moment sa distribution de café.

Après avoir laissé au Beni-Mezab le temps d'appeler sa femme et de lui confier la garde de sa boutique, Emmanuel traversa la rue et entra dans le local où il pensait avoir quelque chance d'obtenir des indications sur les graves événements qui étaient en perspective.

L'établissement du caouadji se composait d'une boutique longue, meublée de banquettes recouvertes de nattes, sur lesquelles s'accroupissaient les buveurs, tous gens de fortune et de conditions très différentes, réunis dans la même enceinte.

Les musiciens et les chanteurs ne venant que le soir, Emmanuel put écouter à son aise les divers propos échangés autour de lui, tandis que le Beni-Mezab fumait et buvait dans son coin. La conversation roulait précisément sur l'invasion imminente des territoires du Jurjura.

Ce n'était pas la première fois que les Kabyles se trouvaient exposés à l'attaque des Français. En refusant de prêter un concours effectif à Abd-el-Kader, les montagnards avaient facilité la défaite de l'émir ; mais leur attitude en cette occurrence ne fut probablement pas considérée comme un titre suffisant à la bienveillance des chefs de l'Algérie ; car, en 1845, le maréchal Bugeaud envahit et brûla les villages kabyles. Plus tard, Saint-Arnaud entreprit une campagne qui dura quatre-vingts jours ; les indigènes, avec l'aide de leurs femmes, se défendirent en désespérés, et la guerre prit un caractère sauvage. Le pays fut ravagé : les malheureux habitants commencèrent alors à croire que, d'après la célèbre prophétie

du marabout Sidi-el-Hadj-Aissa, qui avait annoncé l'occupation de l'Algérie par les chrétiens, il était écrit que les Français deviendraient leurs maitres. La soumission de la Kabylie n'était cependant pas complète; la guerre de Crimée, durant laquelle les troupes indigènes montrèrent une véritable bravoure, fit encore ajourner la conquête définitive, et ce fut seulement en 1857 que le général Randon obtint l'autorisation d'agir avec vigueur.

Emmanuel entendit les consommateurs installés sur les nattes du caouadji parler des armements formidables du gouverneur, qui emportait dans le Jurjura un matériel de siège et mettait en marche trente-cinq mille hommes de troupes aguerries. Les Kabyles, disait-on, ne pourraient résister à un pareil déploiement de forces; ils se défendraient mollement. D'ailleurs, leur grande prophétesse, Lalla-Fathma, avait elle-même confirmé les anciens oracles, relativement à la victoire décisive des chrétiens. Les Kabyles, ajoutait-on, n'avaient rien à craindre de leurs vainqueurs, qui les traiteraient avec humanité, respecteraient leurs institutions politiques et leurs coutumes nationales. On affirmait enfin que les améliorations apportées par les Français dans les régions de la plaine seraient introduites dans le Jurjura.

C'étaient des Maures et des Arabes qui parlaient ainsi; des Kabyles n'eussent pas tenu un semblable langage, malgré les idées de fatalisme qui leur faisaient réellement considérer la suprématie française comme inévitable.

Heureux d'entendre l'éloge de ses concitoyens, Emmanuel écoutait avec attention les propos échangés autour de lui.

le Caouadji, qui fait en ce moment sa distribution de café.

Après avoir laissé au Beni-Mezab le temps d'appeler sa femme et de lui confier la garde de sa boutique, Emmanuel traversa la rue et entra dans le local où il pensait avoir quelque chance d'obtenir des indications sur les graves événements qui étaient en perspective.

L'établissement du caouadji se composait d'une boutique longue, meublée de banquettes recouvertes de nattes, sur lesquelles s'accroupissaient les buveurs, tous gens de fortune et de conditions très différentes, réunis dans la même enceinte.

Les musiciens et les chanteurs ne venant que le soir, Emmanuel put écouter à son aise les divers propos échangés autour de lui, tandis que le Beni-Mezab fumait et buvait dans son coin. La conversation roulait précisément sur l'invasion imminente des territoires du Jurjura.

Ce n'était pas la première fois que les Kabyles se trouvaient exposés à l'attaque des Français. En refusant de prêter un concours effectif à Abd-el-Kader, les montagnards avaient facilité la défaite de l'émir ; mais leur attitude en cette occurrence ne fut probablement pas considérée comme un titre suffisant à la bienveillance des chefs de l'Algérie ; car, en 1845, le maréchal Bugeaud envahit et brûla les villages kabyles. Plus tard, Saint-Arnaud entreprit une campagne qui dura quatre-vingts jours ; les indigènes, avec l'aide de leurs femmes, se défendirent en désespérés, et la guerre prit un caractère sauvage. Le pays fut ravagé : les malheureux habitants commencèrent alors à croire que, d'après la célèbre prophétie

du marabout Sidi-el-Hadj-Aissa, qui avait annoncé l'occupation de l'Algérie par les chrétiens, il était écrit que les Français deviendraient leurs maîtres. La soumission de la Kabylie n'était cependant pas complète; la guerre de Crimée, durant laquelle les troupes indigènes montrèrent une véritable bravoure, fit encore ajourner la conquête définitive, et ce fut seulement en 1857 que le général Randon obtint l'autorisation d'agir avec vigueur.

Emmanuel entendit les consommateurs installés sur les nattes du caouadji parler des armements formidables du gouverneur, qui emportait dans le Jurjura un matériel de siège et mettait en marche trente-cinq mille hommes de troupes aguerries. Les Kabyles, disait-on, ne pourraient résister à un pareil déploiement de forces; ils se défendraient mollement. D'ailleurs, leur grande prophétesse, Lalla-Fathma, avait elle-même confirmé les anciens oracles, relativement à la victoire décisive des chrétiens. Les Kabyles, ajoutait-on, n'avaient rien à craindre de leurs vainqueurs, qui les traiteraient avec humanité, respecteraient leurs institutions politiques et leurs coutumes nationales. On affirmait enfin que les améliorations apportées par les Français dans les régions de la plaine seraient introduites dans le Jurjura.

C'étaient des Maures et des Arabes qui parlaient ainsi; des Kabyles n'eussent pas tenu un semblable langage, malgré les idées de fatalisme qui leur faisaient réellement considérer la suprématie française comme inévitable.

Heureux d'entendre l'éloge de ses concitoyens, Emmanuel écoutait avec attention les propos échangés autour de lui.

Quand il se crut suffisamment renseigné sur les événements du jour, il poussa le coude de son compagnon et lui fit comprendre qu'il désirait sortir du café. Une fois dans la rue, le jeune Français quitta le Beni-Mezab et retourna chez lui, afin de prendre quelque nourriture, avant d'entreprendre une excursion qu'il voulait faire à sa maison de plaisance de Mustapha.

Emmanuel était bien portant, riche, entouré de considération, et cependant il ne pouvait passer pour un homme heureux. Il se trouvait à la tête d'une importante maison de commerce, par suite de l'état de prostration physique et morale dans lequel était tombé son père. Vingt années auparavant, M. D*** était arrivé de Marseille, avec sa femme et son fils, âgé de quatre ans. N'ayant pas réussi en France, il s'était décidé à tenter la fortune en Algérie, sur cette terre nouvelle qui passait déjà pour être merveilleusement propice aux travailleurs hardis et persévérants. Le succès avait dépassé son attente : cinq ans après son arrivée, il avait pu acheter la maison où ses magasins de denrées algériennes pour l'exportation étaient installés. Sa famille se composait alors de Mme D***, de son fils et d'une fille de deux ans. Il se croyait assuré d'un bonheur constant, lorsqu'une catastrophe subite vint changer sa joie en tristesse.

Emmanuel et la petite Marie étaient depuis quelques jours en villégiature chez un ami de leur père, à Mustapha. Une nuit, la villa où ils se trouvaient fut attaquée par une bande de maraudeurs arabes qui la pillèrent, après avoir enfermé les habitants dans une cave, à l'exception des deux enfants, qu'ils enlevèrent avec tout ce qu'ils purent saisir parmi les objets les

plus précieux. Des voisins s'armèrent à la hâte et poursuivirent les voleurs ; ils ne purent les atteindre et rencontrèrent seulement le petit Emmanuel, dont les Arabes s'étaient débarrassés en route, le trouvant trop âgé pour être emporté facilement dans le désert. L'enfant s'était efforcé de suivre sa sœur ; mais les ravisseurs n'avaient pas tardé à disparaître dans l'obscurité.

Quand la fatale nouvelle fut apportée à M^me^ D***, la pauvre mère éprouva un saisissement qui lui occasionna une grave maladie, dont elle mourut en peu de temps. Son mari tomba lui-même dans une noire mélancolie que rien ne put dissiper ; il continua cependant à s'occuper de sa maison de commerce, en attendant que son fils fût en état de le remplacer. Quand Emmanuel eut atteint l'âge d'homme, M. D*** ne sut plus résister à l'invasion du mal qui le minait sourdement ; il cessa tout travail et s'abandonna entièrement à ses regrets. La situation d'esprit du malheureux père alla toujours en s'aggravant, au grand désespoir de son fils, qui lui était tendrement attaché. M. D***, après des nuits agitées, montrait souvent, le matin, un abattement qui troublait le cœur d'Emmanuel, lorsqu'il allait prendre de ses nouvelles, avant de descendre dans les magasins. Le jour où commence notre récit, le jeune homme avait trouvé son père plus triste que jamais.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il ; votre sommeil n'a-t-il pas été bon ?

— Que m'importe la veille ou le sommeil ? répondit M. D*** d'un air égaré. C'est aujourd'hui la date de la naissance de Marie ; elle a dix-sept ans révolus. Il faut aller la chercher pour souhaiter son heureux anniversaire.

— Père, fit Emmanuel en se jetant à genoux, Dieu sait avec quelle ardeur je renouvellerais les efforts que j'ai tentés pour la retrouver. J'ai parcouru les régions cultivées du Tell ; j'ai poussé jusqu'aux immenses plaines du Sahara ; je me suis mêlé aux indigènes dans les villes ; j'ai rôdé autour des tentes des Arabes qui n'ont pas encore fait leur soumission : nulle part je n'ai pu recueillir le moindre indice du sort de notre chère Marie.

— Elle vit, te dis-je ! Depuis quinze ans elle a pris les mœurs de ses ravisseurs. As-tu pénétré dans ces tentes où les Arabes réunissent leurs familles ? As-tu vu si ta sœur ne s'y trouvait pas, livrée à quelque vulgaire occupation domestique? Et tu n'as été que chez les Arabes ; mais le pays kabyle, l'as-tu parcouru ?

Ces paroles, malgré leur incohérence, firent jaillir comme un trait de lumière dans l'esprit d'Emmanuel.

— Non, répondit-il, je n'ai pas été en Kabylie. Faut-il y aller ? Je pars aujourd'hui même.

La réponse que le jeune homme attendait avec anxiété ne vint pas : M. D***, retombé dans l'état d'engourdissement mental qui lui était habituel, fixa sur son fils des yeux sans expression et ne parla plus que pour faire des observations insignifiantes. Troublé à la fois par l'éclair de raison qui avait illuminé le front du malade et la rechute dont il venait d'être témoin, Emmanuel était sorti, comme nous l'avons dit, ne sachant où il allait diriger ses pas, et, finalement, ses idées s'étant reportées sur la Kabylie, qui allait être envahie par le général Randon, il avait cherché, d'abord dans la boutique d'un

détaillant auquel il fournissait de l'huile, et ensuite au café maure, des renseignements sur les événements qui se préparaient.

Muni de toutes les indications qu'il croyait nécessaires à l'exécution du projet que les paroles de M. D*** avaient fait naître dans son esprit, le jeune négociant prit un léger repas ; après quoi, il se dirigea d'un pas rapide vers sa maison de campagne de Mustapha. Il voulait, dans ce lieu de plaisance, loin du bruit de la capitale, réfléchir mûrement au parti à prendre pour satisfaire au désir exprimé par son père dans un moment de lucidité. Rempli d'ardeur, il gravit sans fatigue la côte qui conduit à la partie supérieure de Mustapha, dont les habitations sont enfouies sous les palmiers, les cactus, les aloès, les fleurs géantes. Il arriva ainsi sur la terrasse de Montriant, d'où l'on découvre la rade de Sidi-Ferruch, tandis que sur la droite on aperçoit les contreforts de l'Atlas. A quelques pas de sa villa, il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur le panorama qui se déroulait sous ses yeux ; il fut interrompu dans sa contemplation par un vieil Arabe, qui s'inclina devant lui en disant :

— Mon maître a les yeux fixés sur le Jurjura aujourd'hui ; il pense donc à la Kabylie, après avoir si longtemps cherché sa sœur dans le Tell et dans le Sahara ?

— Que signifient tes paroles, Osman ? demanda Emmanuel. Tu ne m'as jamais entretenu, jusqu'à ce jour, de ma chère Marie. Comme gardien de notre maison de campagne, tu as eu cependant bien des occasions de manifester ton opinion sur le sujet qui nous tient tant au cœur. Mais j'y pense, le jardinier kabyle est-il à son ouvrage ? Je voudrais l'interroger.

— El-Kerim est parti : ayant appris que Sidi-Randon se proposait d'aller rendre visite aux montagnards, il s'est dirigé vers la tribu des Beni-Raten, à laquelle il appartient, pour être en mesure de recevoir le général français. Il y a quatre jours que le jardinier s'est mis en route ; il doit être actuellement occupé à préparer le couscoussou noir.

— Que veux-tu dire, Osman ?

— Je veux dire que le vieil El-Kerim prépare la poudre dont il veut régaler les visiteurs du pays kabyle.

— En un mot, reprit Emmanuel, notre homme est allé prendre son poste de combat pour défendre l'indépendance de sa tribu. Il ne m'appartient pas de le blâmer, quoique je doive, en bon Français, désirer la défaite des Kabyles.

— Je forme le même souhait que vous, maître ; car je fais maintenant cause commune avec les Roumis, et je n'ai jamais aimé les habitants du Jurjura.

— Très bien ; mais je regrette le départ d'El-Kerim, qui aurait pu m'aider dans mes recherches.

— Il vous aidera, dit Osman. Il connaît votre dessein et pense que le moment est parfaitement choisi pour entreprendre une excursion en Kabylie.

— Vraiment, il a dit cela ? Je n'aurais jamais eu une semblable idée. Il me semble, au contraire, que cette expédition du gouverneur général est un fâcheux contre-temps qui vient traverser mes projets ; je suis obligé, pour m'en consoler, de faire appel à mes sentiments patriotiques, car mon pauvre père paraît bien désireux de me voir commencer un nouveau voyage. Mais que cherches-tu sous ton burnous ?

— Trois morceaux de corail qui proviennent d'un collier appartenant à El-Kerim. Je suis chargé de vous les remettre : c'est l'*anayé* du Kabyle qui, se souvenant de vos bontés pour lui, veut faciliter la tâche que vous allez entreprendre.

— L'anayé ! ce mot me rappelle la touchante coutume dont j'ai souvent entendu parler. Ces fragments de collier sont un talisman qui me procurera la caution de mon brave serviteur auprès de ses compatriotes. En montrant ces morceaux de corail, je recevrai partout le meilleur accueil, et peut-être serai-je assez heureux pour réussir dans la tentative imposée par l'impatiente tendresse de mon père. Que le montagnard compatissant soit béni pour sa généreuse attention à mon égard !

— Maintenant, maître, que vos bénédictions sont accordées à celui qui en est si digne, ne maudissez pas l'Arabe qui a mérité votre haine ; ne le punissez pas avant d'avoir entendu ce qu'il est de votre intérêt d'apprendre.

— Me voici de nouveau hors d'état de te comprendre, Osman.

— Vous allez tout savoir.

Alors, les bras croisés sur sa poitrine et la tête baissée, comme s'il était résigné à recevoir le coup de la mort, le vieux gardien fit le récit détaillé de l'enlèvement des deux enfants par les Arabes, quinze années auparavant. Lorsqu'il eut avoué qu'il s'était trouvé lui-même au nombre des maraudeurs, il offrit sa vie en expiation du crime d'avoir contribué à plonger toute une famille dans le deuil et dans les larmes. Emmanuel eut besoin de toute sa force d'âme pour ne pas se précipiter sur

le malheureux qui s'accusait lui-même; après une lutte violente entre la colère qui bouillonnait en lui et sa générosité naturelle, il réussit enfin à pardonner au meurtrier de sa mère, au bourreau de son père et de sa sœur.

— Osman, dit-il, si mes efforts sont couronnés de succès, je pourrai me rappeler seulement le service que tu m'as rendu en me transmettant l'anayé d'El-Kerim et en me fournissant de précieuses indications. Dois-je partir seul ou me faire accompagner ?

— Le juif Ephraïm s'est toujours intéressé à votre famille; il est, de plus, en relations constantes d'intérêt avec les Kabyles. Emmenez-le : il se dirigera vers les territoires des Illilten, tandis que vous irez chez les Beni-Yenni. Ceux-ci vous donneront un nouvel anayé, pour le cas où vous seriez appelé à visiter les tribus du Rocher.

Ayant ainsi parlé, Osman prit congé de son jeune maître et gagna le réduit qui servait à son logement, à l'entrée de la villa. Emmanuel, renonçant à son premier projet, ne franchit même pas le seuil de sa demeure et redescendit la route conduisant à Alger. Autour de lui, les oiseaux volaient par petites bandes avec de joyeux gazouillements ; les fleurs répandaient dans l'air de suaves parfums. Le voyageur restait insensible à toutes ces séductions, rien ne pouvait le distraire : il allait droit à son but, qui était d'atteindre, avant le coucher du soleil, le quartier d'Alger où demeurait le juif Ephraïm. Arrivé dans la ville, Emmanuel dut passer par les bazars d'Orléans et du Divan qui se font suite. Il coudoya les flâneurs en contemplation devant les boutiques des brodeurs, des passementiers,

des tourneurs, des cordonniers, des tisserands ; il troubla la quiétude de plus d'un consommateur que dut effrayer l'allure rapide avec laquelle il passa devant le café ; enfin, il sortit de la galerie, et, à l'extérieur du bazar, il longea les devantures des marchands d'essences, d'objets algériens, de pipes, de narguilés, d'éventails, et se trouva à l'entrée de la boutique d'Ephraïm.

Cet enfant d'Israël avait cinquante ans ; son dos était voûté ; un épais turban cachait ses rares cheveux ; on ne voyait guère dans sa figure, dont le bas était entièrement couvert par une barbe grisonnante, que le nez recourbé et les yeux qui brillaient sous d'épais sourcils. Il était marchand de curiosités, orfèvre et changeur. M. D***, en arrivant à Alger, avait eu recours à ses bons offices, et d'excellentes relations n'avaient pas tardé à s'établir entre le Français, dont le commerce prit une magnifique extension, et le banquier Ephraïm, qui trouva une excellente occasion d'encaisser d'honnêtes intérêts.

La situation des juifs était bien améliorée depuis l'arrivée des nouveaux maitres de l'Algérie. Autrefois, les Israélites amassaient, il est vrai, de grosses fortunes en pressurant les Maures et les Turcs ; mais l'avidité des pachas inventait mille prétextes pour les dépouiller de leurs richesses. Le gouvernement français réduisit le taux de l'intérêt qu'ils prenaient dans le but de compenser les risques attachés à leurs opérations usuraires ; néanmoins les juifs n'y perdirent pas, le nouveau régime leur ayant assuré une sécurité personnelle et financière grâce à laquelle ils arrivèrent à tenir la tête du grand commerce et de la haute banque.

Emmanuel mit Ephraïm au courant de ses projets ; il lui proposa de l'accompagner en Kabylie, moyennant une somme importante.

— J'accepte vos offres, dit le banquier. J'aurais voulu vous servir gratuitement, s'il n'y avait pas eu de grands risques à courir, à cause des opérations militaires qui vont bouleverser le Jurjura, au moment même où nous le traverserons.

— Mon jardinier El-Kerim prétend que nous ne pourrions choisir un meilleur temps pour aller à la recherche de ma sœur. Est-ce aussi votre avis ? demanda Emmanuel.

— Certainement, répondit Ephraïm.

— Pourquoi donc ?

— Parce que votre Kabyle l'a dit. Il sait mieux que personne dans quelles dispositions vous trouverez ses compatriotes. Les montagnards sont généreux ; s'ils défendent avec la dernière énergie leur indépendance, ils n'attaquent pas pour le plaisir de faire le mal. En tout temps, qu'on soit en paix ou en guerre, ils respectent les étrangers qui viennent chez eux avec des intentions bienveillantes, surtout quand leurs hôtes peuvent montrer l'anayé d'un homme aussi bien considéré que le vieil El-Kerim. Si votre sœur est parmi eux, c'est parce qu'ils l'ont recueillie, alors qu'elle était encore enfant ; et s'ils n'ont fait aucune démarche pour la rendre à sa famille, c'est sans doute parce qu'ils se sont attachés à elle, ou bien parce qu'ils ont eu pour agir ainsi quelque motif particulier que vous apprendrez d'eux-mêmes. Soyez certain que l'excitation naturelle produite par l'attaque des Français ne les empêchera pas de vous recevoir honnêtement et de vous aider de tout leur pouvoir.

— Merci de ces bonnes paroles : vous aurez la récompense promise. Seulement, je vous en prie, réprimez pour une fois votre fièvre de spéculation et n'emportez pas de pacotille, dans l'intention de faire des opérations commerciales avec vos clients du Jurjura. Nous ne devons nous charger d'aucun bagage encombrant, si nous voulons réussir dans une expédition déjà si difficile par elle-même.

— Rassurez-vous, Emmanuel, je ne vendrai rien aux Kabyles ; je me contenterai de leur acheter certains objets curieux dont ils seront bien aises de se débarrasser avant l'attaque de leurs villages. Je vous prierai donc de me laisser emporter la somme destinée à récompenser mes services ; je l'emploierai comme je vous l'ai dit, et tout le monde sera satisfait.

— Vous aurez vos fonds avant de partir : allons prendre congé de mon père.

Quand Ephraïm eut fini de mettre en sûreté ses marchandises, de fermer son coffre-fort, de verrouiller les portes et les fenêtres de sa boutique, les deux hommes s'acheminèrent vers la maison de la place du Gouvernement. M. D*** était étendu dans un grand fauteuil de cuir ; il avait le regard vague et la tête renversée en arrière. A la vue d'Emmanuel et de son compagnon, il parut se ranimer ; un sourire se dessina sur ses lèvres, et il tendit les mains au juif.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vu, Ephraïm, dit-il.

Se retournant ensuite vers la porte de sa chambre, il parla en ces termes :

— Marie ! voici mon bon ami et ton frère qui reviennent du

Emmanuel mit Ephraïm au courant de ses projets ; il lui proposa de l'accompagner en Kabylie, moyennant une somme importante.

— J'accepte vos offres, dit le banquier. J'aurais voulu vous servir gratuitement, s'il n'y avait pas eu de grands risques à courir, à cause des opérations militaires qui vont bouleverser le Jurjura, au moment même où nous le traverserons.

— Mon jardinier El-Kerim prétend que nous ne pourrions choisir un meilleur temps pour aller à la recherche de ma sœur. Est-ce aussi votre avis ? demanda Emmanuel.

— Certainement, répondit Ephraïm.

— Pourquoi donc ?

— Parce que votre Kabyle l'a dit. Il sait mieux que personne dans quelles dispositions vous trouverez ses compatriotes. Les montagnards sont généreux ; s'ils défendent avec la dernière énergie leur indépendance, ils n'attaquent pas pour le plaisir de faire le mal. En tout temps, qu'on soit en paix ou en guerre, ils respectent les étrangers qui viennent chez eux avec des intentions bienveillantes, surtout quand leurs hôtes peuvent montrer l'anayé d'un homme aussi bien considéré que le vieil El-Kerim. Si votre sœur est parmi eux, c'est parce qu'ils l'ont recueillie, alors qu'elle était encore enfant ; et s'ils n'ont fait aucune démarche pour la rendre à sa famille, c'est sans doute parce qu'ils se sont attachés à elle, ou bien parce qu'ils ont eu pour agir ainsi quelque motif particulier que vous apprendrez d'eux-mêmes. Soyez certain que l'excitation naturelle produite par l'attaque des Français ne les empêchera pas de vous recevoir honnêtement et de vous aider de tout leur pouvoir.

— Merci de ces bonnes paroles : vous aurez la récompense promise. Seulement, je vous en prie, réprimez pour une fois votre fièvre de spéculation et n'emportez pas de pacotille, dans l'intention de faire des opérations commerciales avec vos clients du Jurjura. Nous ne devons nous charger d'aucun bagage encombrant, si nous voulons réussir dans une expédition déjà si difficile par elle-même.

— Rassurez-vous, Emmanuel, je ne vendrai rien aux Kabyles ; je me contenterai de leur acheter certains objets curieux dont ils seront bien aises de se débarrasser avant l'attaque de leurs villages. Je vous prierai donc de me laisser emporter la somme destinée à récompenser mes services ; je l'emploierai comme je vous l'ai dit, et tout le monde sera satisfait.

— Vous aurez vos fonds avant de partir : allons prendre congé de mon père.

Quand Ephraïm eut fini de mettre en sûreté ses marchandises, de fermer son coffre-fort, de verrouiller les portes et les fenêtres de sa boutique, les deux hommes s'acheminèrent vers la maison de la place du Gouvernement. M. D*** était étendu dans un grand fauteuil de cuir ; il avait le regard vague et la tête renversée en arrière. A la vue d'Emmanuel et de son compagnon, il parut se ranimer ; un sourire se dessina sur ses lèvres, et il tendit les mains au juif.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vu, Ephraïm, dit-il.

Se retournant ensuite vers la porte de sa chambre, il parla en ces termes :

— Marie ! voici mon bon ami et ton frère qui reviennent du

Jurjura ; fais apporter du café et sers-le de tes propres mains.

Emmanuel jeta sur son père un regard désolé ; M. D*** s'en aperçut.

— Qu'as-tu donc, mon fils ? demanda-t-il. Tu parais triste ; rassure-toi, elle va venir.

— Oui, mon cher père, répliqua le jeune homme, je la ramènerai dans vos bras. Nous ne l'avons pas vue depuis longtemps ; j'ai même oublié ses traits, qui, d'ailleurs, doivent être complètement changés, puisque c'est maintenant une jeune fille de dix-sept ans. Mais, comme vous dites, elle va arriver, et je viens vous demander votre bénédiction avant d'aller la chercher dans la montagne.

Pendant que son fils parlait, M. D*** semblait ressaisir entièrement le libre usage de ses facultés mentales, engourdies temporairement par le chagrin. Il prit un calendrier et, posant le doigt sur une marque tracée par lui, il dit :

— Je te l'ai fait remarquer ce matin, Emmanuel, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de ta sœur ; elle entre dans sa dix-huitième année. Il y a quinze ans révolus qu'elle nous a été enlevée par les Arabes. Regarde ce portrait : c'est celui de ta mère, alors qu'elle était encore jeune fille et qu'elle avait exactement l'âge actuel de Marie.

En parlant ainsi, M. D*** mit entre les mains de son fils une délicieuse miniature, encadrée dans un médaillon qu'il avait sorti d'une poche intérieure de son vêtement. Emmanuel contempla longuement l'image de sa mère, qu'il avait eu à peine le temps de connaitre, mais dont il s'était toujours attaché à vénérer le souvenir.

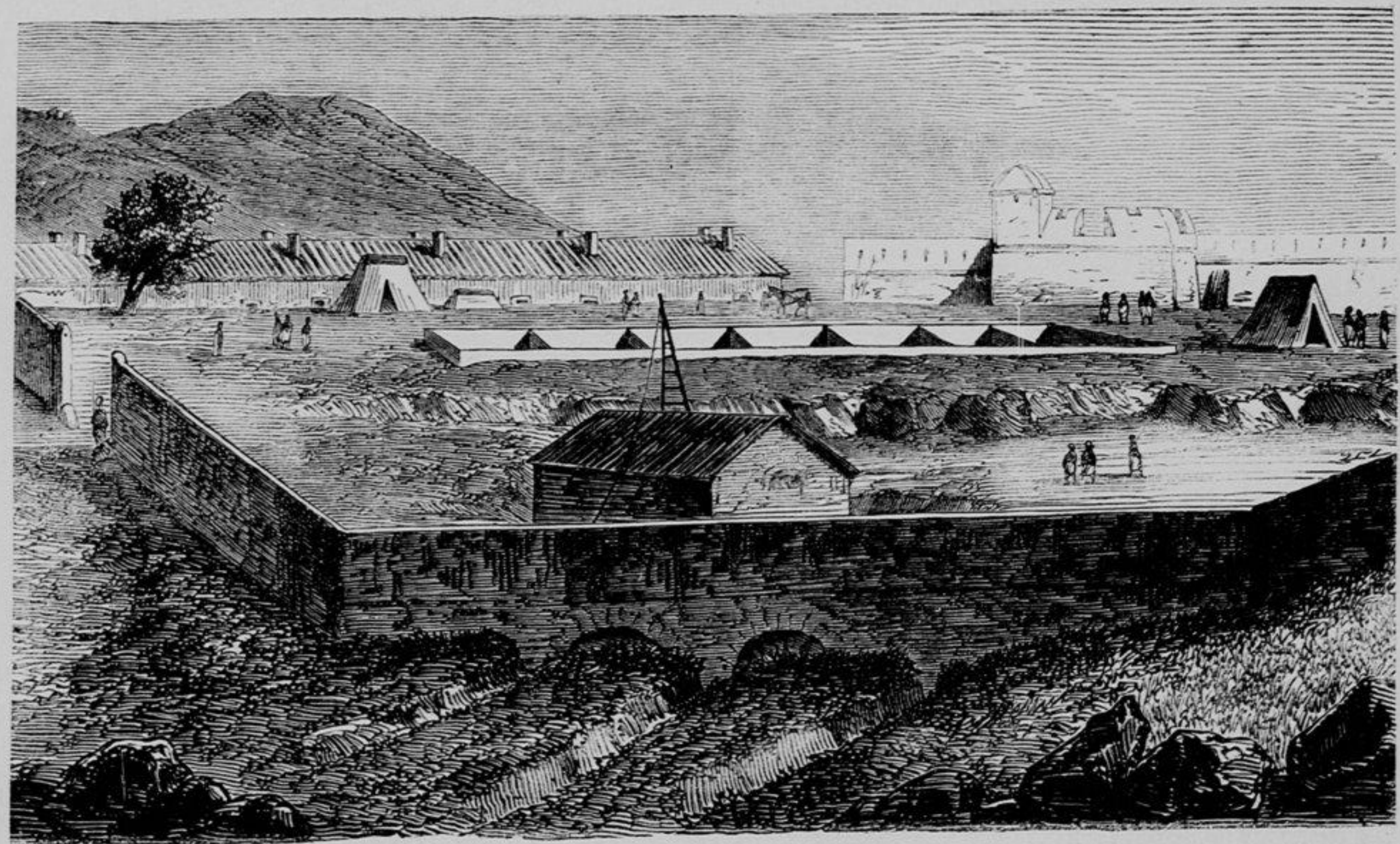
— Mon cœur me dit que c'est aussi le portrait de ma sœur, fit le jeune homme. Elle doit avoir ces yeux pleins de douceur, cette belle chevelure blonde, ce front pur, cette bouche si bien formée. Je la reconnaitrais entre mille ; son costume de femme kabyle ne me trompera pas. J'ai hâte d'aller chez les Beni-Yenni et chez les Illilten, où elle doit être, si les indications d'Osman sont exactes.

— Va, mon fils, reprit M. D***, qui semblait enfin sorti de sa torpeur et dont les yeux brillaient d'espérance. Emporte cette miniature qui reproduit également une partie de tes propres traits, car tu as de nombreux points de ressemblance avec ta bonne mère ; mets sur ton cœur cette image dont la vue frappera d'étonnement les Kabyles avec lesquels vit notre chère Marie. En la contemplant, ils reconnaîtront leur compagne ; ils verront que tu es son frère ; ils te la rendront et te chargeront eux-mêmes de la ramener dans sa famille. Pars donc dès demain : que ma bénédiction t'accompagne, et qu'Ephraïm soit pour toi un guide sûr dans les défilés du Jurjura, un sage conseiller au milieu des scènes de tumulte dont la Kabylie va devenir le théâtre.

II.

Le plateau de Souk-el-Arba. — Zohra. — La caverne des Tolbas. — Messaouda. — La vendetta kabyle.

Emmanuel et Ephraïm quittèrent Alger le même jour que le général Randon, c'est-à-dire le 17 mai. N'ayant pas les mêmes facilités que le gouverneur, qui voyagea en voiture, ils mirent près d'une journée à traverser la plaine de la Mitidja, durent passer la nuit dans une ferme placée en dehors du passage des troupes, et n'arrivèrent que le lendemain à Tizi-Ouzou, *le col des genêts épineux*. Le *Bordj* ou fort établi en cet endroit, au milieu d'un pays d'une grande fertilité, domine le cours supérieur du Sébaou, qui se jette dans la mer à quelques kilomètres de Dellys ; les montagnes auxquelles il est adossé sont un prolongement direct des hauteurs habitées par les tribus rebelles. Les expéditions précédentes avaient amené la sou-



Le Bordj de Tizi-Ouzou.

mission de tous les Kabyles des montagnes isolées, puis de ceux des plateaux inférieurs ; la résistance était donc restée circonscrite dans ce territoire composé d'un seul massif à étages successifs, dont le centre principal est une immense muraille de rochers à pic portant le nom de Jurjura, ou grande Kabylie. C'est contre ce foyer de révolte qu'était dirigée l'expédition française.

Le jeune négociant d'Alger se mêla aux officiers, dont plusieurs étaient de ses amis et connaissaient les malheurs qui avaient frappé sa famille. Ils furent unanimes à lui conseiller de devancer la marche de l'armée d'invasion, afin de soustraire autant que possible sa sœur aux dangers de la guerre. Emmanuel prit en conséquence ses dispositions pour gagner sans plus tarder les territoires ennemis.

Les Beni-Raten lui semblaient destinés à supporter le premier choc de l'armée campée à Tizi-Ouzou. Leur tribu, forte de soixante villages, passait pour la plus riche et la plus belliqueuse du Jurjura ; s'attaquer aux Beni-Raten, c'était frapper au cœur l'indépendance kabyle. Le territoire de ces guerriers redoutables, qui emploient les loisirs de la paix à fabriquer de la poudre, s'étend sur plusieurs crêtes de montagnes convergeant toutes vers le plateau de Souk-el-Arba ; trois de ces crêtes viennent, en s'éloignant les unes des autres, tomber par pentes abruptes vers la vallée du Sébaou. Emmanuel et son compagnon profitèrent de ce qu'un brouillard intense avait fait ajourner l'attaque, pour s'engager dans les ravins escarpés qui conduisaient au plateau.

A peine arrivés au sommet, les deux voyageurs furent

entourés par un groupe de Kabyles armés. Ephraïm n'eut qu'à se nommer pour être aussitôt reconnu, car il avait souvent trafiqué avec les Beni-Raten ; quant à Emmanuel, il fit appeler El-Kerim, et, en attendant qu'on eût trouvé son ancien jardinier, il montra l'anayé, dont la vue lui acquit immédiatement la sympathie générale. Au carrefour de Souk-el-Arba, les marabouts haranguaient les hommes armés ; sachant profiter des moindres circonstances, les rusés orateurs affirmaient que le ciel se déclarait ouvertement pour les Kabyles.

— Voyez ces épais nuages, disait l'un d'eux, ils sont envoyés par Allah pour protéger les vrais croyants.

— Vainement, ajoutait un autre, les Roumis viennent si nombreux, que, depuis Alger jusqu'au Sébaou, on ne pourrait jeter un grain d'orge sans qu'il retombât sur une tête d'homme. Mahomet veille sur ses enfants et va disperser sans combat cette légion de fourmis voraces.

Cependant, comme pour convaincre les marabouts d'imposture, les nuages se dispersèrent vers le soir, et les braves troupiers français restés au pied des crêtes rocheuses purent espérer que le lendemain serait le jour de l'assaut. Ce n'était qu'une illusion : le tonnerre gronda toute la nuit et la pluie tomba à flots, changeant en un marais le camp des assaillants.

Au petit jour, El-Kerim arriva enfin auprès de son maître, qui lui demanda s'il devait attendre la fin de la lutte imminente, ou s'il fallait qu'il gagnât les villages des Beni-Yenni.

— Vous ne pouvez rester ici et vous ne pouvez aller seul chez nos voisins, répondit le Kabyle. Quand vos soldats seront aux prises avec les nôtres, ce qui ne va pas tarder, il faudra

vous éloigner du théâtre d'une lutte à laquelle vous ne devez pas prendre part ; et, tant que la victoire n'aura pas favorisé l'un ou l'autre parti, les défilés seront gardés de façon à vous couper la route. Je connais, dans le creux d'un ravin, une retraite sûre où se sont réfugiés les vieillards, les malades, les femmes et les enfants. Venez, je vais vous y conduire.

Une demi-heure de marche suffit à Emmanuel et à ses deux amis pour atteindre l'abri d'un vieux bâtiment qui s'élevait sur une pente boisée : là se trouvaient déjà un grand nombre d'habitants de la montagne, auxquels l'âge, la faiblesse ou les infirmités ne permettaient pas de concourir à la défense. Des mères tenaient des enfants pressés contre leur sein ; des hommes arrivés à la plus extrême vieillesse racontaient les exploits de leur jeunesse ; d'autres que d'anciennes blessures avaient rendus impropres à tout service militaire exprimaient leur regret de ne pouvoir se rendre utiles à la cause commune. Parmi ces derniers se tenait un homme de quarante-cinq ans qui attira aussitôt l'attention d'Emmanuel, parce qu'il était privé du bras droit.

— Serait-ce Ali ? demanda le jeune homme à El-Kerim.

— C'est bien lui, répondit le Beni-Raten. Montrez-lui l'anayé et laissez-vous désormais guider par lui. Je vais reprendre mon poste de combat.

De son côté, le Kabyle manchot dévisageait Emmanuel, comme s'il lui trouvait quelque ressemblance avec une personne dont les traits lui étaient familiers. Il s'approcha et reconnut le talisman d'El-Kerim.

— Je ne fais pas partie de la tribu des Beni-Raten, dit Ali ;

j'appartiens à celle des Beni-Yenni. Envoyé ici pour remplir un message, je vais rejoindre les miens avec la réponse que m'a donnée le vieux guerrier qui vous a conduit ici.

— Il ne vous a pas adressé la parole, fit remarquer Emmanuel.

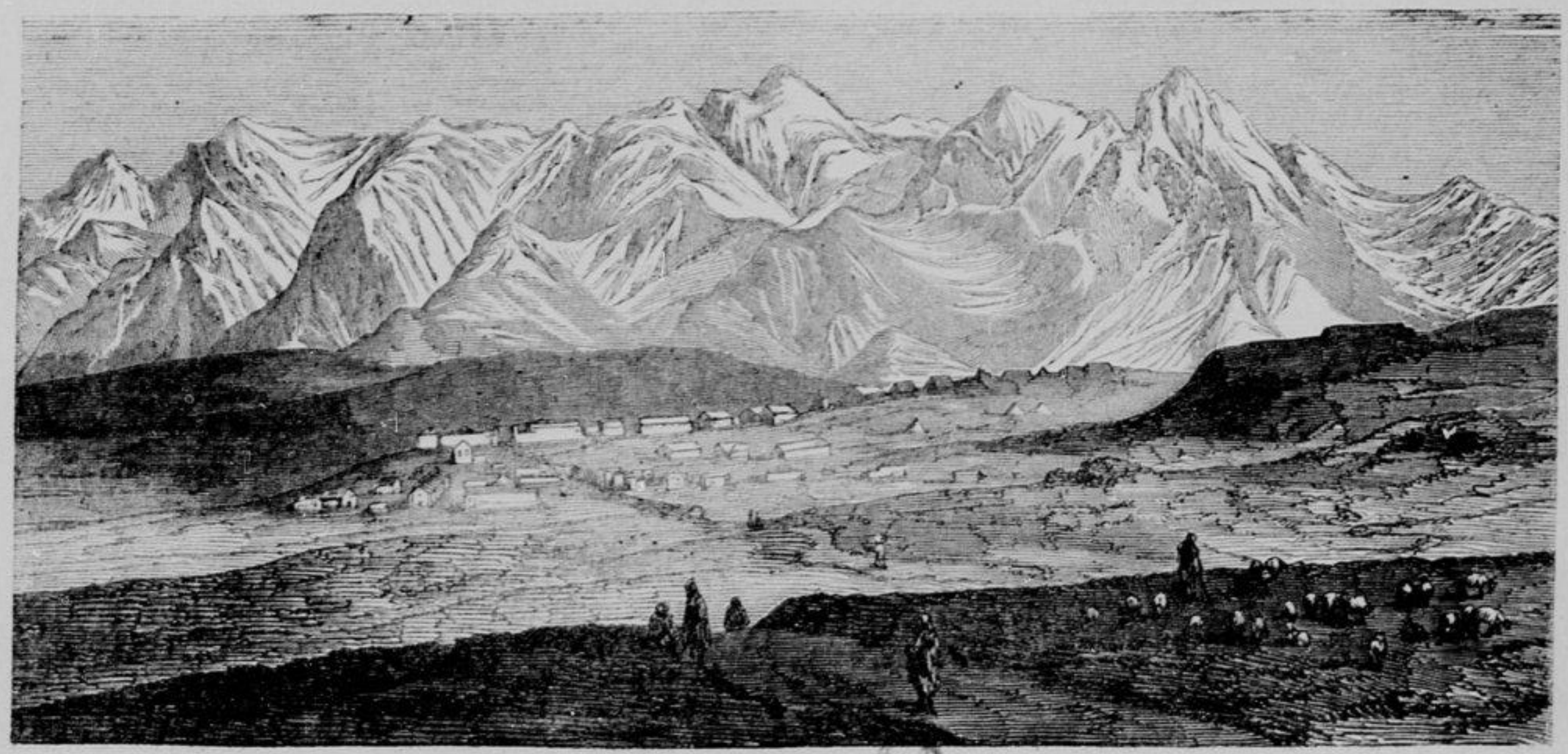
— J'ai vu dans ses yeux ce que je dois rapporter aux marabouts des Beni-Yenni. Si vous voulez m'accompagner, je vous servirai de guide ; hâtons-nous de partir avant l'arrivée des Français.

— N'avez-vous pas joué un rôle dans un drame qui a eu pour théâtre les premiers contreforts de vos montagnes, il y a longtemps ? Une petite fille de deux ans....

— Qui vous ressemble, interrompit Ali. Vous m'en parlerez plus tard ; en ce moment, il faut gagner les villages de ma tribu.

— Vous paraissez être au courant de ce qui m'amène dans ces parages, reprit Emmanuel ; je ne vous questionnerai plus, si vous consentez seulement à me donner un simple avis. Mon ami Ephraïm doit-il se rendre seul chez les Illilten, tandis que je me dirigerai vers les territoires de votre tribu ?

Ali approuva d'un simple signe de tête le plan exposé par Emmanuel et indiqua au juif le chemin le plus direct pour gagner les villages des Illilten. Les échos lointains de la fusillade arrivèrent aux oreilles des voyageurs, qui ne se retournèrent même pas, tant ils avaient hâte d'atteindre leur but. Arrivé à une sorte de plateau d'où l'on découvrait les premiers villages des Beni-Yenni, le guide dit à son compagnon de route :



Le Jurjura.

— Avec l'anayé, nos demeures vous seront ouvertes. Je me rends auprès des marabouts ; nous nous reverrons bientôt.

Emmanuel regarda Ali s'éloigner et jeta ensuite les yeux sur le paysage qui l'entourait. On se trouvait dans la seconde moitié de la journée ; les derniers nuages s'enfuyaient du côté du couchant, le soleil brillait encore dans un ciel pur.

Les montagnes habitées par les Beni-Yenni s'étendent à l'extrémité sud-ouest de celles des Beni-Raten ; l'ensemble de leur territoire se compose d'une haute crête principale à laquelle se rattachent différents contreforts moins élevés. A l'est, à l'ouest et au nord, des vallées tortueuses, ravinées par des torrents, profondes de cinq à six cents mètres, l'entourent comme une immense tranchée ; au sud, le Jurjura le protège de ses rochers à pic. Des maisons entassées couronnent les hautes crêtes ; des frênes, des figuiers, des oliviers séparés çà et là par des champs d'orge et de blé, couvrent les versants des montagnes. Des lits de torrents descendant jusqu'aux vallées relient le pays des Beni-Yenni aux territoires de leurs voisins. Les sentiers, au mois de mai 1857, étaient couverts de barricades sur chacune desquelles veillaient des Kabyles armés. Ces ouvrages de défense ne devaient servir que le mois suivant ; la pacification du pays des Beni-Raten et des tribus voisines, la construction de forts et de routes, allaient occuper pendant quelque temps l'armée française.

L'attention d'Emmanuel était surtout attirée, au milieu de cette nature sauvage, par un rocher surplombant un précipice ; la silhouette gracieuse d'une jeune fille occupée à la cueillette

de certaines plantes se profilait au sommet de la masse de pierre et animait le paysage. Tout à coup, la pauvre enfant fait un faux pas et glisse : Emmanuel s'élance au bord de l'abime, penche son corps en avant, étend les deux bras, et, au péril de sa vie, arrête au passage le corps fluet qui roulait vers le précipice. Cette scène n'avait eu aucun témoin ; heureusement, l'imprudente jeune fille ne resta pas longtemps évanouie. Elle ouvrit les yeux, et, tournant la tête vers son sauveur, elle lui demanda qui il était.

— Un étranger qui a eu le bonheur de préserver vos jours, répondit Emmanuel en se nommant.

— Et moi, fit la jeune fille, j'appartiens à la tribu des Beni-Yenni ; je suis Zohra-bent-Ali-Bou-Maza.

— Auriez-vous pour père cet Ali qui a perdu le bras droit?

— Oui ; on l'appelle Bou-Maza, parce que, ne pouvant travailler comme les autres hommes de notre tribu, il est souvent avec sa chèvre dans la montagne.

Bou-Maza veut dire, en effet, l'*Homme à la Chèvre ;* c'était le surnom donné jadis à un célèbre agitateur avec lequel le père de Zohra n'avait rien de commun.

La petite Kabyle remercia chaleureusement Emmanuel et s'éloigna en l'invitant à venir dans la demeure de son père, dès que celui-ci aurait quitté les marabouts.

Zohra venait de s'enfoncer dans le ravin, lorsque, de l'autre côté du précipice, apparut un Kabyle d'une haute stature qui demanda durement au jeune homme s'il n'avait pas eu l'audace de s'entretenir avec sa nièce.

— Vous n'avez donc pas vu que je l'ai empêchée de rouler dans l'abîme ? fit Emmanuel.

— Je n'ai rien vu de semblable, répondit le Kabyle, puisque je viens seulement d'arriver. Je n'ajoute, d'ailleurs, pas foi aux paroles d'un giaour que je vais punir d'avoir osé poursuivre l'enfant de ma sœur, parce que celle-ci n'est plus sur la terre et ne peut plus défendre sa fille contre les étrangers.

Alors, se laissant aller à un accès de sauvage colère, le Kabyle ramassa un fragment de roc et voulut le lancer à son adversaire, qu'il ne pouvait atteindre autrement ; mais il prit mal son élan, perdit pied et roula au fond du gouffre, éprouvant lui-même le sort auquel il niait que sa nièce eût échappé. D'autres Kabyles, attirés par le cri d'angoisse du malheureux, accoururent au bord du précipice, et, voyant son cadavre sanglant, cherchèrent à tourner autour du rocher, afin de poursuivre celui qu'ils prenaient pour un meurtrier. Emmanuel, dans ce pressant danger, eut recours à la fuite ; il profita de l'avance qu'il avait sur les Beni-Yenni et se glissa dans le ravin que Zohra avait suivi quelques instants auparavant. Après avoir fait de nombreux détours au hasard, il parvint à dépister les Kabyles, en se cachant derrière un amas de pierres éboulées. Il entendit ceux qui le cherchaient passer auprès de sa retraite, puis s'éloigner en poussant d'horribles clameurs.

Emmanuel resta plus d'une heure dans le ravin solitaire, sans savoir comment il pourrait en sortir. Le soleil venait de disparaître ; les ombres du soir commençaient à se répandre sur les montagnes. La faim et la soif torturaient le pauvre abandonné, qui se mit en quête d'une source. Il ne trouva rien au

milieu des rochers abrupts qui l'entouraient et n'osa gravir la pente du ravin, dans la crainte d'attirer l'attention des Kabyles ; il se contenta de prêter l'oreille, espérant entendre le bruit que fait l'eau quand elle passe à travers les cailloux. Un froissement de broussailles vint seul troubler le silence qui régnait autour d'Emmanuel. Celui-ci se retira aussitôt derrière l'amas de pierres qui l'avait caché une première fois. A travers un interstice, il ne tarda pas à apercevoir, sous la pâle clarté de la lune, la forme délicate de la petite Zohra. Il quitta doucement son abri et alla au-devant de la jeune fille, qui portait un vase rempli d'eau et une besace contenant quelques aliments.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-elle ; il est juste que je vous dérobe à la poursuite des Beni-Yenni. Vous avez soif : buvez un peu de cette eau.

— Merci, ma bonne Zohra, fit Emmanuel, en posant le vase à terre.

—Venez maintenant, reprit la fille d'Ali-Bou-Maza. Je ne puis vous donner l'hospitalité que je vous avais promise ; vous aurez cependant un abri pour la nuit et une retraite sûre qui n'est connue que de moi.

Elle conduisit alors Emmanuel auprès d'une caverne qu'on ne pouvait découvrir qu'après de nombreux détours à travers les broussailles. Il fallait se baisser pour franchir l'étroite ouverture de la grotte dans laquelle, néanmoins, l'air circulait parfaitement, grâce à deux fissures placées sur le côté opposé au ravin.

Au cours de l'expédition française de 1845, des savants kabyles, ou *Tolbas*, cherchaient un lieu propre à abriter les

textes sacrés du Coran qu'ils voulaient soustraire aux regards profanes de l'armée d'invasion, avec les commentaires dont ils s'enorgueillissaient d'être les auteurs. Ils avaient traversé les vallées, escaladé les pics les plus escarpés, franhi les torrents, sans avoir pu trouver de cachette assez sûre pour les livres précieux qu'ils dissimulaient avec un soin jaloux sous les plis de leurs burnous. L'ennemi approchait : que faire en ce pressant danger? Le secours qu'ils attendaient allait leur venir des régions supérieures de l'air. Au-dessus de la montagne, un aigle poursuivait un faucon; le plus faible de ces deux oiseaux descendait rapidement, pour échapper à son formidable adversaire. Bientôt le faucon disparut dans le ravin, et l'aigle, après l'avoir cherché quelque temps, fut obligé de renoncer à sa poursuite. Les savants, curieux de savoir où le faucon s'était réfugié, explorèrent le ravin et découvrirent la grotte qui prit le nom de caverne des Tolbas. Douze années s'étaient écoulées depuis cette aventure, et il n'existait plus de Beni-Yenni, en dehors d'Ali-Bou-Maza et de sa fille, qui connût l'existence de l'abri secret des docteurs musulmans.

Zohra indiqua à Emmanuel le logement qui lui était destiné, lui remit les vivres qu'elle avait apportés, puis se retira sans pénétrer dans l'intérieur de la caverne. Le lendemain matin, elle revint, appela du dehors, et, s'asseyant sur un rocher, elle communiqua au prisonnier les nouvelles du jour précédent, qui était le 25 mai.

— Après une résistance de deux jours, dit-elle, nos voisins les Beni-Raten se sont décidés à faire leur soumission. Ceux de nos guerriers qui avaient été combattre à leurs côtés

voulaient les pousser à la guerre à outrance ; mais, depuis plus d'un an les Raten sont privés des salaires qu'ils venaient chaque saison amasser à Alger....

— El-Kerim cependant était encore, il y a quelques jours, à mon service comme jardinier, interrompit Emmanuel.

— A Mustapha, mais non à Alger, où les autorités n'auraient pas toléré sa présence, fit Zohra. Privés des marchandises et des denrées françaises, exclus des marchés tenus par les Roumis, ils sont traqués dans leurs montagnes, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, menacés de voir leurs frênes, leurs figuiers et leurs oliviers coupés ou brûlés. Ils ont donc pris le parti de se rendre, surtout depuis qu'ils ont reconnu l'imposture de leurs marabouts qui avaient prétendu que jamais les Français ne pourraient vaincre les Kabyles ; ils se sont rappelé les prophéties qui parlent de l'arrivée des chrétiens, et aujourd'hui ils règlent avec vos compatriotes les conditions de la paix.

— C'est une bonne nouvelle que vous m'apprenez, Zohra.

— Bonne pour vous, mais fort mauvaise pour les Beni-Yenni, qui ne sont plus séparés de l'armée d'invasion que par des tribus incapables de faire une longue résistance. Mes frères auront cependant un répit de quelques semaines, si, comme on le dit, le gouverneur a fait entreprendre de grands travaux de fortifications et de routes dans le pays des Beni-Raten.

— J'ai donc le temps de chercher ma sœur, dit Emmanuel. Connaissez-vous ces traits ? ajouta-t-il en montrant le portrait de sa mère.

Zohra prit la miniature et parut frappée de la beauté de la jeune fille dont l'image souriait au milieu du médaillon.

— Elle vous ressemble beaucoup, dit-elle ; mais il n'y a pas de Française parmi nous. Toutes nos femmes sont Kabyles.

Emmanuel fit remarquer à Zohra que Marie devait avoir pris les coutumes et les vêtements des indigènes ; il lui conta ce qu'il savait de l'enlèvement par les Arabes.

— D'après ce que vous dites, reprit la jeune fille, votre sœur doit être cette Yamina qui a été élevée par les Illilten ; je ne l'ai jamais vue, mais mon père, qui a perdu le bras droit en la protégeant, va souvent lui rendre visite. Je considère Yamina comme ma sœur et je suis bien aise de voir le portrait de sa mère, qui, sans doute, est aussi le sien.

— Quand pourrai-je gagner le territoire des Illilten?

— J'essayerai demain matin de vous faire sortir d'ici, sans vous exposer à la vengeance kabyle.

Emmanuel connaissait assez les mœurs des montagnards pour comprendre ces dernières paroles de Zohra. Malgré les efforts de l'autorité française, la sauvage coutume de la *vendetta* subsistait depuis longtemps en Kabylie. Les lois pénales appliquées dans le Jurjura étaient très bénignes : l'amende punissait à peu près tous les crimes ou délits. Or, comme les parents de la victime, lorsqu'il s'agissait d'un meurtre, poursuivaient sans relâche celui qui en était accusé, l'habitude de se faire justice à soi-même décimait chaque année la population kabyle. La fille d'Ali-Bou-Maza savait bien qu'Emmanuel n'était pas coupable ; elle n'avait cependant pas

osé prendre sa défense, dans la crainte d'attirer l'attention sur la charitable mission qu'elle s'était imposée à l'égard du Français et de faire découvrir la caverne des Tolbas. Mais la haine et le désir de se venger sont plus vigilants que l'innocence et la compassion d'une jeune fille de dix-sept ans. La veuve de Mansour, le Kabyle qui avait péri dans le précipice, vit Zohra sortir du ravin. Elle alla à sa rencontre et lui demanda d'où elle venait. La jeune fille avait horreur du mensonge : ne voulant pas trahir Emmanuel ni déguiser la vérité, elle prit le parti de ne pas répondre.

— Tu es donc muette? s'écria la femme kabyle ; où as-tu déposé les aliments qui se trouvaient dans cette besace ?

— Ne m'interrogez pas davantage, ma tante Messaouda, fit la pauvre Zohra, je ne puis rien vous dire. Pourquoi épier mes démarches? Mon père a confiance en moi et me laisse libre d'aller dans la montagne.

— Je ne t'ai jamais soupçonnée avant ce jour, n'ayant aucun motif de m'inquiéter de tes actions. Mais depuis hier, j'ai perdu le meilleur des époux ; un Français qui est venu rôder dans nos villages a assassiné ton oncle. Mansour-ben-Mohamed a été relevé sans vie au fond du précipice ; il n'a pas encore reçu les honneurs de la sépulture, et son sang crie vengeance. N'est-il pas naturel que je recherche celui qui m'a rendue veuve ?

— Ce n'est pas une main humaine qui vous a privée de votre époux.

— Et ce jeune vagabond qui a été aperçu par les Beni-Yenni, que faisait-il sur le bord du gouffre ?

— Un accident ne peut-il être arrivé? Les rochers sont glissants ; j'en ai moi-même fait l'expérience, peu de temps avant la mort de mon pauvre oncle ; et sans cet étranger qui m'a retenue....

— Prétends-tu qu'il t'a sauvé la vie ?

— Oui, ma tante, et je lui en garderai toujours une profonde reconnaissance.

— Va ! dit Messaouda, tu n'es pas digne d'être une Beni-Yenni, toi qui sais si habilement mentir. Je te laisse à tes intrigues ; mais sois sur tes gardes, le fusil de Mansour ne restera pas suspendu dans sa demeure tant que l'assassin foulera le territoire kabyle.

Zohra, toute tremblante, retourna chez son père, tandis que Messaouda, suivant les empreintes laissées par sa nièce, cherchait en vain à découvrir la retraite d'Emmanuel. Le soir, la jeune fille sortit furtivement, dans la crainte de ne pouvoir sans danger, lorsque le soleil serait levé, porter au reclus les provisions qui lui étaient nécessaires. Elle avait sa besace bien garnie et un vase d'eau ; elle se mit en route sans remarquer que Messaouda quittait aussi sa demeure. Zohra fit un grand détour pour ne pas passer devant la maison de sa tante ; croyant même voir une ombre derrière les rochers, elle se cacha au milieu d'un buisson. L'ombre alors commença à se mouvoir, à s'approcher, jusqu'à ce que la fille d'Ali-Bou-Maza eut reconnu sa terrible parente. Messaouda fit le tour du buisson et saisit violemment sa nièce par le bras.

— Je t'y prends encore, dit-elle. Le meurtrier que poursuit ma vengeance est dans quelque cachette, et tu lui apportes sa

nourriture. Je regrette de ne pas t'avoir laissé le temps de me fournir les moyens de savoir où il se trouve ; tout ce que je puis faire maintenant, c'est d'empêcher qu'il ne reçoive les vivres que tu lui destines.

— De quel droit, ma tante, demanda Zohra avec une certaine fierté, pouvez-vous me défendre de donner des aliments à un malheureux affamé ?

— Je ne m'oppose pas à ce que tu ailles le trouver ; je t'accompagnerai même au besoin. En tout cas, je ne te perdrai pas de vue, jusqu'à ce que tu sois arrivée à la cachette.

Zohra fut de nouveau obligée de rentrer dans la demeure paternelle, de sorte qu'Emmanuel dut se passer de son repas du soir. Le lendemain matin la jeune fille ne put venir : chaque fois qu'elle franchissait le seuil de sa porte, Messaouda sortait également. A la fin, Zohra avoua tout à son père et lui demanda conseil. Ali-Bou-Maza fut d'avis que le jeune homme, fort de son innocence, devait sortir de la caverne et s'adresser à la justice des anciens de la tribu.

De son côté, la veuve, prévoyant que le manque de nourriture allait faire sortir le Français de sa retraite, avait rassemblé un grand nombre d'anciens amis de son époux et cherchait à les exciter contre celui qu'elle traitait d'assassin. Quelques Beni-Yenni avaient répondu à son appel, mais sans grand empressement, la culpabilité de l'étranger ne leur paraissant pas suffisamment démontrée. D'autres avaient refusé de se porter à aucune violence contre un hôte de leur tribu.

Les choses en étaient à ce point, lorsque, justifiant les prévisions de son ennemie, Emmanuel parut au tournant d'un

sentier. Fort calme en apparence, quoique dévoré par une soif ardente et souffrant de la faim, il aperçut les différents groupes de Kabyles et distingua entre tous celui dont Messaouda était le centre. Les intentions hostiles de cette malheureuse femme ne lui échappèrent pas; mais, désirant surtout se disculper de l'accusation portée contre lui, il continua à marcher vers les Beni-Yenni. Zohra s'élança au-devant du jeune homme, afin de le détourner de la direction dangereuse qu'il suivait. En même temps, la veuve de Mansour rentra chez elle. Les Kabyles profitèrent de l'absence de cette forcenée pour interroger le jeune homme, qui réussit à se justifier.

Bientôt cependant, Messaouda revint avec le fusil de son mari. La mégère était dans un état de violente surexcitation : sa chevelure éparse, ses yeux hagards la faisaient ressembler à une sorcière. Sans écouter les explications qu'on voulait lui donner, elle s'écria :

— Mais tuez-le donc! c'est lui qui a privé une femme de son époux et les Beni-Yenni d'un brave guerrier, à la veille d'une attaque des Français.

— Grâce! fit Zohra. Il est innocent de la mort de mon oncle.

— Vous hésitez ? reprit Messaouda. Eh bien ! il ne sera pas dit que ce giaour sortira vivant de nos montagnes ; si vous ne vengez la malheureuse veuve, elle se fera justice elle-même.

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria Ali en voyant Zohra se placer les bras en croix devant Emmanuel. Ma sœur, épargnez-la ; ne tirez pas, je vous en conjure. Ne privez pas un malheureux infirme de celle qui fait sa joie....

A cet appel déchirant, une autre femme se précipita sur Messaouda ; mais elle ne put l'empêcher de tirer. Un coup de feu retentit : Zohra et le Français tombèrent.

— Elle a tué sa nièce ! Elle a voulu exercer la vengeance avant de savoir s'il y avait un coupable, dirent les Beni-Yenni, tandis que la veuve, après avoir jeté le fusil loin d'elle, s'enfuyait à travers les rochers.

On s'empressa autour des jeunes gens : Emmanuel avait l'épaule traversée par la balle ; Zohra fut relevée sans blessure.

— Merci, Aïcha, tu as sauvé mon enfant, dit l'Homme à la Chèvre, en pressant les mains de la femme kabyle qui avait fait dévier le tir de Messaouda.

— Je me suis rappelé ce que tu as fait, il y a quinze ans, pour Yamina, répondit Aïcha. Et puis, ce jeune homme a quelque chose dans le regard qui me rappelle ma fille adoptive.

A ce moment, Messaouda, à laquelle on ne pensait plus, reparut à quelque distance, au sommet d'un monticule, et, montrant le poing à la bonne Aïcha, elle l'apostropha en ces termes :

— Je cours auprès de ta chère Yamina ; je vais l'instruire de ses devoirs, et nous verrons si elle consent à favoriser les entreprises des ennemis de la race kabyle.

Un éclat de rire strident suivit ces étranges paroles de la veuve, qui s'éloigna à la hâte, sans que personne songeât à la poursuivre. Seulement Ali-Bou-Maza, laissant Aïcha auprès de sa fille et du blessé, prit le chemin qu'il croyait le plus court pour atteindre le village illilten où résidaient Lalla-Fathma et Sidi-Thaïeb, les protecteurs de Yamina.

III.

Les Beni-Yenni. — Les faux monnayeurs. — Le combat d'Icheriden. — Le trésor d'Ali. — Le conseil de guerre. — La chèvre de Zohra.

Les Beni-Yenni forment la plus industrieuse des tribus kabyles. Le travail des métaux est leur principale occupation ; ils sont armuriers, charrons, forgerons, bijoutiers et même faux monnayeurs. Ils font aussi des vases à formes étrusques ; ils tissent la laine au métier ; leurs maisons sont mieux construites que celles des autres tribus, leurs champs sont cultivés avec plus de soin.

Quatre villages placés à une portée de fusil les uns des autres, sur des mamelons séparés, occupent la crête principale du territoire des Beni-Yenni : ce sont Ait-el-Hassen, le plus considérable, ensuite Ait-el-Arba et Taourirt-Mimoun ; enfin Taourirt-el-Hadjaj, situé à mille ou douze cents mètres

du précédent. Chacun de ces villages est entouré de précipices ; on n'y peut arriver que par un seul côté, en suivant un chemin dépourvu d'arbres, sous le feu plongeant des Kabyles qui sont en position de tirer à l'abri d'une muraille de quinze à vingt pieds de hauteur.

Avec ses six cents maisons, ses cinq à six mille habitants qui peuvent fournir à la défense près de cinq cents hommes armés de fusils, Ait-el-Hassen est plutôt une ville qu'un village ; c'est la capitale industrielle de la grande Kabylie. On y fabrique des armes et surtout des bijoux ; on y travaille l'ivoire, le corail, les métaux précieux. Taourirt-Mimoun compte trois mille habitants : des charrues et d'autres instruments aratoires, ainsi que quelques fusils, sortent des ateliers fréquentés par sa population laborieuse. Taourirt-el-Hadjaj a des taillandiers et des tisserands ; mais la grande masse de ses habitants s'adonne exclusivement à l'agriculture. Ait-el-Arba est la principale fabrique d'armes de la Kabylie ; dans leurs moments de loisir, ses fondeurs et ses forgerons se livrent à une contrefaçon assez réussie des monnaies d'argent des différentes nations.

C'est dans ce dernier village qu'Emmanuel avait porté ses pas, qu'il s'était élancé au secours de Zohra et qu'il avait encouru la haine de Messaouda. Le jeune Français était couché dans la chambre de l'Homme à la Chèvre ; un marabout lui avait fait un premier pansement. Lorsque Zohra et Aïcha furent rassurées sur l'état du blessé, elles cherchèrent un logement pour elles-mêmes. La maison de Messaouda était en partie inoccupée ; comme il paraissait probable que cette

femme n'y reviendrait pas de longtemps, Belkassem-ben-Lagdar, le vieil ouvrier de Mansour, invita la fille d'Ali-Bou-Maza et sa compagne à visiter le local qu'il pouvait mettre à leur disposition.

De son vivant, l'époux de Messaouda était faux monnayeur. Par une sorte d'oblitération du sens moral, inexplicable chez un peuple dont l'honnêteté sous d'autres rapports n'était pas suspecte, les Beni-Yenni ne se cachaient nullement pour exercer leur coupable industrie. Belkassem mit donc un naïf empressement à montrer les détails de sa fabrication. Il prit deux armatures de fer, identiques et de forme octogonale, dans lesquelles il fit couler une terre fine, malléable comme une cire en fusion. Sur l'une des armatures, il déposa une pièce de 5 fr. qu'il recouvrit de la seconde plaque. Le moule ainsi garni fut mis de côté pour que la terre, en se séchant, prît les deux empreintes de la pièce de monnaie. L'ouvrier alla ensuite chercher un autre moule que Mansour avait lui-même rempli, quelques jours avant sa mort. Belkassem sépara les deux armatures, retira la pièce d'argent et creusa dans l'une des moitiés du moule une mince rigole destinée à conduire l'alliage de plomb et d'étain jusqu'à la double empreinte formée sur la pâte. Il juxtaposa enfin les deux armatures pour faire couler entre elles l'alliage en fusion, et montra bientôt à ses visiteuses une pièce suffisamment imitée pour tromper, non pas un Arabe, un Kabyle ou un colon algérien, mais un étranger peu familiarisé avec les monnaies françaises. Les pièces fausses d'Ait-el-Arba étaient destinées aux marchés de Tunis, du Maroc ou de l'intérieur de l'Afrique, par delà le

grand désert ; des trafiquants arabes ou juifs les achetaient directement aux fondeurs kabyles, qui les leur cédaient au prix de 80 fr. les 1,000 fr. Un des résultats de la conquête a été de supprimer l'industrie déloyale des Beni-Yenni.

Aïcha et Zohra ne paraissaient pas prendre grand intérêt aux démonstrations du vieux Belkassem ; elles avaient hâte de trouver un réduit où elles pussent être seules. L'ouvrier leur céda sa propre chambre et s'attribua celle de Mansour, qui était contiguë à l'atelier.

Vers la fin du mois de mai, Emmanuel, qui avait été entouré des soins affectueux de la fille d'Ali-Bou-Maza, de la femme illilten et des marabouts kabyles, put être considéré comme hors de danger ; mais sa convalescence dura jusqu'au milieu du mois de juin. L'Homme à la Chèvre avait reparu plusieurs fois à Ait-el-Arba, où il n'était resté que quelques jours : de graves intérêts semblaient le rappeler au col de Tirourda. A chacun de ses voyages, il pressait vivement Emmanuel de venir le rejoindre à Takleh, aussitôt que ses forces le lui permettraient.

— Je regrette de n'être pas encore en état de me mettre en route, lui dit un jour le jeune homme. Ne vous serait-il donc pas possible d'amener ici ma sœur ?

— Yamina refuse formellement de quitter les Illilten, répondit Ali-Bou-Maza.

— Si cependant elle savait pour quel motif je désire sa présence, je suis certain qu'elle ne se ferait pas prier davantage.

— Elle ne sait rien, et je ne puis lui donner aucun ren-

Les faux monnayeurs.

seignement. Sidi-Thaïeb et Lalla-Fathma, nos protecteurs, m'ont fait promettre de ne jamais révéler à Yamina son origine française ; Aïcha a dû prendre le même engagement, comme tous les Kabyles qui sont assez âgés pour se rappeler les événements accomplis il y a quinze ans, au pied des montagnes du Jurjura.

Le jour tant désiré par Ali finit cependant par arriver : le 24 juin, Emmanuel fit ses adieux à l'aimable Zohra et partit avec Aïcha pour le village où résidait sa sœur. Il était temps pour le jeune négociant de quitter les territoires des Beni-Yenni, qui n'allaient pas tarder à être envahis par les Français. La fusillade se faisait entendre depuis le point du jour, du côté de la montagne d'Icheriden, située entre Souk-el-Arba et le village dont s'éloignait Emmanuel.

Avant de traverser à gué la Djemma, qui est un affluent du Sébaou, le frère de Yamina monta avec Aïcha sur un mamelon d'où la vue pouvait embrasser une partie du champ de bataille. Il vit alors que les trois divisions de l'armée du gouverneur général avaient levé leurs campements. Les travaux de routes et de fortifications étaient suffisamment avancés pour que la campagne pût continuer, après un mois d'interruption. Les Beni-Raten, franchement ralliés à leurs vainqueurs, ne demandaient pas mieux que de coopérer à l'attaque des autres tribus, leurs alliées du mois précédent. Ils en voulaient surtout aux Beni-Yenni, qui, sous prétexte de leur prêter main-forte, avaient vécu à leurs dépens et, dans la crainte de faire cesser trop tôt une situation qu'ils trouvaient fort agréable, s'étaient prononcés pour la prolon-

gation de la résistance. En général, les Kabyles se résignent sans peine à accepter les conditions du vainqueur ; mais ils ne prennent jamais ce parti avant d'avoir eu au moins ce qu'ils appellent leur *journée de poudre*. Alors, l'honneur est satisfait, et, pourvu que l'ennemi ait respecté leurs frênes, leurs figuiers et surtout leurs oliviers, ils font leur soumission et ne discutent plus que sur le montant de la contribution de guerre. Les Beni-Raten marchaient donc à la suite des Français ; mais, de son observatoire, Emmanuel ne voyait que ses compatriotes montant à l'assaut des retranchements établis par les Menguillet.

La matinée était peu avancée : les échos de la montagne, réveillés par les premiers coups de feu, venaient de retrouver un calme momentané. On entendait le chant des alouettes ; des cigognes blanches passaient à tire-d'aile au-dessus du théâtre de la lutte ; pas un nuage ne voilait l'azur du ciel que la fumée du canon et de la fusillade allait bientôt obscurcir. Les soldats montaient toujours : c'étaient le 2e régiment de zouaves et le 54e régiment de ligne. La rampe formait le seul chemin conduisant au village d'Icheriden ; elle était complètement sous le feu des barricades kabyles. Les braves troupiers allaient arriver au but ; mais, à travers les créneaux, on vit briller les longs canons de fusils, les détonations se succédèrent sans relâche, et les balles firent de cruelles trouées dans les rangs français.

Emmanuel, tremblant pour ses compatriotes, se désolait de ne pouvoir prendre part à l'action ; Aïcha, de son côté, regrettait de ne pas être avec un fusil dans les maisons

Combat du 24 juin 1857.

d'Icheriden, car les femmes kabyles savent parfaitement seconder les hommes dans la défense des villages. Toutefois, les sentiments de sympathie que le jeune homme et sa compagne manifestaient, l'un pour les Français, l'autre pour les indigènes, ne troublèrent en aucune façon le bon accord régnant entre les deux voyageurs, qui continuèrent à observer les diverses péripéties du combat. Ils virent bientôt, au moment où les zouaves allaient être repoussés, une troupe de soldats de la légion étrangère s'avancer l'arme au bras, impassibles sous la fusillade, et tourner les retranchements ennemis par leur droite. Terrifiés, se voyant pris de deux côtés, les Kabyles lâchent pied ; encore quelques coups de feu échangés autour du village, et l'avantage reste aux soldats de la France. La victoire est chèrement achetée par la perte de quarante-quatre hommes ; comme il y a, en outre, trois cent vingt-sept blessés, le combat d'Icheriden peut passer pour le plus sanglant de l'expédition. Il faut dire que c'est aussi le succès le plus décisif, non pas au point de vue des résultats matériels, puisqu'il s'agit seulement de la prise d'un village, mais au point de vue de l'effet moral considérable produit sur les tribus insoumises. Les Menguillet savent que la montagne escarpée d'Icheriden commande la route du Jurjura, et qu'après l'assaut victorieux donné par les Français, rien ne pourra plus s'opposer avec avantage à l'invasion du pays kabyle.

Dissimulant sa joie pour ne pas augmenter le dépit de la femme illilten, Emmanuel suivit des yeux les mouvements de l'armée ; il la vit se partager en colonnes et occuper divers points stratégiques, à proximité des territoires des Beni-Yenni,

— L'attaque sera pour demain, dit le jeune homme ; allons sans retard chez les Illilten.

— J'ai hâte de revoir votre sœur, fit Aïcha : c'est ma fille adoptive. Je souhaite ardemment que Lalla-Fathma vous permette d'apprendre à la pupille des Illilten qu'elle appartient à la nation dont les soldats vont envahir nos villages, si les Beni-Yenni les laissent passer. Elle est ardente, elle est vigoureuse ; que fera-t-elle si les Français arrivent avant qu'elle soit en mesure de reconnaître en eux des frères ?

— Sidi-Thaïeb et la prophétesse ont défendu de révéler à Yamina le secret de son origine ; ils ne pourront cependant empêcher ma sœur de reconnaître ses propres traits sur mon visage. Peut-être alors que la voix du sang parlera à son cœur....

— Le marabout a pris des mesures pour que vous ne paraissiez pas devant Yamina, interrompit Aïcha.

— Prétend-il s'opposer à ce que je voie la fille de mon père ?

— Vous la verrez ; elle seule ne devra pas vous voir, avant le moment déterminé par les prophéties de Lalla-Fathma.

— Cette époque est-elle encore éloignée ?

— J'espère qu'elle arrivera le plus tard possible, car il s'agit de la défaite des tribus kabyles du Rocher.

Emmanuel réprima avec peine un sourire : pour lui, l'achèvement du triomphe de la France n'était plus qu'une question de jours, et il se réjouissait à l'idée que, d'après les intentions mêmes de Sidi-Thaïeb et de Lalla-Fathma, il serait bientôt admis à voir celle qu'il était venu chercher à travers tant

de périls pour la ramener à son père. Tout n'était cependant pas terminé : il fallait, avant la victoire, qu'Emmanuel pût soustraire sa sœur aux excitations et aux dangers de la lutte. Que faire pour arriver à ce résultat ? Le jeune homme ne vit d'autre moyen que de tirer parti de l'amour presque maternel que la veuve avait pour Yamina. Il promit, en conséquence, à sa compagne de voyage de ne jamais la séparer de la jeune fille, et il obtint d'Aïcha la promesse d'une coopération dévouée.

Après le départ de leurs hôtes, les habitants d'Ait-el-Arba, informés des péripéties du combat d'Icheriden, se préoccupèrent des dispositions à prendre pour défendre le territoire des Beni-Yenni. Ils envoyèrent demander à ceux des trois autres villages s'ils voulaient être représentés dans un conseil de guerre qui allait être tenu. Les marabouts d'Ait-el-Hassen étaient déjà rassemblés ; ils firent savoir que dans une heure ils se transporteraient chez leurs voisins. Les deux autres villages répondirent qu'ils allaient choisir leurs délégués.

En attendant l'ouverture de la réunion plénière, les Kabyles d'Ait-el-Arba, assis en grand nombre autour de leur mosquée, s'entretinrent des derniers événements ; plusieurs ne dédaignèrent pas, malgré la gravité de la situation politique, de parler des incidents qui avaient marqué l'arrivée du jeune Français, sa blessure, et la fuite de Messaouda. Les fréquents voyages d'Ali-Bou-Maza furent surtout l'objet de commentaires variés dans un groupe composé de jeunes Kabyles. Les anciens se rappelaient le dévouement dont l'Homme à la Chèvre avait fait preuve quinze ans auparavant ; ils savaient que l'affection vouée par le pauvre mutilé à la jeune fille dont il avait sauvé

la vie le portait à aller la visiter fréquemment. Mais ils connaissaient également le but que le marabout illilten et sa sœur poursuivaient en cachant à tous l'origine de Yamina, et par patriotisme ils ne voulaient pas contrarier les projets de leurs voisins. Ils s'étaient donc bien gardés de divulguer le motif des absences d'Ali : c'est pourquoi les Beni-Yenni d'Ait-el-Arba qui n'avaient pas atteint la trentaine se trouvaient réduits à faire les suppositions les plus invraisemblables. Quelques-uns, cependant, au cours de la conversation, approchèrent sans s'en douter de la réalité des choses, en parlant du trésor de l'Homme à la Chèvre.

— Comment peut-il subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille ? demanda l'un des interlocuteurs. Il a perdu le bras droit dans une aventure dont nous ne connaissons pas les détails ; nous savons seulement qu'il y a eu autrefois une escarmouche entre les guerriers kabyles et les Arabes, au pied de nos montagnes, et qu'Ali-Bou-Maza s'est comporté bravement.

— Depuis cette aventure, dit un autre, Ali s'est attaché à une enfant qui n'avait alors que deux ans et qui est maintenant, paraît-il, une belle jeune fille. Il l'aime comme si elle était la propre sœur de Zohra ; cette affection est peut-être la cause de ses nombreux voyages dans les tribus du Rocher.

— Je crois plutôt que le vieux a trouvé un trésor dans la montagne, fit le premier qui avait parlé. Je le répète, comment pourrait-il vivre sans travailler ? Il est infirme, et sa chèvre ne lui procure que d'insuffisantes ressources.

Ce fut alors un feu roulant de propos échangés entre les membres de la petite réunion.

— Il est sorcier.

— Il sait changer les pierres en métal précieux.

— Il a découvert une caverne où nos ancêtres avaient enfoui d'immenses richesses, lors des premières attaques des Français.

— Eh bien ! il n'a pas eu tort de garder pour lui son secret, dit un vieillard qui s'était approché du cercle bruyant des causeurs. Sa charmante fille Zohra et son enfant d'adoption ont profité de la bonne aubaine.

Les jeunes Kabyles se turent, attendant avec une impatiente curiosité de plus amples explications. Mais l'interrupteur s'éloigna en riant dans sa barbe. Il ne voulut pas expliquer comment l'Homme à la Chèvre avait en effet trouvé un trésor qui lui permettait de subsister avec sa fille Zohra. En sauvant la vie de la jeune Française arrachée aux Arabes, Ali-Bou-Maza avait gagné les bonnes grâces du marabout et de la prophétesse, dont les richesses étaient considérables. Il entrait dans les vues politiques de ces deux personnages de payer au Beni-Yenni un tribut périodique, afin de le mettre à l'abri du besoin et de s'assurer de sa discrétion concernant Yamina. Guidé par l'affection qu'il avait conservée pour cette dernière et par les sentiments paternels que lui inspirait sa propre fille, le Kabyle ne manquait pas d'aller recevoir à époques fixes la rente que lui faisaient ses protecteurs ; il pouvait de la sorte voir Yamina grandir et prospérer pour ainsi dire sous ses yeux, et il rapportait à sa chère Zohra tout ce qui était nécessaire à son existence. En un mot, *le trésor du Kabyle*, c'était la fillette dont la présence parmi les Illilten

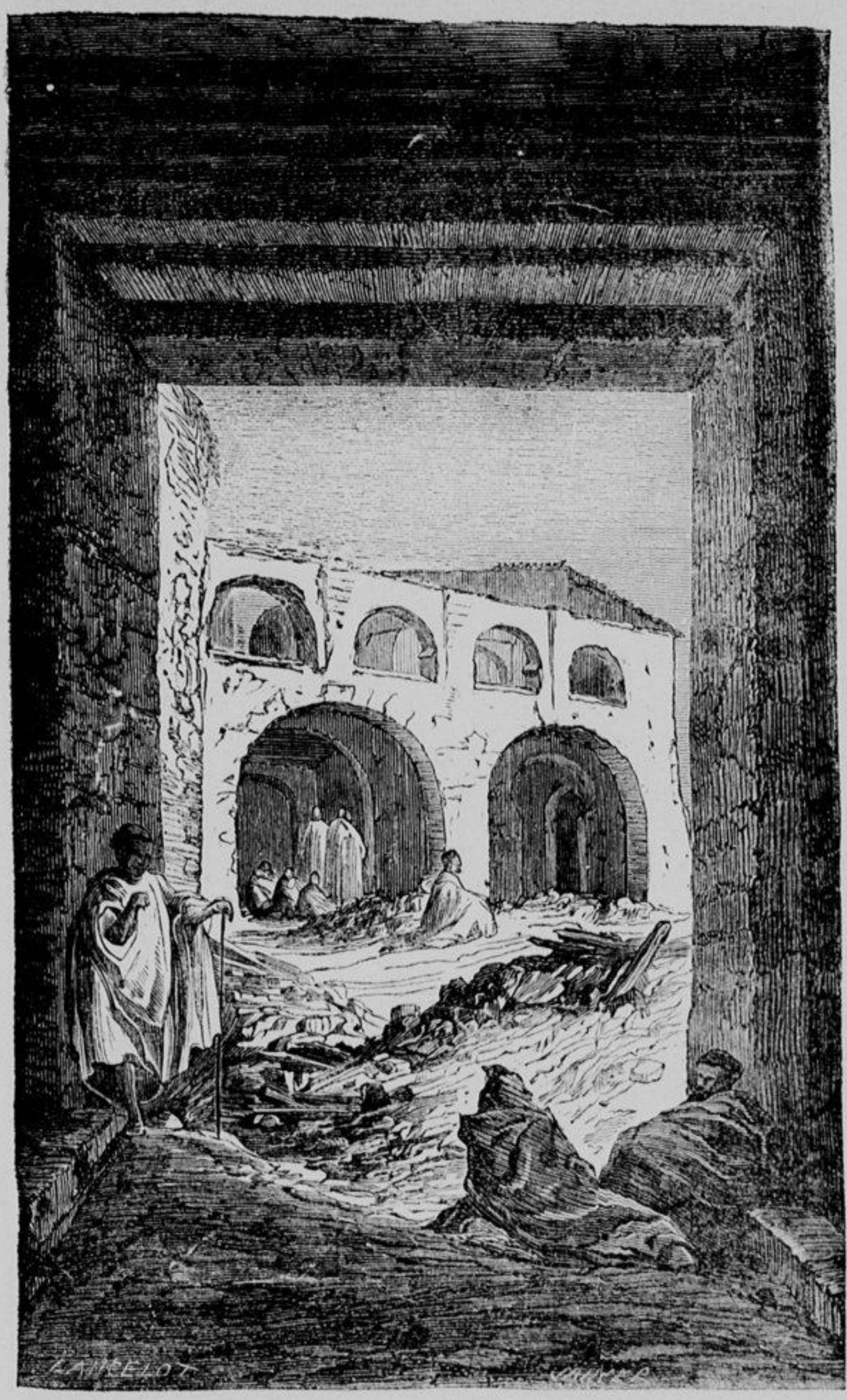
avait secondé les desseins de Lalla-Fathma et de Sidi-Thaïeb ; c'était la sœur d'Emmanuel qui allait, en retournant parmi les siens, assurer l'existence d'Ali et le bonheur de Zohra.

Les jeunes Beni-Yenni, tout désappointés, regardèrent partir le vieillard qui avait troublé leur entretien ; ils le virent pénétrer dans la salle où le conseil des anciens allait ouvrir ses délibérations.

Les quatre villages étaient représentés dans la réunion. Un marabout exposa la situation qui commençait à devenir très critique. Le contrefort des Mahmoud avait été enlevé dès le matin, ainsi que plusieurs embuscades, et les Français bivouaquaient au confluent de l'Oued-Aissi et de l'Oued-Djemma, au pied même des montagnes Beni-Yenni. Un autre campement ennemi était établi un peu en arrière, sur la longue crête d'Ait-Frah.

— On voit d'ici les feux qu'ils ont allumés, dit un Kabyle. Qu'ils détruisent les maisons, qu'ils bouleversent les champs de nos vallées, qu'ils arrachent les arbres qui ne nous donnent que leur bois et leur ombrage, c'est la loi de la guerre. Mais qu'ils respectent nos figuiers et surtout nos oliviers.

— Rassurez-vous, fit le marabout. Les Français sont terribles dans le combat, mais ils ont des sentiments généreux. Plusieurs de nos guerriers peuvent se rappeler que, chez les Beni-Raten, les chefs ennemis ont formellement interdit à leurs soldats de mutiler les arbres qui sont la richesse des Kabyles. Tout au plus ont-ils ordonné la destruction de quelques figuiers, pour intimider leurs adversaires. Les Français savent que nos figuiers, au bois léger, croissent en peu de temps, tandis que



Ruines de la Djemma d'Ait-el-Arba.

nos oliviers, au bois pesant et serré, demandent des lustres entiers pour donner des fruits. Les buissons de lentisques et de chênes-nains sont assez touffus pour que les Roumis aient de quoi alimenter leurs feux sans être obligés de nous dépouiller de l'un de nos biens les plus précieux.

Tandis que l'orateur parlait, les ombres du soir descendirent sur les bivouacs français et sur les villages kabyles. Subissant l'influence du calme de la nature, plusieurs membres de l'assemblée délibérante se sentirent portés à l'apaisement, bien que personne n'osât être le premier à émettre des idées de soumission. Ceux qui laissèrent percer leur intention de chercher un moyen de conciliation furent d'abord interrompus avec vivacité ; mais quand on en vint à examiner les mesures proposées pour une résistance désespérée, il fallut se rendre à l'évidence et avouer que, par la victoire d'Icheriden, les Français s'étaient ouvert un chemin facile à travers les territoires des Beni-Yenni. Le conseil voulut cependant que l'honneur de la tribu sortît intact de la lutte décisive du lendemain; c'est pourquoi il arrêta, avant de se séparer, le plan de défense qui lui parut le plus propre à contenir les progrès de l'invasion.

Le jour suivant, dès l'aube, au moment même où deux divisions françaises quittaient leurs bivouacs, l'une pour suivre le cours sinueux de l'Oued-Tleta, l'autre pour descendre dans la vallée de la Djemma, la fille d'Ali était réveillée par sa chèvre blanche, qui grattait à la porte fermée au loquet. Zohra se leva aussitôt et laissa l'animal familier pénétrer dans sa chambre.

— Tu es maintenant ma seule compagne, dit-elle en regar-

dant la chèvre qui bondissait capricieusement autour d'elle. Mon père ne paraît pas disposé à revenir avant l'attaque des Français ; le jeune homme qui m'a sauvé la vie est parti avec Aïcha à la recherche de sa sœur ; je n'ai plus de proches parents chez les Beni-Yenni : que deviendrai-je, au milieu du tumulte de la bataille ? Il faut que je m'éloigne ; je ne sais guère manier un fusil, et je ne serais d'aucune utilité pour la défense de nos montagnes.

Mettant, sans hésiter plus longtemps, son dessein à exécution, elle prit quelques provisions et quitta furtivement sa demeure. Arrivée sur une hauteur voisine, elle assista à la prise des villages yenni. Ait-el-Hassen opposa la plus longue résistance ; ce fut ensuite le tour d'Ait-el-Arba ; enfin, après quelques heures de repos, les troupes françaises enlevèrent successivement Taourirt-Himoun et Taourirt-el-Hadjaj. Les Beni-Yenni, livrés à leurs seules ressources, n'avaient pas eu les moyens d'organiser sérieusement la lutte ; attaqués de trois côtés à la fois, ils s'étaient vus dans la nécessité d'abandonner leurs barricades, leurs murailles et tous les travaux de défense qu'ils avaient préparés. Ils s'étaient battus comme de vrais Kabyles et n'avaient cédé qu'au nombre de leurs assaillants. L'apparition de la cavalerie sur leurs crêtes réputées inaccessibles causait toujours aux superstitieux Berbers un insurmontable effroi. Le général en chef de l'armée française, voulant profiter de cette disposition d'esprit des montagnards pour accélérer leur soumission, avait fait monter deux escadrons de chasseurs et de spahis sur les plateaux des Beni-Yenni, qui sont plus larges et moins accidentés que ceux des

tribus voisines. Le succès de cette manœuvre avait été décisif : Zohra, qui était restée à son poste d'observation durant toute la bataille, put assister à la déroute des Kabyles.

— Pourquoi cette lutte ? dit la pauvre jeune fille, qui, d'une main défaillante, caressait sa chèvre. Ne pouviez-vous, mes chers compatriotes, accueillir amicalement les Français, qui veulent être, non vos maîtres, mais vos frères? Vous saviez que la résistance était impossible ; néanmoins, pour avoir votre journée de poudre, vous avez sacrifié l'élite de vos guerriers. Et maintenant, la route du Jurjura est définitivement ouverte aux Français, qui ne sont plus qu'à une journée de marche des tribus du Rocher.

Zohra ne se trompait pas en exprimant les craintes que lui inspirait la situation des Kabyles. Tandis que les trois divisions placées plus directement sous le commandement du gouverneur de l'Algérie poursuivaient leur ascension victorieuse, quatre corps distincts étaient en marche de l'autre côté de la chaîne du Jurjura, ralliant les tribus amies, inquiétant, neutralisant et au besoin combattant les tribus insoumises. La plus forte de ces colonnes allait escalader le col de Chellata, afin de rejoindre par ce côté de la montagne les divisions qui opéraient sur le versant septentrional. Les trois autres colonnes étaient chargées de seconder l'armée expéditionnaire en attaquant les Mellikeuch, les Beni-Mansour et autres tribus qui auraient pu porter secours aux Beni-Yenni. Ceux-ci se trouvaient par conséquent enfermés dans un cercle infranchissable, tandis qu'une partie de l'armée d'invasion s'apprêtait à forcer les Kabyles dans leurs derniers retranchements,

dans ces défilés rocheux où, groupés autour de leur marabout Sidi-Thaïeb et de la prophétesse Lalla-Fathma, ils se croyaient certains de conserver leur indépendance.

Captivée par le spectacle de la bataille, Zohra était restée toute la journée sur la montagne. Elle pensa qu'il lui serait impossible de voyager dans l'obscurité sans s'exposer à rencontrer des partis français ou kabyles. Elle rentra donc à Ait-el-Arba, en se glissant au milieu des ruines que la guerre avait amoncelées dans les rues. Des femmes et des enfants étaient réunis autour d'un feu alimenté par des débris de cloisons ou de meubles; les zouaves, toujours compatissants après la victoire, cherchaient partout des vivres pour les veuves et les orphelins. Tandis que Zohra passait, un de ces soldats saisit la chèvre et tira son sabre ; la jeune fille retint le bras du zouave.

— On ne coupe pas le bois de l'olivier pour se chauffer, dit-elle ; mais on cultive cet arbre pour cueillir ses fruits. De même, on ne tue pas la chèvre pour avoir sa chair ; mais on la nourrit pour boire son lait.

— Ces enfants ont faim, répondit le zouave ; le lait de votre chèvre ne suffirait pas à les rassasier, tandis que sa chair, toute coriace qu'elle puisse être, leur fournira un repas substantiel.

— Français, reprit Zohra, si ma demeure a été épargnée, j'ai des provisions pour tous ces affamés. Suivez-moi : vos protégés ne manqueront pas de nourriture, au moins pour cette nuit.

Séduit par les manières pleines de charmes de la jeune

Les Français prenant possession du village d'Aït-el-Arba.

Kabyle, le zouave rentra son sabre dans le fourreau et voulut caresser la chèvre, qui se serra toute tremblante contre le burnous de sa maîtresse.

— Allons ! dit-il en riant, Blanchette a de la rancune ; j'en prendrai mon parti, pourvu que mademoiselle pardonne à un vieux troupier son indiscrétion.

La jeune fille mit sa petite main brune dans celle du soldat et le conduisit à sa demeure. Le toit et plusieurs cloisons avaient été brûlés ; heureusement pour les veuves et les orphelins qui attendaient le retour du zouave, le réduit dans lequel Ali-Bou-Maza plaçait ses provisions était resté intact. Zohra remplit de denrées un grand sac qu'elle donna au zouave, en l'invitant à revenir, tant qu'il resterait chez elle quelque chose qui pût être utile aux malheureux Kabyles.

— Prenez tout ce que je laisserai, fit-elle, car je vais quitter pour longtemps le village.

Elle remplit ensuite un autre sac de moindre dimension que le premier et se dirigea vers la caverne des Tolbas, pour y passer la nuit, avant de gagner les territoires des Illilten.

IV.

Yamina. — L'orage. — La sorcière. — Ephraïm.

Les derniers défenseurs de la Kabylie vivaient sur le versant nord du Jurjura, dans la haute vallée de l'Oued-Tirourda, l'un des affluents du Sébaou. C'étaient les Beni-Ithouragh, les Illoula, les Illilten et autres tribus dont les villages aux toits rouges s'élevaient à l'extrémité des crêtes, entourés de trois côtés par des précipices. Au bas du pic d'Azrou se trouvait une maison isolée, composée de deux chambres dont les fenêtres s'ouvraient sur la vallée de Tirourda, profonde de plus de six cents mètres, et la porte sur un sentier rocailleux conduisant à la bourgade illilten de Takleh. Le propriétaire de cette demeure l'avait abandonnée à la première nouvelle de l'invasion française, pour se joindre aux défenseurs du village.

Vers la fin du mois de mai, une femme de haute stature, appuyée sur un bâton noueux, frappait à la porte de la maison. C'était Messaouda, venant des territoires yenni, à la suite du drame dans lequel elle avait joué un rôle si odieux. Ne recevant pas de réponse, la veuve poussa la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, et pénétra dans le vestibule ; ne voyant personne, elle poussa plus avant et constata avec satisfaction que la maison était inhabitée. Quelques provisions suffisantes pour ses besoins garnissaient un grand coffre ; mais il n'y avait ni armes ni munitions. Elle devina les intentions qu'avait eues le Kabyle avant de gagner Takleh.

— Haoussin, dit-elle, n'a pas fui comme un lâche ; il est parti avec son fusil et sa poudre : les Illilten ont un guerrier de plus parmi eux. Le vieux Kabyle a en même temps pensé à ceux qui pourraient errer dans la montagne : il a voulu, même absent, exercer vis-à-vis d'eux l'hospitalité, en leur laissant de quoi vivre en ces temps difficiles.

Tandis que Messaouda commençait à s'installer, Ali-Bou-Maza passa en vue de la demeure d'Haoussin et se dirigea vers le village où se trouvait sa fille adoptive. Yamina le reçut à bras ouverts et lui demanda des nouvelles de Zohra.

— Elle t'aime toujours, mon enfant, répondit le Kabyle, et te supplie de ne pas t'exposer au danger. Elle vient elle-même d'échapper à la mort, grâce au dévouement d'un Français....

— D'un Français! s'écria la jeune fille. Comment les Beni-Yenni ont-ils permis à un Roumi de fouler leur territoire ?

— Il avait l'anayé d'un Beni-Raten et venait en ami. Il a bien prouvé, d'ailleurs, qu'il n'avait aucune intention hostile,

puisqu'il a retenu ma fille sur le bord d'un précipice, en exposant sa propre vie. Un père ne peut oublier une action semblable. Pourquoi m'aimes-tu ? Parce que j'ai combattu ceux qui voulaient t'enlever aux Illilten. Comment veux-tu que je ne regarde pas avec des yeux bienveillants le jeune homme qui a sauvé ma fille ? J'ai moi-même donné un nouvel anayé au Français, pour qu'il vienne ici après sa guérison ; car il a été blessé. Mais tu ne le verras qu'avec la permission de Lalla-Fathma. Pour le moment je te fais la même recommandation que Zohra : quand l'ennemi sera en vue, reste à l'écart, afin de ne pas exposer des jours qui nous sont si chers.

— Que me conseillez-vous donc ? Je suis grande et forte, je sais faire parler la poudre : il faut que je prenne part à la défense de nos montagnes. Avez-vous fui le danger, tandis que les Arabes se ruaient sur Aïcha ? Où est ce bras qui avait déjà abattu tant de pillards du désert, lorsqu'un dernier coup priva pour jamais les Beni-Yenni du concours actif d'un guerrier redoutable ? C'est en volant à mon secours que vous avez été mutilé ; je vous dois, non seulement la vie, mais aussi cet honneur que j'ai pu garder intact au milieu du peuple loyal qui m'a admise au nombre de ses enfants. Ma vie, mon honneur et mon bras appartiennent à Ali mon père, à Zohra ma sœur, à Aïcha ma mère, au marabout Sidi-Thaïeb, à sa sœur et à tous les Illilten. Que les Français se montrent, et la fille adoptive des Kabyles saura prouver sa reconnaissance aux généreux montagnards dont la cause est la sienne.

Ali-Bou-Maza contemplait la jeune enthousiaste. Celle-ci s'était levée : sa chevelure aux boucles dorées ondulait sur ses

épaules ; ses yeux brillaient d'un feu sauvage ; ses lèvres rouges étaient contractées ; le froncement de ses sourcils troublait l'harmonie ordinaire des traits de son visage ; sa taille élancée se cambrait avec violence et son poing fermé menaçait la vallée de Tirourda, comme si l'ennemi était déjà engagé dans les défilés qui conduisaient aux territoires des tribus du Rocher.

Le Beni-Yenni, n'osant pas encore révéler à Yamina les motifs pour lesquels elle devait s'abstenir de toute agression contre les envahisseurs, se retira en silence. Sur le seuil de la maison, il rencontra Ephraïm, avec lequel il avait déjà eu des relations commerciales. Il l'arrêta au passage, pour lui demander le motif de sa visite.

— Je viens, répondit le juif, chercher la sœur du jeune homme avec lequel vous m'avez vu chez les Beni-Raten.

— Elle est là, fit l'Homme à la Chèvre. Si vous tenez à la vie, gardez-vous de lui apprendre son origine. La prophétesse des Illilten s'est réservé le soin de l'éclairer à ce sujet, au moment voulu ; le frère même de la jeune fille ne pourrait paraître devant elle contre la volonté de Lalla-Fathma et de Sidi-Thaïeb.

— Que faire alors ?

— Allez procéder à vos achats parmi les tribus soumises qui vivent sous la protection du Bordj-Boghni ; je vous y enverrai le frère de Yamina, dès qu'il sera arrivé à Takleb, car ni l'un ni l'autre vous ne pouvez demeurer ici tant que la querelle entre les Français et les Kabyles ne sera pas terminée.

Ephraïm salua gravement Ali et s'éloigna sans faire de

nouvelles observations; mais, au lieu de se diriger vers le fort de Boghni, il tourna ses pas du côté du pic d'Azrou. La maison solitaire habitée depuis le matin par Messaouda s'offrit bientôt à ses regards. Il alla frapper à la porte.

— Que désires-tu? lui demanda la veuve de Mansour. Tu n'es pas un Kabyle, mais un juif d'Alger. Viens-tu en ami ou en ennemi?

— En ami, répondit Ephraïm. Je te connais, d'ailleurs : tu es une Beni-Yenni, et j'ai souvent trafiqué avec ton époux, quand il avait autre chose à m'offrir que de la fausse monnaie. Messaouda ne sait plus tenir un fusil, puisqu'elle s'est réfugiée chez les Illilten, tandis que Mansour défend son village.

— Mon époux n'est plus : c'est un Français qui l'a tué, un jeune homme introduit dans la tribu des Beni-Yenni par Ali-Bou-Maza. J'ai quitté ma demeure et le lieu de ma naissance, après avoir inutilement demandé vengeance contre le meurtrier, auquel j'ai pu cependant faire mes adieux en lui envoyant une balle dans l'épaule. Mais la blessure n'est pas mortelle, et, comme il a ici sa sœur, il viendra bientôt la chercher : qu'il se hâte, s'il ne veut être obligé de reconnaître l'influence de Messaouda sur l'esprit et le cœur de la jeune Française. J'ai promis de venger Mansour et je tiendrai ma parole.

Effrayé de l'attitude menaçante de la mégère, Ephraïm résolut de dissimuler l'intérêt qu'il portait à Emmanuel ; il plaignit même la veuve et réussit à tirer d'elle des renseignements détaillés sur les événements accomplis à Ait-el-Arba. Muni de ces précieuses indications dont il se promit de pro-

fiter pour traverser les desseins de Messaouda, il quitta la veuve et alla se cacher dans une cabane abandonnée, entre le pic d'Azrou et le village.

Vers le milieu du jour, ce fut le propriétaire de la maison qui vint voir la femme beni-yenni.

— Je suis heureux, dit le vieux Kabyle, que mon habitation ait pu fournir un abri à la veuve du pauvre Mansour.

— Je te remercie, Haoussin, répondit Messaouda; tes provisions me permettront de rester ici jusqu'à la fin de la guerre.

— A moins que les ennemis n'occupent le pic d'Azrou.

— Comment pourraient-ils venir si loin, avant d'avoir combattu les braves Illilten ?

— En tournant nos positions. Dans ce cas, tu serais fort exposée. Veux-tu mon fusil? J'en trouverai un autre à Takleh.

— Très volontiers. Mais, dis-moi, Haoussin, a-t-on assez d'armes semblables pour en donner aux femmes ?

— Il y en a pour tous ceux qui veulent défendre la cause de l'indépendance kabyle, hommes ou femmes.

— Yamina, la protégée de la prophétesse et de son frère, n'a-t-elle pas l'intention de se ranger parmi les combattants ?

— Elle le veut, car elle est fière et ardente ; mais Ali-Bou-Maza la supplie de n'en rien faire. Pourquoi ? Je ne puis le dire. Cependant, si le pauvre mutilé n'est plus en état de prendre un fusil, il ne devrait pas empêcher sa fille adoptive de faire cause commune avec nos femmes kabyles.

— Tu es assez âgé pour connaître le secret de la Française.

— Oui : j'ai même assisté à l'enlèvement de la jeune fille.

Seulement je garde le secret, comme tous les anciens guerriers illilten, afin d'obéir à Sidi-Thaïeb, qui veut éviter que Yamina pense à ses compatriotes. Il est impossible, néanmoins, qu'elle n'ait pas appris quelque chose, depuis qu'elle est en âge de comprendre ce qui se dit autour d'elle ; mais on pense généralement qu'elle n'ajoute pas foi aux vagues propos qu'elle a pu entendre à ce sujet, et qu'en tout cas, elle a un cœur kabyle.

— C'est ce que nous verrons. Veux-tu montrer ton dévouement à la cause que nous servons tous deux ? Trouve le moyen d'inviter Yamina à venir me voir dans la soirée, à l'insu d'Ali.

— Je ferai ta commission, dit Haoussin.

— Merci. J'attendrai l'enfant après le coucher du soleil ; et si, comme je le crains, elle n'a pas de fusil, je lui remettrai celui que tu me laisses.

— Mais toi, Messaouda, que deviendras-tu, seule et sans armes, dans cette retraite ?

— Celle à qui les éléments obéissent, répliqua la veuve d'un ton emphatique, ne craint pas les guerriers roumis. Va, ne t'inquiète pas de Messaouda, bon vieillard.

Haoussin dévisagea pendant quelques instants la femme qui se posait ainsi en sorcière, puis il se sépara d'elle sans lui adresser de nouveau la parole. Le vieux Kabyle avait vu trop de fois le renouvellement des saisons sur les montagnes pour croire au prétendu pouvoir de Messaouda ; il jugea, toutefois, que l'exaltation de la veuve de Mansour profiterait à la défense des territoires illilten, si quelque prudent et habile conseiller savait lui donner une sage direction. Se croyant capable de

remplir ce dernier rôle, il résolut tout d'abord d'informer Yamina du rendez-vous qui lui était assigné.

Le soleil venait de disparaître derrière les cimes neigeuses de l'Atlas ; après une journée brûlante, les nuages s'amoncelaient au-dessus de la vallée de Tirourda, et les ombres du soir commençaient à envelopper les plateaux des Illilten, sans que l'atmosphère se trouvât rafraîchie. Malgré la chaleur, malgré l'imminence d'un orage, la courageuse Yamina quitta furtivement sa demeure et s'engagea dans le ravin qui aboutissait à la maison habitée par Messaouda.

La veuve de Mansour avait tout préparé pour recevoir la visiteuse : une lampe d'un modèle primitif et un fusil étaient placés sur une petite table, auprès de laquelle des escabeaux attendaient les deux femmes. Messaouda arpentait fiévreusement la chambre, se demandant si Yamina aurait peur de l'orage, ou si elle braverait la tempête pour se rendre auprès d'une inconnue. L'incertitude de la veuve ne fut pas longue : en même temps qu'un roulement de tonnerre grondait au loin, un coup fut frappé à la porte, et la jeune fille entra.

Quand Yamina se fut dépouillée du burnous qui l'enveloppait, elle resta quelque temps debout, en silence, exposée aux regards d'admiration de Messaouda. La veuve reconnut du premier coup d'œil l'origine française de la sœur d'Emmanuel ; elle vit bien que les traits de son visage, que la vigueur de ses membres, que la grâce répandue dans toute sa personne appartenaient à une race qu'elle détestait. Elle voulait blesser dans ses affections les plus chères celui qu'elle s'obstinait à accuser du meurtre de son époux : elle crut avoir trouvé le

moyen de venger la mort de Mansour. Exciter Yamina contre les Français, tel était son but; mais il fallait auparavant s'assurer que la jeune fille ne ressentait aucune sympathie pour les envahisseurs de la Kabylie. Après avoir élevé sa lampe à la hauteur du visage de Yamina, qui supporta sans se troubler cet examen, la prétendue sorcière commença à parler :

— Assieds-toi, ma fille, dit-elle d'un ton affectueux ; l'orage va redoubler de violence, et tu ne pourras me quitter avant une heure.

— Il faut, bonne mère, répondit Yamina, que je ne reste pas trop longtemps chez vous ; car mon père adoptif serait inquiet de mon absence.

— Tu l'aimes bien, ce brave Ali-Bou-Maza, fit la veuve.

— J'ai pour lui tous les sentiments d'une fille ; car, s'il ne m'a pas donné le jour, il a préservé ma vie au péril de la sienne.

— Tu aimes aussi Lalla-Fathma, Sidi-Thaïeb, les Illilten et tous les Kabyles.

— J'ai trouvé chez eux asile et protection ; j'ai grandi dans leurs montagnes, aimée des femmes, respectée des hommes ; je serais bien ingrate si je leur refusais mon affection.

— Ceux auxquels tu dois tout sont maintenant l'objet d'une injuste attaque; leur indépendance est menacée par les soldats de Sidi-Randon, Les guerriers français sont plus nombreux que les nôtres : crois-tu que les femmes capables de combattre ne doivent pas se joindre aux défenseurs des libertés kabyles ?

En disant ces derniers mots, l'artificieuse Messaouda jouait

négligemment avec l'arme du vieil Haoussin. La ruse eut un plein succès ; les joues de Yamina se colorèrent, ses yeux se dirigèrent vers le fusil déposé sur la table.

— Il n'est pas une femme, répondit-elle, qui ne soit dans l'obligation de concourir à la défense, si elle en a la force et les moyens.

— Toutes ne le peuvent pas, fit la veuve : quelques-unes sont maladives, plusieurs ont des enfants en bas âge, d'autres sont dépourvues d'armes.

— Hélas ! reprit la jeune fille, j'avais un fusil que je tenais de Sidi-Thaïeb lui-même : le marabout me l'a repris, sous prétexte qu'il fallait armer tous les hommes valides.

Un éclair illumina à ce moment la chambre et fit pâlir la lumière de la lampe fumeuse. La foudre éclata ; la pluie ruissela sur la fenêtre et sur les chétives murailles de la maison.

— Quand pourrai-je partir ? dit Yamina. Mes amis me chercheront, et que dirai-je s'ils me trouvent ici ? Ne m'avez-vous pas fait recommander de garder secrète notre entrevue ?

— En effet, il ne faut pas qu'on sache où tu as été ce soir.

Alors, Messaouda examina le ciel, et, prenant un air inspiré, elle leva la main dans la direction du couchant.

— Tu partiras quand j'aurai rétabli le calme dans les régions de l'air, fit-elle ; nous avons encore le temps de converser ensemble avant que les Illilten arrivent jusqu'à cette retraite. Veux-tu ce fusil ?

Yamina oublia l'orage et le retard qu'elle était obligée de subir ; elle avança le bras et adressa à Messaouda un regard de reconnaissance.

— Tu l'emporteras, mon enfant, dit celle-ci.

— Merci, bonne mère.

La veuve de Mansour reprit la parole, racontant à la jeun fille les événements accomplis depuis le commencement de la campagne. Elle finit en prédisant le triomphe des montagnards, malgré la défaite des Beni-Raten, des Menguillet, des Beni-Yenni, et de tant d'autres qui, d'après elle, étaient incapables de résister à leurs ennemis comme allaient le faire les tribus du Rocher, et en particulier les Illilten, qu'elle appela les champions de la Kabylie. Sans interrompre un seul instant son discours, la veuve tournait de temps en temps les yeux vers la fenêtre et constatait que l'orage s'apaisait graduellement. Quand elle vit qu'une éclaircie commençait à se dessiner au-dessus du pic d'Azrou, elle quitta son siège et dit d'un ton solennel :

— Noble fille des Illilten, il est temps de partir. Je t'ai préparé la voie : d'ici à la demeure où t'attend Ali-Bou-Maza, tu ne mouilleras que tes pieds délicats. Vents, retenez votre souffle impétueux ; nuées du ciel, dispersez-vous, fuyez au loin : que rien ne contrarie la marche de la vaillante héroïne de nos montagnes !

Du vivant de Mansour, Messaouda cultivait la terre, tandis que son époux fabriquait de la fausse monnaie ; habituée à travailler en plein air, elle était devenue habile dans l'art de faire des pronostics météorologiques. Ses prévisions se réalisèrent : la pluie cessa, le vent se calma comme par enchantement, et Yamina put gagner Takleh sans encombre. Arrivée à la porte de sa maison, elle aperçut de la lumière dans la pièce

où se tenait habituellement Ali; craignant d'être vue, elle se glissa sans bruit dans sa propre chambre, où elle cacha soigneusement son fusil.

Ephraïm, qui pendant l'orage était resté blotti dans sa cabane, avait vu passer Yamina, tandis qu'elle revenait de son entrevue avec Messaouda. Les étoiles brillaient dans un ciel entièrement dégagé : si le juif ne put distinguer les traits de la jeune fille, il vit au moins sa démarche, sa tournure, les proportions harmonieuses que laissait entrevoir son burnous agité par le vent. Il n'hésita pas à reconnaître en elle la sœur de son ami. A l'aspect du fusil emporté par Yamina, il soupçonna le motif du rendez-vous que lui avait donné la veuve de Mansour. Dès lors, Ephraïm résolut d'avoir un nouvel entretien avec Ali-Bou-Maza, et le lendemain matin, il alla attendre le Beni-Yenni auprès de sa demeure.

Ce fut avec un visage presque courroucé que le père adoptif de Yamina aborda Ephraïm, qu'il ne s'attendait pas à trouver encore à Takleh.

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans la vallée de Boghni ? s'écria-t-il. Avez-vous assez vécu pour vous exposer à la colère des Illilten ?

— A mon tour, je vous ferai une question, dit le juif. Aimez-vous cette enfant pour laquelle vous avez exposé votre vie et perdu votre bras droit ?

— Comment pouvez-vous parler ainsi, après ce que j'ai fait pour elle ?

— Eh bien ! je l'aime aussi, elle et toute sa famille, et je puis bien courir quelques risques dans son intérêt.

— Expliquez-vous, fit l'Homme à la Chèvre un peu radouci.

— Vous tenez à ce que votre chère Yamina évite de combattre les Français, bien que vous soyez disposé vous-même à concourir, dans la mesure de vos moyens, à la défense des territoires kabyles?

— Certainement, car c'est à mon instigation que Sidi-Thaïeb lui a retiré son fusil.

— Bon ! Apprenez donc qu'elle s'en est procuré un autre : elle le tient de la veuve de Mansour, votre ancien compatriote.

— Il est impossible qu'elle ait pu se rendre chez les Beni-Yenni ; d'ailleurs, Messaouda n'est plus à Ait-el-Arba, qu'elle a quitté en ma présence, après avoir essayé d'assouvir sa vengeance sur le frère de Yamina.

— La méchante femme est logée dans une maison abandonnée, au pied du pic d'Azrou.

— C'est la demeure d'Haoussin : lui aurait-il laissé son fusil ?

La conversation des deux hommes fut interrompue par Yamina, qui sortait de sa chambre. Ali remarqua l'air troublé avec lequel elle lui tendit son front; il la questionna et apprit de cette aimable jeune fille, qui ne savait mentir, tous les détails de sa visite nocturne. Il ne pouvait lui défendre de fréquenter une femme qui paraissait agir dans un but patriotique ; il mit cependant Yamina en garde contre l'exaltation de Messaouda et supplia sa fille adoptive de se laisser guider par ceux qui étaient en mesure de lui tracer une règle de conduite. Yamina, pleine de déférence pour les conseils d'Ali, lui promit de s'efforcer à l'avenir de concilier ses devoirs envers la tribu des

Illilten avec les obligations qu'elle avait contractées à l'égard des personnes qui remplaçaient ses parents. C'était une réponse évasive : le Beni-Yenni dut s'en contenter, dans l'impossibilité où il se trouvait de faire connaître à Yamina sa nationalité.

— Et maintenant, Ephraïm, dit Ali, après avoir congédié la jeune fille, n'allez-vous pas quitter cette partie de nos montagnes ?

— Pas avant que vous ne m'ayez rassuré sur le sort d'Emmanuel, répondit le juif. J'ai appris qu'il avait reçu une balle dans l'épaule ; sa blessure est-elle grave ?

— Elle est légère ; ma propre fille Zohra et une femme illilten soignent votre ami. N'ayez aucune inquiétude ; il sera guéri lorsque les Français viendront attaquer les Beni-Yenni. Allez, je vous l'enverrai en temps utile.

— Ne prenez pas cette peine, car je vais retourner à Alger. Les opérations militaires ne seront pas terminées avant deux mois ; j'ai le temps d'aller voir comment le père d'Emmanuel supporte l'absence de son fils. Je serai de retour dans deux semaines au plus tard ; je m'installerai alors, comme vous le désirez, dans la vallée de Boghni.

Ephraïm se dirigea vers Icheriden, où il devait trouver la route d'Alger ; il atteignit ensuite le Bordj, appelé actuellement Fort-National, et traversa tout le pays des Beni-Raten. Ses instincts de négociant, combinés avec ses sentiments d'humanité, se réveillèrent à la vue des ruines que la conquête avait laissées dans les villages kabyles. La plupart des guerriers s'étaient joints à l'armée française pour achever la

pacification du Jurjura : les femmes, les vieillards, les malades, les enfants restaient dans les maisons dévastées. Le juif pouvait faire une bonne action et une opération lucrative, en échangeant l'or dont il était abondamment pourvu contre les objets curieux que le fer et le feu avaient épargnés et dont les malheureux habitants ne demandaient pas mieux que de se défaire avantageusement. Ephraïm profita de l'occasion qui se présentait : il s'approvisionna amplement et recueillit en même temps les bénédictions des pauvres Kabyles. Les marchandises destinées à son magasin du bazar d'Orléans furent placées sur le dos d'un mulet, qui en eut sa charge complète. L'actif négociant longea le Sébaou jusqu'au confluent de ce fleuve avec l'Oued-Aissi ; de là, il gagna le Bordj-Tizi-Ouzou, retrouva le fleuve au Bordj-Sébaou et continua sans encombre sa route jusqu'à Alger, où il arriva le soir du cinquième jour après son départ de Takleh. Le lendemain, il emmagasina son butin, vendit le mulet presque le double de ce qu'il l'avait acheté, et se rendit auprès de M. D***, qu'on lui avait dit être à sa maison de campagne de Mustapha.

La première personne qu'Ephraïm rencontra sur le plateau de Montriant fut Osman, qui, selon son habitude, se promenait devant la porte de la villa. Tous deux avaient bien des choses à se demander : le premier voulait être renseigné sur l'état de santé de M. D*** ; le second attendait avec impatience des nouvelles du Jurjura. Tous les deux parlèrent ensemble ; ils réussirent cependant à comprendre : l'un, que le pauvre père, dont les facultés mentales étaient tenues en éveil par le puissant intérêt attaché aux recherches d'Emmanuel, n'était pas

retombé dans son ancienne prostration ; l'autre, que la jeune fille était vivante, qu'elle vivait chez les Illilten en tout honneur et sécurité. Ephraïm avait hâte d'entrer : il se débarrassa de l'Arabe qui réclamait des explications plus détaillées et franchit le seuil de la maison. Les appartements étaient déserts; le juif monta sur la terrasse. Là, il aperçut celui qu'il cherchait, debout, immobile, les yeux fixés sur les cimes de l'Atlas. Evidemment, M. D*** pensait à son fils et à sa fille. Au bruit que fit le nouveau venu, il se retourna, et, oubliant que le banquier avait accompagné Emmanuel dans son voyage, il lui dit, sans manifester aucune surprise de le revoir :

— Ils sont tous deux dans ces montagnes ; je vais aller à leur recherche. Pouvez-vous me servir de guide ?

— Vous servir de guide ! fit le juif étonné.

M. D***, alors, comme s'il sortait d'un rêve, se frappa le front ; sa mémoire parut se réveiller, et il reprit :

— J'y pense maintenant, c'est vous qui avez conduit Emmanuel dans les défilés du Jurjura, c'est vous qui avez été le guide du frère parti à la recherche de sa sœur. Ramenez-vous mes enfants ? Où sont-ils ?

— J'ai d'excellentes nouvelles à vous donner de l'un et de l'autre.

— Que dites-vous ? De Marie aussi ; vous l'avez donc vue ?

— Je l'ai vue ; elle est grande et belle. Quant à votre fils, il a reçu une légère blessure à l'épaule.

— Et sa sœur le soigne, n'est-ce pas ? car elle doit être tout le portrait de sa mère, bonne, affectueuse....

— Emmanuel n'a pas encore rencontré Marie ; il la verra

plus tard. Pour le moment, il est entre les mains de deux femmes kabyles qui lui prodiguent leur dévouement.

Tout en parlant, Ephraïm cherchait à lire sur le visage de son interlocuteur l'effet produit par les nouvelles incomplètes qu'il lui avait déjà données. Voyant que le seul sentiment manifesté par M. D*** était une émotion bien naturelle qui ne pouvait avoir aucune influence fâcheuse sur sa santé, il se décida à lui raconter en détail tout ce qu'il savait et lui fit espérer que, dans moins de deux mois, il pourrait embrasser ses deux enfants.

— Mais je crois qu'Emmanuel et Marie n'arriveront pas seuls ici, fit-il en terminant; votre fils paraît disposé à ne pas priver sa sœur de la compagnie de ceux qu'elle a aimés dans le pays kabyle.

— Qu'ils viennent ceux qui ont des droits à la reconnaissance de mon enfant, s'écria M. D***; il y aura place dans ma maison pour la compatissante veuve et pour l'homme généreux qui m'ont si longtemps remplacé auprès d'elle.

— Marie a une sœur d'adoption, ajouta Ephraïm, une jeune Beni-Yenni dont la vie a été sauvée par Emmanuel.

— Elle sera ma fille. Quant à vous, retournez auprès de mes enfants, veillez sur eux et ne perdez pas un jour pour les ramener dans les bras de leur père.

V.

Le marabout et la prophétesse. — La Française. — La voix du sang. — La bienfaitrice des Illilten.

Le 25 juin, les tentes françaises étaient dressées sur les crêtes des Beni-Yenni, autour des villages incendiés. Le soir, les mulets, plus ou moins écloppés, commencèrent à arriver avec la partie des bagages qui n'avait pas roulé au fond des ravins; le défilé des bêtes de somme dura toute la nuit et la matinée du lendemain. Bientôt il cessa, et les officiers qui, le 26 juin, au milieu du jour, n'avaient pas revu leurs mulets, durent se résigner à ne jamais rentrer en possession du matériel qu'ils s'étaient procuré à grands frais pour la campagne. La perte se trouvait d'autant plus sensible, que tout n'était pas fini, même chez les Beni-Yenni. Ceux-ci, en effet, ne se soumirent définitivement qu'après avoir essayé de prolonger

la lutte à Taourirt-el-Hadjaj et à Aguemoun-Isen; enfin, le 1er juillet, ils déposèrent les armes, entraînant dans leur défaite quelques-unes des tribus du Rocher qui les avaient encouragés à la résistance.

Les Illilten, à leur tour, commençaient à redouter l'arrivée imminente des Français. Un matin, Sidi-Thaïeb et sa sœur eurent une conférence secrète dans la demeure du marabout.

— Mon frère, demanda Lalla-Fathma, êtes-vous au courant des événements? Vos espions vous ont-ils suffisamment renseigné?

— Je connais en détail la situation, répondit le marabout; rien ne m'empêche actuellement de discuter avec vous les mesures à prendre pour sauvegarder la dignité de notre peuple et conserver le prestige dont nous avons su tous deux entourer notre autorité dans ces montagnes.

— Permettez-moi tout d'abord, fit la prophétesse, de vous communiquer les informations que j'ai recueillies concernant Yamina, notre pupille. Depuis le jour où nous l'avons admise parmi nous, elle a passé pour être la sauvegarde des libertés de notre tribu. Les Illilten l'ont respectée, par égard pour le marabout qui l'avait prise sous sa protection; ils se sont habitués à la considérer comme une véritable Kabyle. La jeune fille elle-même s'est attachée à ceux qu'elle a longtemps regardés comme ses compatriotes.

— N'a-t-elle plus les mêmes idées? interrompit Sidi-Thaïeb. Lui aurait-on appris, malgré nos défenses, qu'elle est Française?

— Je ne puis dire si quelqu'un a transgressé nos ordres;

mais Yamina est maintenant une jeune fille. Elle doit voir qu'elle n'a dans sa personne aucun des traits caractéristiques de notre race ; elle n'a pas été sans remarquer que les jeunes gens lui prodiguent des marques de respect qui ne sont pas accordées à ses compagnes. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'elle connaisse une partie de la vérité relativement à son origine. Cependant, elle a une attitude qui ne laisse pas que de causer à ses amis de véritables embarras : elle veut absolument prendre les armes pour défendre les territoires illilten contre l'invasion française.

— Je sais cela, et, sur la demande d'Ali-Bou-Maza, j'ai pris mes dispositions pour empêcher notre chère enfant de combattre ses concitoyens. Ainsi, je lui ai fait enlever son fusil.

— Elle a trouvé le moyen de s'en procurer un autre. Ali ne peut réussir à la calmer; j'attends avec impatience le retour d'Aïcha, qui a passé quelques semaines chez les Beni-Yenni, et qui doit être maintenant sur le chemin de notre village, en compagnie du frère de Yamina.

— De son frère ! Sa famille a donc enfin retrouvé sa trace ? C'en est fait, les temps marqués par Allah sont venus. Yamina va retourner à Alger : les Illilten ne verront plus l'aimable jeune fille qui faisait la joie des jeunes gens et des vieillards; ils perdront en même temps l'indépendance dont ils étaient si jaloux. Déjà les Français menacent nos villages; vous savez qu'ils ont conquis une grande partie de la Kabylie et qu'ils veulent couronner leur entreprise en soumettant les tribus du Rocher placées jusqu'à présent en dehors de leur domination.

— Je n'ignore pas qu'ils ont triomphé de la résistance des Beni-Raten, des Menguillet et de plusieurs autres tribus; qu'ils viennent enfin de vaincre les Beni-Yenni, et qu'ils marchent contre nous, dans l'espoir de nous faire subir le même sort. Mais il y a encore de braves tribus entre les Beni-Yenni et les Illilten; les étrangers n'ont sans doute pas encore surmonté les obstacles que la nature et les guerriers kabyles ont accumulés sous leurs pas.

— Ils sont plus près de nous que vous ne le pensez, ma sœur. Après avoir reçu la soumission des Beni-Yenni, les Français ont attaqué les Beni-Bou-Addou, dont les villages en feu jetaient encore hier soir une lueur rougeâtre qu'on pouvait apercevoir du pic d'Azrou. Aujourd'hui, une division ennemie est campée chez les Beni-Bouyoncef, en face de nos territoires. Plus de trente-cinq mille hommes sont échelonnés autour des tribus du Rocher : que pouvons-nous faire contre un pareil déploiement de forces ?

— Nos guerriers doivent se défendre, afin que l'honneur nous reste.

— Et le marabout qui a charge d'âmes, à quel parti s'arrêtera-t-il? Que lui conseillerez-vous, prophétesse berbère?

— Sidi-Thaïeb ne doit pas s'exposer aux hasards des batailles, répondit Lalla-Fathma. Sa vie est trop précieuse pour qu'il la perde sans profit pour son peuple.

— Je suis prêt à me dévouer à la cause sacrée de l'indépendance des Illilten; mais je veux aussi empêcher la ruine de nos villages. Jetez les yeux sur la vallée par cette ouverture : que voyez-vous ?

— Une longue file de malheureux fugitifs qui viennent, avec ce qu'ils ont de plus précieux, se mettre sous notre protection; il y a des femmes, des enfants, et des guerriers pour les défendre.

— C'est moi qui les ai engagés à se réfugier ici : faites-leur bon accueil, consolez-les. Tandis que vous remplirez votre charitable mission, j'irai trouver le général français; j'userai de tous les moyens de persuasion, j'emploierai même la ruse pour le décider à passer son chemin sans inquiéter ce peuple qui est venu chercher asile auprès de Lalla-Fathma.

Après avoir ainsi tracé à sa sœur la ligne de conduite qu'elle avait à suivre pendant son absence, le marabout prit congé de la prophétesse, et, traversant la foule des Kabyles qui se pressaient sur son passage, il dirigea ses pas vers le campement du général Jusuf.

On était aux premiers jours de juillet. Emmanuel, qui avait quitté les Beni-Yenni le 24 juin, avec Aïcha, s'était heurté sur son chemin à de nombreux obstacles. Le Français et la femme kabyle avaient d'abord voulu retourner sur leurs pas, après la défaite des Beni-Yenni, afin d'engager Zohra à devenir leur compagne de voyage; n'ayant pu la trouver, ils s'étaient décidés à continuer leur route, non sans éprouver de sérieuses inquiétudes sur le sort de la jeune fille.

Le matin du jour où Sidi-Thaïeb était parti pour le camp français, Yamina, profitant d'une absence momentanée d'Ali-Bou-Maza, avait franchi le seuil de sa demeure et s'était dirigée vers le pic d'Azrou. Depuis quelques jours, grâce aux pressantes exhortations de son père adoptif et de Lalla-Fathma,

elle commençait à sentir que dans son cœur il n'y avait aucune animosité réelle contre les Français, et qu'elle s'était longtemps méprise sur ses véritables sentiments à l'égard des envahisseurs de la Kabylie. C'était par reconnaissance pour les Illilten et les Beni-Yenni qu'elle avait voulu concourir à la défense du territoire de ses amis; mais, du moment que ceux-ci la priaient eux-mêmes de n'en rien faire, il fallait qu'ils eussent de sérieux motifs, pensait-elle, pour lui conseiller l'abstention. Elle avait, en conséquence, pris la résolution de rendre à Messaouda l'arme dont celle-ci s'était privée en sa faveur, et de lui faire connaître qu'elle attendrait, en compagnie des vieillards, des femmes délicates et des enfants, l'issue de la crise prochaine. Elle ne manquerait, d'ailleurs, pas d'ouvrage, si elle tenait à montrer son dévouement : elle soignerait les blessés, les malades, les infirmes, et trouverait ainsi le moyen de se rendre utile, tant aux Kabyles qui l'avaient élevée qu'aux Roumis pour lesquels une secrète sympathie venait de s'éveiller dans son âme. La jeune fille fut arrachée à ses réflexions par la voix d'une femme qui berçait son enfant devant la porte de sa demeure.

— Où court donc la Française? demanda la jeune mère.

La surprise empêcha tout d'abord Yamina de répondre. C'était la première fois que, chez les Illilten, on l'appelait Française. Elle s'arrêta, et son regard interrogateur se fixa sur la femme qui venait de l'interpeller. Celle-ci ayant répété sa question, Yamina se décida enfin à répondre.

— Je vais porter cette arme à quelqu'un qui a plus que moi le droit de s'en servir, dit-elle.

Le marabout dirigea ses pas vers le campement français.

— Vous allez voir Messaouda, reprit l'autre. Vous n'avez rien de bon à attendre d'elle : c'est une sorcière qui, sous le voile d'un patriotisme exalté, cherche à cacher son désir de se venger d'un jeune Français qu'elle accuse injustement du meurtre de son époux. Lalla-Fathma nous permet maintenant de vous regarder comme une Française.

— Le suis-je donc réellement ?

— On le dit, surtout depuis que l'approche de l'armée de Sidi-Randon fait craindre aux Kabyles de perdre leur antique indépendance. Vous avez été longtemps notre compagne ; mais les événements annoncés par la prophétesse vont s'accomplir, et, ne pouvant plus sauvegarder par votre présence la liberté des Illilten, vous irez retrouver votre famille à Alger. En attendant, méfiez-vous de la veuve Messaouda. C'est une amie qui vous donne ce conseil : suivez-le, si vous voulez revoir ceux qui vous sont chers.

Yamina, pour remercier la jeune mère de ses bons avis, prit son enfant, qu'elle couvrit de caresses ; ensuite, elle s'éloigna toute rêveuse. Elle se demandait ce qu'avait voulu dire la femme kabyle qui s'était trouvée devant sa porte au moment même où elle passait, tandis qu'ordinairement elle s'occupait de travaux domestiques dans sa maison, à cette heure de la matinée. La jeune fille ne savait pas que, pleine de sollicitude pour elle, Lalla-Fathma avait chargé la femme qui demeurait sur le bord du chemin de veiller sur elle et de chercher à l'empêcher d'aller trop souvent chez la vindicative Messaouda. La sœur de Sidi-Thaïeb n'avait plus rien à gagner, pour le maintien de son autorité, à la présence de

Yamina, puisque la soumission des Illilten n'était plus qu'une affaire de quelques jours. Dans ces conditions, la prophétesse ne voulait pas retenir inutilement la Française loin de sa famille véritable et de ses compatriotes ; elle était donc disposée à seconder les efforts d'Emmanuel, dont la présence dans les montagnes du Jurjura lui était connue depuis qu'il avait pénétré dans le territoire des Beni-Yenni. En effet, Ali-Bou-Maza n'avait rien caché à sa bienfaitrice, aux ordres de laquelle il s'était fidèlement conformé, tant que Lalla-Fathma avait exigé le secret au sujet de l'origine de Yamina.

Bientôt la jeune fille arriva à la maison isolée, au pied du pic d'Azrou. Messaouda guettait la pauvre enfant, dont elle voulait faire l'instrument de sa vengeance; elle ouvrit la porte avant même que la visiteuse eût annoncé son arrivée.

— Que m'apportes-tu? demanda la vieille. Viens-tu donc à mon secours avec le fusil que je t'ai donné ?

— Je ne crois pas que vous ayez rien à craindre des Français, bonne mère, répondit Yamina ; j'apporte cette arme, parce que je ne veux plus m'en servir.

Un sombre mécontentement se peignit sur le visage de Messaouda : la colère, le dépit agitaient son cœur. Yamina fut d'abord effrayée de l'air terrible que prit la veuve; mais, se croyant bien décidée à rompre ses relations avec Messaouda, la sœur d'Emmanuel répéta qu'elle n'avait plus besoin de fusil et qu'elle ne combattrait pas les Français.

— Je vois ce que c'est, fit la femme beni-yenni, Sidi-Thaïeb veut nous vendre à nos ennemis, afin de conserver ses richesses; il essaye de persuader aux hommes qu'il ne faut

pas résister à l'invasion. Aux guerriers, il dit que les Roumis sont dix fois plus nombreux que toute la population des Illilten; à toi, pauvre enfant, il dit que tu n'es pas une Kabyle.

— N'a-t-il pas raison sur ce dernier point? demanda la jeune fille.

— Je l'ignore; cependant personne ne peut prouver que tu es Française. Tu as été enlevée aux Arabes, il y a quinze ans. Lalla-Fathma s'est servie de toi pour accréditer par ta présence dans ces montagnes son renom de prophétesse; mais on n'a jamais connu ta véritable patrie. Dans ces conditions, n'es-tu pas Kabyle, au moins de cœur?

— Oui, je suis attachée à ces généreux montagnards qui ont eu tant d'égards pour moi, depuis que je vis parmi eux; mais ils comprennent eux-mêmes que je ne dois pas prendre les armes contre les Français. Le respectable Ali-Bou-Maza ne cesse de recommander l'abstention dans la lutte qui va avoir lieu; le marabout et sa sœur, ainsi que plusieurs personnes en qui j'ai confiance, m'ont toujours tenu le même langage que mon père adoptif.

— Et tu as été fort aise de suivre des conseils qui s'accordaient si bien avec ta lâcheté.

Ces derniers mots firent monter le sang aux joues de Yamina; elle redressa sa taille superbe, et, regardant en face la femme beni-yenni, elle lui demanda si réellement elle pensait avoir devant elle une fille lâche et sans cœur.

— Je le croirai, dit Messaouda en chargeant le fusil, à moins que tu ne consentes à te servir à l'instant même de cette arme.

Depuis quelques minutes, la veuve avait les yeux fixés sur la vallée de Tirourda, et une joie sauvage s'était emparée de son âme. Elle apercevait Emmanuel, qui venait de se séparer d'Aïcha et suivait sans défiance un ravin à une faible distance de la maison.

— Un espion! fit Messaouda. Tes yeux sont meilleurs que les miens : vise-le, hâte-toi !

La nature loyale et un peu farouche de la jeune fille la portait à réprouver les moyens détournés que n'ont jamais craint d'employer les belligérants pour préparer les voies à leurs armées sur le territoire ennemi; l'espionnage était, de tous ces moyens, celui qui déplaisait le plus à Yamina. Elle ne se fit donc pas prier deux fois; le canon de son arme s'abaissa.....

Messaouda, les prunelles dilatées, le cou tendu, les poings crispés, respirait à peine : elle croyait tenir enfin sa vengeance. Celui qu'elle appelait le meurtrier de son époux allait être tué par sa propre sœur! Les plus diaboliques inventions du cerveau de la malheureuse veuve se trouvaient dépassées par un simple effet du hasard. Mais la joie cruelle de Messaouda ne tarda pas à se changer en déception : au moment de tirer, Yamina se sentit tout à coup agitée d'un tremblement convulsif. Son cœur battit violemment, sa vue se troubla, et le fusil allait s'échapper de ses mains, lorsque la mégère le reprit sans perdre un instant et visa à son tour. Messaouda ne put accomplir son infernal projet : brusquement repoussée par la jeune fille, elle s'affaissa sur un escabeau, tandis qu'Emmanuel, poursuivant sa marche,

doublait une pointe de rocher qui le mettait à l'abri des projectiles.

La voix du sang avait parlé, à l'insu peut-être de Yamina, dont le bras était devenu incapable de soutenir l'arme qu'on lui avait mise entre les mains pour la diriger contre son frère. Au simple aspect de la tournure et de la démarche d'Emmanuel, qu'elle n'avait jamais entrevu depuis qu'il était sorti de l'enfance, Yamina avait senti son âme dominée par une sorte de fascination irrésistible qui paralysait tout mouvement agressif contre le jeune inconnu. Elle ne tarda pas à comprendre le sens de cet avertissement mystérieux qui mettait fin aux pénibles incertitudes de son esprit, et, sans laisser à Messaouda le temps d'exhaler sa fureur, elle s'élança au dehors en criant :

— Je suis Française ! je suis Française !

Elle alla droit devant elle, inconsciente, hors d'haleine; enfin, au tournant d'un ravin, elle se trouva face à face avec Aïcha.

— Ma fille ! ma chère fille ! dit la bonne Kabyle.

— Mère ! fit Yamina en se laissant aller entre ses bras.

Les deux femmes restèrent quelque temps entrelacées. La jeune fille parla la première et demanda quelle direction avait prise le Français.

— Tu l'as donc vu? dit Aïcha.

— Oui, et dans des circonstances bien terribles.

— Apprends d'abord qu'il a rencontré Ali-Bou-Maza, avec lequel il a dû gagner la vallée de Boghni, car sa place n'est pas chez les Illilten, pendant la lutte prochaine. Et maintenant,

dis-moi comment tu as été amenée à voir le jeune homme que j'ai conduit dans ces montagnes.

Yamina, dont l'émotion n'était pas encore calmée, raconta à sa mère adoptive tout ce qui s'était passé depuis son départ. Elle venait à peine d'achever le récit de sa dernière entrevue avec la veuve de Mansour, lorsqu'une détonation, suivie d'un sifflement, se fit entendre. Aïcha baissa la tête par un mouvement instinctif, et une balle vint s'aplatir sur le rocher auprès duquel elle était assise.

— C'est la méchante Messaouda qui a tiré, fit la jeune fille.

En effet, la mégère était encore à la fenêtre, agitant les bras et montrant le poing. Lorsqu'elle vit l'insuccès de sa tentative de meurtre, elle lança le fusil dans le ravin, sortit de la maison et prit sa course dans la direction des territoires des Beni-Yenni.

— Espérons que nous ne la reverrons plus, dit Aïcha ; c'est une femme dangereuse, dont l'esprit est dérangé par le malheur qui l'a frappée.

A son tour, la veuve illilten fit le récit de tous les événements qui s'étaient passés chez les Beni-Yenni. Quand elle eut terminé sa narration, elle sortit de l'intérieur de son burnous le médaillon qu'Emmanuel lui avait confié.

— Voici la mère de ce jeune homme, dit-elle en remettant la miniature à Yamina. Prends également ce miroir et compare les deux images qui frapperont tes yeux.

— Vit-elle encore ? demanda la jeune fille d'une voix tremblante.

— Non, la disparition de son enfant l'a tuée.

— Alors, reprit l'orpheline, tu l'as remplacée auprès de moi ?

— Et je la remplacerai toujours : Emmanuel m'a promis que je ne serai pas séparée de la chère fille de mon cœur.

Yamina ne pouvait se lasser de contempler la miniature, de la comparer avec sa propre image réfléchie par le miroir. Elle fut interrompue dans cette occupation par un bêlement plaintif.

— La chèvre d'Ali ! fit Aïcha.

— C'est bien elle, dit Yamina en remettant le portrait à sa compagne.

La pauvre Blanchette paraissait fatiguée : elle boitait et se trainait avec peine. Elle retrouva cependant un peu de force quand elle aperçut les deux femmes, qu'elle tira alternativement par leurs burnous, comme pour les inviter à la suivre.

Sur le bord d'un sentier de traverse, auprès d'une anfractuosité de rocher, Zohra était étendue sans connaissance. Dès qu'elle l'aperçut, Aïcha se pencha sur elle et lui souleva la tête, tandis que Yamina se mettait en quête d'un filet d'eau qui coulait dans les environs. Grâce aux soins empressés de ses amies, la fille d'Ali-Bou-Maza commença à faire quelques mouvements, puis à ouvrir les yeux ; enfin, elle put parler et expliquer comment, après avoir dû surmonter de nombreux obstacles provenant de l'état de guerre du pays, elle était arrivée avec sa chèvre jusqu'à l'endroit où ses forces l'avaient abandonnée.

— Et mon père ? dit-elle ensuite. Et le jeune Français ?

— Ali-Bou-Maza vient de passer non loin d'ici avec Emmanuel, répondit Aïcha. Tous deux ont pris le chemin qui conduit à la vallée de Boghni, où le frère de Yamina doit retrouver son compagnon Ephraïm. Sidi-Thaïeb est allé négocier pour les Illilten auprès du général Jusuf ; si le marabout réussit dans sa mission, Emmanuel ne tardera pas à revenir chercher sa sœur. En tout cas, ton père ne sera pas longtemps absent, car il quittera notre ami dès qu'il le croira en mesure de continuer seul sa route.

Ainsi rassurée sur le sort de ceux qu'elle aimait, Zohra se laissa soulever par Yamina, qui était très forte ; cependant, quand il fallut marcher, la jeune Beni-Yenni ne put faire usage de ses pieds meurtris, et les deux femmes furent obligées de la porter jusqu'à Takleh.

La foule était grande dans les rues : les Illilten de tous les villages environnants continuaient à arriver, amenant à proximité du col de Tirourda leurs femmes et leurs enfants, ainsi que leurs troupeaux et les objets précieux qu'ils avaient pu emporter. Ils cherchaient à s'installer le plus près possible de Lalla-Fathma ; mais tous ne pouvaient trouver place à Takleh ou à Tirourda, et plusieurs étaient obligés de se réfugier dans les bourgades voisines.

La demeure d'Aïcha était déjà assiégée par de nombreux fugitifs lorsque la veuve arriva avec les deux jeunes filles. La bonne Kabyle se contenta d'une chambre pour elle et ses compagnes ; elle réserva un petit réduit pour Ali-Bou-Maza et abandonna généreusement les autres pièces à des familles ayant plusieurs enfants. Zohra n'avait plus besoin que de quelques

heures de repos pour se remettre complètement de ses fatigues; après l'avoir laissée à la garde d'Aïcha, la fille adoptive d'Ali débuta dans la tâche qu'elle s'était proposée de remplir, en parcourant le village pour soigner les vieillards, les malades et les enfants entassés dans des maisons étroites ou couchés sous des hangars ouverts à tous les vents. Quand passait la blonde Yamina aux yeux si doux, les plaintes cessaient, les visages devenaient souriants et les bras se tendaient vers la fille adoptive des Illilten, devenue leur bienfaitrice, après avoir été si longtemps, croyait-on, la sauvegarde des libertés kabyles.

Une autre femme parcourait les rangs pressés des montagnards réfugiés à Takleh, à Tirourda et dans les environs : c'était Lalla-Fathma, s'acquittant des devoirs que lui imposait la haute situation dont la vénération de ses compatriotes l'avait investie. Au cours de leurs charitables pérégrinations, la sœur du marabout et Yamina se rencontrèrent ; elles avaient pénétré ensemble dans la maison d'un vieillard que son grand âge tenait cloué sur un grabat.

— Ce qui est écrit est écrit, dit le Kabyle. A quoi bon envoyer Sidi-Thaïeb en ambassade au camp des Français, puisque Lalla-Fathma a prédit l'invasion de nos montagnes et sa propre captivité ?

— Les Illilten ne peuvent certainement éviter l'attaque des Roumis, répondit la prophétesse ; moi-même je suis hors d'état d'échapper à la captivité qui me menace. Malgré tout, ne devons-nous pas essayer au moins de détourner les Français des quelques villages dans lesquels sont en ce moment réunies les familles des Illilten? Tel est l'objet de la

mission dont s'est chargé le marabout ; si le succès couronne ses démarches, la vallée de Tirourda, qui jamais n'a été foulée par les armées étrangères, sera encore une fois préservée de l'invasion.

— Et vous, bonne mère, demanda Yamina, pourquoi seriez-vous captive ?

— Parce que, s'il le faut, j'irai moi-même au-devant de vos compatriotes m'offrir comme otage, pour le salut de mon peuple.

Ces paroles de Lalla-Fathma étaient inspirées par un généreux sentiment d'abnégation, en même temps que par le désir d'assurer, quoi qu'il pût arriver, l'accomplissement de ses prophéties. La sœur de Sidi-Thaïeb devait, en effet, être prise par les Français, mais dans des circonstances toutes différentes de celles auxquelles elle faisait allusion.

Lorsque Yamina rentra chez Aïcha, elle y trouva Ali, qui avait laissé Emmanuel sur le chemin du Bordj-Boghni. L'Homme à la Chèvre croyait avoir éloigné le jeune homme des régions que la guerre allait rendre dangereuses ; il ne savait pas qu'Emmanuel avait rencontré Ephraïm, et que tous deux, impatients de connaître le résultat de l'attaque des villages illilten, étaient venus, contrairement aux conseils de leur guide, se poster à proximité de la vallée de Tirourda, sur les rives de l'un des affluents du Sébaou.

VI.

Le général Jusuf. — Dernières opérations de l'armée française. — Le clairon.— Capture de Lalla-Fathma.— Emmanuel et Marie.

Les trois divisions chargées d'opérer sur le versant septentrional du Jurjura avaient à leur tête les généraux Renault, de Mac-Mahon et Jusuf. Ce dernier, qui, durant sa jeunesse, écoulée au milieu des populations musulmanes, avait acquis une connaissance approfondie des mœurs berbères, s'était particulièrement distingué dans les différents combats engagés depuis le commencement de l'expédition. A l'attaque des montagnes occupées par les Beni-Raten, il s'était élancé dès l'aube pour enlever la première et la plus forte des positions ennemies. Lors des opérations militaires contre les Beni-Yenni, sa division, habilement conduite, avait pris une part brillante à l'action, notamment à l'assaut

d'Ait-el-Hassem, où deux bataillons de zouaves s'étaient fait remarquer par leur intrépide ardeur.

Au moment où Sidi-Thaïeb quittait sa sœur, le général Jusuf était en conférence secrète avec un officier auquel il communiquait son dessein de faire occuper le pic d'Azrou par une troupe d'hommes de bonne volonté. La tentative était hardie, mais l'effet produit pouvait être décisif.

— Il me faut pour cela deux compagnies de turcos, dit le général. On préviendra les hommes des périls qu'ils auront à affronter, et nul ne sera tenu de prendre part à l'expédition; ceux qui hésiteront seront remplacés par d'autres, et je ne doute pas qu'il soit facile de recruter dans l'armée française une troupe de deux cents hommes pour un coup de main, quelque danger qu'il y ait à courir.

— Certainement, répondit l'officier : vous trouveriez même deux mille hommes, au lieu de deux cents. Ceux qui seront choisis se considéreront comme exceptionnellement favorisés.

— Allez donc faire exécuter mes ordres; j'ai ici un transfuge kabyle qui servira de guide. Situé derrière les Illilten, sur l'une des lignes probables de leur retraite, le pic est à peu près à six lieues d'ici. Il faut, pour l'atteindre, parcourir des sentiers inconnus, côtoyer des ravins, gravir des montagnes escarpées. L'entreprise est hasardeuse, je le répète : nos turcos peuvent être tués jusqu'au dernier, avant même que l'armée se soit mise en marche pour les secourir. Mais aussi, quel avantage pour nous tous, en cas de réussite! L'occupation des hauteurs d'Azrou permettra de cerner les Kabyles, qui auront à peine le temps de défendre la ligne des rochers d'Ackhour,

et ne pourront que s'enfuir dans la direction du col de Tirourda. Aujourd'hui, la petite troupe sera réunie, avertie de ce que je demande d'elle, informée des périls qui l'attendent; et si, ce soir, les hommes ont maintenu leur adhésion, ils se mettront en marche aussitôt que les montagnes commenceront à disparaître dans les ténèbres.

Resté seul, le général Jusuf gagna le sommet du pic de Tamesguida et jeta les yeux sur le pays environnant. Au nord, dans le lointain, il chercha d'abord la Méditerranée, cette mer au delà de laquelle il y avait la France.... Entre la mer et le camp de Tamesguida, il vit les parties déjà soumises de la Kabylie, les longues crêtes étroites, les ravins, les arbres isolés, les villages aux toits rouges, là où le feu dévastateur n'avait pas accompli son œuvre. Au sud, s'étendait le territoire ennemi : des sommets dénudés, des rochers, quelques bouquets de verdure, des groupes de maisons dominées par des mosquées blanches, s'offrirent aux regards du général. Mais celui-ci ne tarda pas à se lasser de cette contemplation; cessant de voir les réalités qui l'entouraient, il laissa errer son imagination à travers les étonnantes aventures de sa jeunesse et les diverses péripéties de sa carrière militaire. Cette rêverie dura longtemps; elle fut interrompue par l'officier qui venait rendre compte au général de la mission qu'il lui avait confiée. Les turcos s'étaient offerts avec enthousiasme pour l'expédition projetée; tous brûlaient du désir de montrer leur attachement à la France, en se distinguant sous les ordres de leurs chefs. Le commandant de la troisième division parut très satisfait de ces renseignements, qui étaient d'un bon augure

pour le succès de l'entreprise dont il avait eu l'idée. Bientôt d'autres incidents achevèrent de le rappeler aux événements de l'heure présente. Son regard d'aigle lui fit apercevoir un homme qui suivait le lit d'un torrent desséché aboutissant au pied du pic de Tamesguida.

— Vient-il nous rendre visite ? demanda Jusuf.

— Sans aucun doute, répondit l'officier.

— Eh ! c'est une vieille connaissance, s'écria le général; c'est le marabout des Illilten.

— Sidi-Thaïeb ! Méfions-nous de lui, il est très rusé.

— Voyons toujours ce qu'il veut. Nous le recevrons ici même.

Quand le voyageur se trouva en présence de Jusuf, il commença par protester de ses sentiments d'amitié pour la France.

— Vous venez alors demander l'aman pour les Illilten? fit le général.

— Hélas ! non, répondit le marabout. Les Kabyles ont la tête dure et le cœur fier : ils ne veulent pas se rendre sans combat, il leur faut une journée de poudre.

— Eh bien ! ils en auront une qui sera plus chaude qu'ils ne s'y attendent.

— Vous les épargnerez, Sidi-Jusuf ; ils ont avec eux des femmes et des enfants.

— Que les femmes et les enfants se retirent dans quelque gorge de montagne, et je m'occuperai des hommes.

— C'est ce qui a été fait : les faibles, les malades, les Illilten animés d'intentions pacifiques se trouvent en sûreté.

Quant aux rebelles qui n'ont pas voulu écouter ma voix, ils sont réunis là-bas, sur la gauche du pic d'Azrou, et je suis, comme vous, d'avis qu'ils méritent une sévère leçon pour leur entêtement. Venez avec vos troupes; je vous conduirai vers eux, et vous aurez les moyens de terminer la lutte par un coup décisif.

Surpris de ce langage dans la bouche d'un homme qui, depuis longtemps, n'avait usé de son influence que pour exciter les siens à la lutte, le général considéra en silence le marabout. Celui-ci soutint l'examen sans manifester aucune émotion; voyant qu'on ne lui adressait plus la parole, il fit une profonde salutation et se retira à l'écart. Jusuf retourna dans sa tente et fit appeler un des Kabyles qu'il avait coutume d'employer comme éclaireurs. Il apprit de cet homme que Sidi-Thaïeb avait réuni à Takleh et à Tirourda tout ce qu'il possédait, et que ses offres de conduire l'armée à un endroit déterminé étaient motivées par le désir de sauver de l'invasion les deux villages de son caïda, afin de conserver son prestige et ses richesses.

— N'importe, dit le général, nous accepterons ses propositions; elles peuvent devenir avantageuses pour nous, surtout si notre tentative sur le pic d'Azrou vient à réussir.

Jusuf rappela alors Sidi-Thaïeb et lui demanda s'il avait obtenu au moins la neutralité de ses villages. Sur la réponse affirmative du vieux négociateur, le général fit amener un mulet, sur lequel se hissa le guide pour conduire l'armée, comme il l'avait promis.

Ce ne fut pas sans étonnement que les officiers et les soldats

virent la direction qu'il leur fallait prendre. Les sentiers de droite étaient remplis de Kabyles escortant des convois de vivres et de marchandises, et se hâtant de gagner le col de Tirourda : c'était un riche butin qui échappait aux convoitises des vainqueurs. Sidi-Thaïeb avait, d'ailleurs, grand soin de tenir toujours la tête de sa monture tournée vers les sentiers de gauche; comme l'armée le suivait, il se félicitait intérieurement du succès de sa ruse. Malheureusement pour lui, quelques Kabyles ne purent résister au désir de tirer des coups de feu contre l'armée qui longeait des sentiers à pic; d'autre part, les soldats qui se trouvaient plus particulièrement exposés à ces attaques ne surent contenir leur impatience et ripostèrent, malgré la défense de leurs chefs. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un détachement d'arrière-garde aperçut toute une bande d'Illilten qui s'enfuyaient d'Abizez, la première bourgade située sur les rochers d'Ackhour.

Enflammés par l'espoir de se venger des Kabyles qui les harcèlent depuis le début de la marche, quelques zouaves s'élancent à la poursuite des malheureux fugitifs; ils en blessent plusieurs et s'aventurent derrière les autres, jusqu'au village de Takleh, où Lalla-Fathma a réuni autour d'elle toute une population affolée.

Les zouaves ne sont que cinq : entourés par les Kabyles, ils se défendent héroïquement. L'un d'eux tombe, blessé à mort; les survivants font une trouée pour aller chercher du secours. D'autres zouaves, au nombre de quarante ou cinquante, accourent à l'appel de leurs camarades. Un clairon sonne l'alarme, tandis que les nouveaux venus soutiennent

bravement l'attaque des ennemis qui sortent des maisons, en poussant des hurlements.

Du haut des crêtes qu'il parcourait en avant de l'armée, Sidi-Thaïeb avait vu avec une vive appréhension les zouaves s'élancer à la poursuite des Kabyles d'Abizez. Le général Jusuf s'approcha du vieillard, dont il devinait les inquiétudes.

— Pourquoi ont-ils tiré sur les nôtres? fit-il. Est-ce là cette neutralité que vous m'aviez fait espérer?

— Ils ont enfreint mes ordres, répondit le marabout. Si vous rappeliez vos zouaves, le mal serait en partie réparé.

— Il n'est plus temps; je dois, au contraire, envoyer du secours à ceux qui se sont aventurés en trop petit nombre dans vos villages.

— Vous affaiblirez vos forces, reprit le rusé Sidi-Thaïeb; c'est là-bas, à gauche, que sont vos véritables adversaires. Du haut du pic d'Azrou, ils décimeront votre corps d'armée.

— Ce que vous ne savez pas, dit Jusuf, c'est que, cette nuit même, les hauteurs dont vous parlez seront occupées par deux cents turcos; ainsi, notre situation est bonne, et nous pouvons sans imprudence détacher quelques hommes pour sauver, s'il en est temps encore, ceux qui ont inconsidérément gagné la vallée de Tirourda.

Sidi-Thaïeb ne s'attendait pas à la manœuvre hardie ordonnée par le commandant de la troisième division; se trouvant parfaitement en état d'apprécier l'importance d'une position comme le pic d'Azrou qui dominait les territoires des Illilten, il jugea la partie perdue, aussi bien dans la vallée, du côté de ses villages, que sur les hauteurs, du côté des retranchements

où les Kabyles avaient placé leur dernier espoir de résistance.

Tandis que le général Jusuf se préoccupait du sort de ses zouaves et que le marabout, absorbé dans ses tristes pensées, cherchait, en sa qualité de bon musulman, à se persuader qu'il était écrit que ses richesses seraient pillées, que sa sœur tomberait au pouvoir des Roumis, que son autorité ne survivrait pas à la défaite des Illilten, le clairon sonnait toujours en avant des retranchements de Takleh. Le vaillant zouave qui mettait toute la force de ses poumons au service de ses malheureux camarades voyait les morts et les blessés s'amonceler autour de lui ; l'haleine commençait à lui manquer, et de ses yeux hagards il ne distinguait dans le fond des ravins que le blanc sale des burnous kabyles, au lieu des couleurs françaises si passionnément désirées,

De la retraite qu'il s'était choisie, sur les bords d'un affluent du Sébaou, le frère de Yamina avait entendu l'écho lointain des premiers coups de feu échangés entre les Français et les Illilten. Il se rapprocha aussitôt avec Ephraïm, et, quand le clairon commença à faire entendre ses appels désespérés, Emmanuel s'élança vers le théâtre de la lutte. Parvenu au sommet d'une éminence, il vit à la fois, sur sa droite, les zouaves aux prises avec les Kabyles, et sur sa gauche, à une distance encore grande, une troupe de Français qui semblaient venir au secours de leurs frères d'armes.

— Ils n'arriveront pas à temps, dit Ephraïm.

— Je crois, au contraire, que leur tentative peut réussir, s'ils ne font pas fausse route, répondit Emmanuel ; mais ils

s'engagent dans une gorge de montagne qui ne les conduira pas à Takleh. Restez ici, je vais à leur rencontre ; puissé-je être assez heureux pour les remettre dans la bonne voie !

Le jeune homme commença alors à descendre avec rapidité, côtoyant les précipices, franchissant les lits desséchés des torrents, trébuchant parfois contre des fragments de rochers qui roulaient sous ses pas. Rien ne pouvait arrêter son élan : il fallait qu'il joignît sans retard les soldats français, pour leur servir de guide, grâce à la connaissance du pays qu'il venait de prendre à la hâte du haut de l'observatoire où il avait laissé son compagnon. Le son du clairon qui ne cessait de se faire entendre l'excitait à accélérer sa course. Son front ruisselait, sa respiration devenait haletante ; mais il allait toujours, tant il avait à cœur d'amener du secours à ses compatriotes. Enfin, au tournant d'un ravin, il revit les zouaves ; de loin, il les engagea à entrer dans un défilé qui abrégeait la route. Leur officier était le capitaine d'état-major Fourchault, qui avait déjà, en Crimée, donné des preuves de vaillance. Il remercia Emmanuel et s'élança à la tête de ses hommes.

Cependant le clairon était devenu subitement muet ; les zouaves éprouvèrent alors de grandes difficultés à s'orienter. Heureusement, le frère de Yamina avait, malgré la rapidité de sa course, pris de nombreux points de repère. Ici, il retrouvait un buisson de lentisques végétant à l'endroit d'où il avait aperçu les uniformes français ; là, il reconnaissait des frênes isolés balançant leurs rameaux au-dessus d'un ravin qu'il avait lui-même suïvi pendant quelque temps ; plus loin, une roche escarpée lui rappelait un détour qu'il avait dû faire et

qu'il épargnait au capitaine, en lui conseillant de laisser l'obstacle à sa gauche. Ainsi conduits, les libérateurs arrivèrent sur une colline qu'Emmanuel affirmait être à peu de distance du village. Les coups de feu et les vociférations des Kabyles s'entendaient distinctement; il n'y avait pas à douter qu'on ne fût très rapproché de l'ennemi.

Les soldats s'élancèrent au pas de charge ; ils gravirent la colline, atteignirent un plateau étroit et plongèrent des regards avides sur la vallée. Ce qu'ils aperçurent fit bouillonner le sang dans leurs veines : impatients de secourir leurs camarades, ils oublièrent la fatigue, roulèrent, pour ainsi dire, le long des rochers et firent irruption dans la foule des Illilten.

Deux hommes restèrent seuls au sommet de la colline : Emmanuel et le clairon. Ce dernier, soutenu entre les bras du jeune homme, lui raconta comment il avait voulu gagner cette éminence, afin d'augmenter ses chances d'attirer l'attention sur la situation critique des zouaves. Devenu, par suite, un point de mire facile pour les Kabyles désireux d'imposer silence à sa fanfare, il était tombé percé de plusieurs balles.

— Ce qui me console, dit le clairon d'une voix éteinte, c'est que mes amis sont enfin secourus. Soulevez-moi pour que je voie fuir les Illilten. Ils étaient tellement nombreux, que notre petite troupe pouvait à peine se défendre; maintenant, les soldats français montrent ce qu'ils savent faire. Regardez-les : ils dispersent leurs ennemis, qui s'échappent dans toutes les directions.

La victoire s'était en effet déclarée pour les nouveaux venus, qui se répandaient dans le village. Les maisons étaient

désertes, sauf une, plus grande que les autres, et dont les possesseurs refusaient l'entrée aux Français. Excités par la lutte qu'ils venaient de soutenir, par les pertes cruelles qui avaient décimé leurs rangs, les zouaves s'apprêtaient à enfoncer la porte, lorsque le capitaine s'élança au milieu d'eux et les rappela à la modération.

— Cette maison ne renferme que des femmes, des enfants et des vieillards, s'écria-t-il. Voulez-vous déshonorer votre victoire en massacrant des êtres faibles et inoffensifs ?

A la voix du chef respecté, les zouaves s'arrêtèrent; cependant, les plus ardents eurent peine à se résigner à l'obéissance. Ils montrèrent l'endroit où l'on avait déposé les morts et les blessés.

— Nos braves compagnons sont tombés en héros, reprit le capitaine ; par respect pour leur mémoire, ne vous livrez pas à d'inutiles représailles. Tous nos ennemis sont en fuite ; il n'y a là, je le répète, que des créatures humaines dignes de notre pitié.

— Mais, dit un sous-officier poussé par ses camarades, cette maison contient sans doute les richesses de la tribu. Depuis plusieurs jours, presque sous nos yeux, des convois ont passé dans la vallée de Tirourda; le butin qui doit servir de gage au payement de la contribution de guerre est enfermé entre ces murailles.

— Laissez à ceux qui vous commandent le soin de veiller à vos intérêts, répliqua l'officier; la porte que vous voulez forcer sera ouverte en temps utile, sans désordre et sans violence.

Tandis que le capitaine Fourchault s'efforçait ainsi de cal-

mer l'impatience de ses soldats, Emmanuel voyait décroître les forces du vaillant zouave dont il cherchait à adoucir les derniers moments.

— Je vous reconnais, fit le mourant ; nous avons couru ensemble, à Alger, sur le rivage, il y a longtemps. Vous êtes le fils d'un négociant venu de Marseille ; vous cherchez cette jeune fille dont l'absence cause tant de chagrin à votre père.

— Oui, répondit Emmanuel, je suis sur le point de retrouver ma sœur ; elle doit être dans ce village, qui ne va pas tarder à tomber au pouvoir de vos compagnons.

— Vous serez bientôt près d'elle, reprit le zouave.

Il rappela ensuite au frère de Yamina les jeux de leur enfance.

— J'ai souvent porté la petite Marie dans mes bras, ajouta-t-il ; elle doit être aujourd'hui une grande et belle fille, fortifiée par l'air pur des montagnes. Savez-vous où habite ma mère ? demanda-t-il enfin.

— Je pourrai sans peine trouver sa demeure et je me chargerai de lui porter vos derniers adieux, répliqua Emmanuel. Je lui ferai connaître votre noble conduite, et elle sera fière de son fils. Mourez en paix : votre souvenir sera associé dans la mémoire de mon père à la délivrance de sa fille, et jamais votre bonne mère ne connaîtra le besoin.

Quand la vie eut abandonné l'héroïque soldat, son ami jeta les yeux autour de lui, ne sachant trop à quel parti il allait s'arrêter. Il fut bientôt distrait de ses préoccupations par l'arrivée de trois personnages qui gravissaient précipitamment la colline. C'étaient Ali-Bou-Maza et sa fille, accompagnés

d'Ephraïm, qu'ils avaient rencontré dans la vallée, fort en peine de son compagnon. Les deux hommes placèrent le corps du zouave sous un buisson ; après quoi, la jeune Beni-Yenni, prenant la main du frère de Yamina, lui dit, les larmes aux yeux :

— Vous voyez cette maison que le brave officier préserve de la fureur de ses soldats ?

— Je la vois parfaitement, répondit Emmanuel.

— Eh bien ! votre sœur est là, entre ces frêles murailles qui seules la séparent de ses compatriotes.

— Marie, si près de moi !

— Oui, fit à son tour Ali-Bou-Maza, ma fille d'adoption est en ce moment auprès de Lalla-Fathma, entourée des mères illilten qui pressent leurs enfants contre leur cœur. Si vous ne vous hâtez d'aller la chercher, les Roumis la prendront pour une femme kabyle.....

— Que craignez-vous, père, pour les femmes kabyles ? interrompit Zohra. N'en suis-je pas une, et dois-je appréhender la moindre chose ? Ne connaissez-vous donc pas les Français ? Font-ils la guerre aux femmes et aux enfants, ces guerriers généreux qui pardonnent même à ceux qui, la veille encore, cherchaient les moyens d'anéantir leur armée ? Non, je ne crains les Français ni pour Yamina, ni pour moi, surtout quand ils sont sous les ordres d'un chef comme celui qui se tient en ce moment auprès de la maison de Lalla-Fathma.

Tandis que la jeune Kabyle parlait, Emmanuel, charmé, contemplait ses yeux brillants, son front si pur et ses joues

colorées par le feu de l'enthousiasme. Ali, depuis longtemps ami des Français, se rendit sans peine au raisonnement de sa fille.

— Cette enfant a raison, dit-il. Courez néanmoins auprès de votre sœur, afin de hâter le moment où vous pourrez la ramener à son père.

Emmanuel franchit rapidement la distance qui le séparait du village conquis et arriva devant le capitaine Fourchault.

— Je n'ai pu encore, dit celui-ci, vous remercier à loisir du service que vous avez rendu à mes zouaves. Permettez-moi de m'acquitter de cette obligation.

— Je suis heureux d'avoir pu vous être utile, répondit simplement le jeune homme, et je viens vous demander une récompense. Ma sœur, depuis quinze ans séparée de sa famille, est enfermée dans cette maison; laissez-moi essayer de me faire ouvrir la porte. Une fois dans la place, je m'efforcerai de décider les malheureuses femmes qui s'y trouvent à se fier à l'honneur de leurs ennemis victorieux.

— Parlementez avec les assiégées, fit le capitaine; je désire sincèrement que vous puissiez réussir.

Muni de l'autorisation qu'il avait sollicitée, Emmanuel frappa à la porte.

— Lalla-Fathma, dit-il, voulez-vous rendre à un père désolé la jeune fille que votre peuple a autrefois sauvée des mains des Arabes?

— Qui êtes-vous? fit une voix de femme. Yamina est notre enfant; nous tenons à ce qu'elle soit heureuse, et nous ne la

rendrons qu'à celui qui pourra continuer la tâche que nous nous étions imposée à son égard.

— Qui mieux qu'un père est en état d'assurer son bonheur? répondit le jeune homme.

— Etes-vous son père ?

— Non, mais je suis son frère; ouvrez, et vous verrez si mes traits ne vous rappellent pas ceux de votre chère pupille. Nul n'entrera avec moi : tel est l'ordre de celui qui commande aujourd'hui à Takleh.

Après ces courts pourparlers, la porte céda, et Emmanuel pénétra à l'intérieur. La première personne qu'il vit fut Yamina; la jeune Française reconnut celui qu'elle avait entrevu de la fenêtre de Messaouda et se jeta dans les bras de son frère. Elle retourna ensuite auprès de Lalla-Fathma, que cinq ou six enfants tiraient par son burnous pour obtenir un regard ou une caresse. Ces pauvres petits étaient des orphelins que la guerre avait privés de leurs soutiens naturels et qui formaient la famille de la prophétesse berbère. Celle-ci, d'ailleurs, se considérait comme la mère de tout le peuple kabyle et en particulier de ceux qui souffraient; à ce titre, les malheureux entassés dans la maison étaient les enfants de son cœur. Il y avait là des vieillards dont les mains débiles ne pouvaient plus tenir un fusil; des blessés, des malades, et surtout des femmes, parmi lesquelles plusieurs étaient veuves depuis le matin. Elles se tenaient accroupies côte à côte, tristes, mais résignées, cherchant à calmer leurs enfants, qui se plaignaient du manque d'air et de liberté.

Lorsque Yamina eut quitté les bras d'Emmanuel, Lalla-

Fathma considéra longuement le jeune homme, puis elle prit la main de sa pupille et s'adressa en ces termes aux Kabyles qui l'entouraient :

— Voici le talisman que nous reçûmes d'Allah, il y a quinze ans. La présence de cette enfant a été jusqu'ici la sauvegarde de vos franchises nationales ; mais il était écrit que des bords de la mer qui baigne les murs d'Alger, un Français viendrait tôt ou tard réclamer la perle brillante changée pour un temps en fleur des montagnes. Ce qui avait été prévu s'est accompli : animé du désir de guérir la blessure faite au cœur de son bien-aimé père, ce jeune homme a pénétré sous les tentes des Bédouins pillards ; il a parcouru les villes et les plaines ; il a exploré les champs cultivés et les déserts de sable, a la recherche de celle qui seule pouvait lui montrer, dans l'épanouissement de sa beauté, l'image vivante de la mère qu'il avait perdue. Vaines démarches : ce n'étaient ni les villes populeuses, ni les plaines fertiles, ni les sables arides qui recélaient le trésor à la possession duquel la liberté de tout un peuple était attachée. Le frère de Yamina avait oublié de visiter nos montagnes, et la fille adoptive des Kabyles était restée au milieu des Illilten, grandissant et se fortifiant sur leur territoire qu'elle préservait, à son insu, de l'invasion étrangère. Cependant l'heure fatale a sonné ; les événements annoncés par votre prophétesse vont se produire. Je n'ai plus maintenant de pupille, Yamina n'existe plus : vous avez devant vous Marie, sœur d'Emmanuel. De même, il n'y aura plus de peuple libre sur le Jurjura, les tribus du Rocher n'existeront plus. Indépendants depuis des siècles,

nous sommes enfin domptés ; mais c'est par des Français qui, cessant d'être nos ennemis, deviendront pour nous des frères. Marie, mon enfant, rendez-nous un dernier service : intercédez pour nous auprès de vos compatriotes, allez leur demander l'aman pour ceux dont vous avez si longtemps partagé les douleurs, les craintes, les joies et les espérances.

La jeune Française répondit à Lalla-Fathma par un baiser, auquel succédèrent des paroles entrecoupées contenant l'expression de ses sentiments d'affection et de reconnaissance. Après avoir ensuite dit adieu à ses compagnes, qui toutes l'aimaient tendrement, elle s'avança vers la porte, qu'elle ouvrit sans hésitation, et parut devant les zouaves, appuyée sur l'épaule d'Emmanuel. Un murmure d'admiration courut dans les rangs, tandis que, le bras étendu vers Lalla-Fathma, qui la suivait de près, Marie disait au capitaine :

— Voici ma bienfaitrice ; elle est Kabyle et devient votre captive. Je suis Française et je retourne à Alger ; en partant, je recommande à votre honneur le peuple généreux et brave au milieu duquel j'ai passé mon enfance. Quant à cette femme, objet de la vénération des siens, elle a droit, pour elle et les malheureuses qui l'entourent, au respect de tous les bons Français.

VII.

Soumission des tribus du Rocher.— La veuve de Mansour.—La retraite de Zohra.— La smala d'Emmanuel.— La bénédiction d'un père.

La capture de Lalla-Fathma et de la smala des Illilten n'était qu'un incident isolé de la lutte ; elle devait cependant exercer sur l'issue de l'expédition une influence décisive, en frappant l'imagination des Kabyles, qui n'hésitèrent plus à apporter leur soumission, dès qu'ils surent que la prophétesse était prisonnière. Les événements prenaient, d'ailleurs, une tournure des plus favorables au succès de nos armes: l'ascension hasardeuse du pic d'Azrou avait pleinement réussi, et les efforts de la division Jusuf, combinés avec les opérations des autres corps, avaient livré aux troupes françaises les territoires qui servaient de refuge suprême à l'indépendance kabyle.

Les tribus du Rocher, comme l'avaient fait avant eux les

Les tribus du Rocher durent livrer des otages.

Beni-Raten, les Menguillet, les Beni-Yenni et les autres, durent livrer des otages et payer une contribution de guerre, que l'humanité des vainqueurs réduisit dans une large mesure, en considération des pertes éprouvées par leurs adversaires. Le 14 juillet 1857, la dernière tribu berbère encore insoumise, celle des Beni-Idjer, vint demander l'aman : la campagne se trouva terminée, et, selon l'expression employée par Lalla-Fathma, les Français n'eurent plus devant eux des ennemis, mais bien des frères appelés à bénéficier des avantages de la paix, sous la domination vigilante et douce de leurs nouveaux maîtres.

La conquête du Jurjura, qui valut le bâton de maréchal au commandant en chef de l'expédition, dota la Kabylie de routes et d'autres ouvrages appelés à rendre de précieux services à la population indigène; elle mit en évidence la bravoure et l'habileté des chefs, ainsi que le courage discipliné des soldats; enfin, elle procura à l'armée de nouvelles recrues et aux colons de laborieux auxiliaires.

Emmanuel avait assisté au départ des captifs ; il avait vu Lalla-Fathma accostée sur son passage par tous les Kabyles qui pouvaient la rejoindre. Hommes, femmes, enfants, voulaient baiser ses mains ; les turcos sortaient des rangs, oubliant toute discipline, pour aller rendre leurs hommages à la prophétesse. Quand les femmes durent se mettre en route, Marie prit par la bride l'un des mulets d'Ephraïm et commença à distribuer aux pauvres mères les denrées que le juif, dans sa prévoyance, avait accumulées sur le dos de la bête de somme. Comblée des bénédictions de ses anciennes compagnes, la

jeune fille attendit que la place fût déserte pour s'occuper de ses propres intérêts. Enfin, les dernières Kabyles disparurent au détour d'un ravin conduisant au camp de Tamesguida; alors Marie revint auprès de son frère, pour l'interroger sur ses projets ultérieurs.

Emmanuel commença par dépeindre la joie que son père éprouverait en revoyant la fille chérie dont il avait si longtemps désiré le retour ; mais le jeune homme paraissait inquiet, ses yeux erraient de tous côtés. Marie s'aperçut de l'état d'esprit de son frère et lui demanda la cause de sa préoccupation.

— J'avais promis à ta mère adoptive, dit-il, de ne jamais la séparer de toi ; où est-elle en ce moment ?

— Aïcha va venir, répondit Marie ; elle cherche dans notre ancienne maison quelques objets qu'elle veut conserver. Je vais lui dire de se hâter.

Bientôt la bonne Kabyle arriva, conduite par la sœur d'Emmanuel.

— Et Zohra ? demanda-t-elle, après avoir reçu une nouvelle invitation de se joindre à la caravane. Et le brave Ali ?

Un regard de reconnaissance que lui adressa Emmanuel fit comprendre à Aïcha qu'elle avait été au-devant des désirs secrets de son cœur. Marie surprit ce regard et demanda à son tour si l'aimable Beni-Yenni à laquelle elle était si tendrement attachée ne viendrait pas avec son père à Alger.

— Je le souhaite ardemment, dit Emmanuel. Mais pourquoi vous a-t-elle quittés au moment du départ ? et comment la retrouverons-nous ?

— Allons chez les Beni-Yenni, proposa Ephraïm ; nous y

rencontrerons sans doute le père et la fille. Zohra est fière ; elle n'a pas voulu laisser croire qu'elle cherchait à faire valoir les services qu'elle nous avait rendus.

— Elle m'a sauvé de la vendetta kabyle ! s'écria avec chaleur Emmanuel.

— Elle dira que tu l'avais d'abord empêchée de rouler au fond d'un précipice, fit à son tour Marie.

— Justement, si nous nous devons mutuellement la vie, il existe entre nous un lien qui ne nous permet pas de partir l'un sans l'autre à Alger. Et toi, ma sœur, ne lui es-tu pas également reconnaissante ?

— Oui certes : elle t'a fourni les moyens de me retrouver, et son père m'a préservée du malheur de retomber entre les mains des Arabes. Partons pour les territoires des Beni-Yenni ; le conseil de ton ami est bon à suivre, car Zohra ne peut s'être réfugiée que dans les villages de sa tribu.

Il fallut quelques heures seulement aux voyageurs pour arriver à leur première étape ; mais ils fouillèrent en vain toutes les maisons épargnées par l'incendie, la jeune fille n'avait laissé aucune trace de son passage. Les quelques habitants qui erraient au milieu des ruines n'avaient aperçu ni Ali-Bou-Maza ni Zohra. Voyant que leurs recherches étaient inutiles, Emmanuel, Ephraïm et leurs compagnons s'installèrent dans une maison abandonnée, pour tenir conseil. Il fut convenu qu'on passerait la nuit à prendre un repos indispensable et que, le lendemain matin, on explorerait les ravins et les défilés de la montagne.

Au point du jour, Ephraïm alla chercher des provisions

pour remplacer celles qui avaient été si généreusement distribuées aux femmes kabyles ; Aïcha se chargea de garder la maison et de préparer le repas des voyageurs. Le frère et la sœur purent alors se mettre en campagne. Marie se dirigea seule vers le plateau sur lequel Ali-Bou-Maza avait autrefois l'habitude de faire paître sa chèvre. Emmanuel, poussé par une sorte de pressentiment, voulut retrouver le lieu où il avait pour la première fois aperçu Zohra. Il revit le rocher et le précipice ; il lui sembla entendre l'appel désespéré de la jeune fille lorsqu'elle perdit l'équilibre. Instinctivement, il s'élança jusqu'au bord de l'abîme, et son imagination lui retraça fidèlement la scène qui s'était passée à l'endroit même où il se trouvait. Mais la petite Beni-Yemni n'était plus auprès de celui qui l'avait arrachée à la mort ; le site sauvage qui s'offrait aux regards du Français n'était animé par la présence d'aucun être vivant. Une grande tristesse s'empara alors d'Emmanuel, qui s'assit sur le talus et se livra à de pénibles réflexions. Tout à coup un cri se fit entendre de l'autre côté du précipice, à la place où Mansour avait autrefois paru, quelques instants avant sa mort tragique. Emmanuel leva les yeux et vit sa sœur l'invitant de la voix et du geste à jeter un regard derrière lui. D'un bond il fut sur pied et tourna la tête. Il n'était que temps : Messaouda se précipitait sur lui pour le pousser dans l'abîme. Le jeune homme fit un brusque écart, et la mégère, ne pouvant retenir l'impétueux élan que la soif de la vengeance avait imprimé à ses jambes décharnées, alla rejoindre les restes de son époux, après avoir rebondi sur les rochers, qui mirent son corps en lambeaux.

Il revit le rocher et le précipice.

Marie et son frère, à peine remis de l'horrible émotion qu'ils venaient d'éprouver, descendirent le ravin qui, précédemment, avait soustrait le Français à la poursuite des Beni-Yenni.

— Je vais te montrer, dit Emmanuel, la caverne où Zohra me fit cacher pendant quelque temps. Ce lieu retiré n'était connu que d'Ali-Bou-Maza et de sa fille ; je ne courais aucun risque en y demeurant. Viens, nous prendrons un peu de repos en parlant de celle que je désire si ardemment rejoindre.

Emmanuel avait trop compté sur la fidélité de sa mémoire ; il ne put retrouver la caverne. Déjà par trois fois il avait rebroussé chemin, lorsque derrière lui un bèlement dont le son était familier à Marie troubla le silence du ravin.

— La chèvre d'Ali ! s'écrièrent joyeusement le frère et la sœur.

Tous deux se dirigèrent alors vers un petit tertre où s'était manifestée la blanche apparition ; mais la chèvre avait disparu.

— Zohra ! fit à haute voix Emmanuel.

— Mon père ! dit Marie.

Ali-Bou-Maza répondit aussitôt à l'appel de cette dernière et l'engagea à s'approcher de l'ouverture cachée par un quartier de roc.

— Où est ma sœur? demanda la jeune fille.

— Entre, mon enfant, répondit le Kabyle ; tu la verras, et peut-être la décideras-tu à quitter les montagnes où elle a reçu le jour. Je vais, en attendant l'issue de la négociation, rejoindre ton frère pour lui faire prendre patience.

Marie pénétra dans la caverne où se trouvait Zohra. La conférence fut longue ; mais elle eut un résultat favorable, car

la jeune Kabyle, suivant l'exemple de son père, vint se joindre à la petite troupe prête à partir pour Alger. Au moment de se mettre en marche, le Français, dont les efforts, depuis son arrivée en Kabylie, avaient été couronnés d'un succès inespéré, jeta un regard de satisfaction autour de lui et s'écria d'une voix joyeuse :

— Enfin ! voilà ma smala au grand complet. Hâtons-nous maintenant de partir ; allons calmer les inquiétudes de mon père, qui nous attend avec d'autant plus d'impatience, qu'il a dû apprendre l'heureux résultat de l'expédition de Kabylie.

Deux jours après les événements que nous venons de rapporter, la maison de plaisance de Mustapha offrait un aspect morne et désolé. Elle était cependant occupée par une partie de ses habitants ordinaires ; mais les locaux de l'intérieur et même le pavillon du gardien étaient déserts. Dans le jardin, un homme travaillait machinalement ; de temps à autre, il enfonçait sa bêche dans la terre et, s'accoudant sur le manche, il dirigeait des regards inquiets vers la campagne lointaine. C'était El-Kerim, le Beni-Raten qui avait rendu un si précieux service à Emmanuel en lui donnant l'*anayé* pour faciliter ses premières relations avec les Kabyles. Le jardinier avait quitté le Jurjura après la soumission de sa tribu ; il ne s'était donc trouvé mêlé qu'aux premiers engagements et ne connaissait que par la rumeur publique le résultat définitif de l'expédition.

Sur la terrasse de l'habitation, deux personnes étaient assises, le père d'Emmanuel et Osman. L'un et l'autre semblaient absorbés dans leurs réflexions. L'Arabe désirait

ardemment voir la faute qu'il avait commise quinze années auparavant réparée, dans ses tristes conséquences, par le retour de la jeune fille à l'enlèvement de laquelle il avait pris une part si coupable. Quant à M. D***, il ne vivait plus que dans l'espoir de presser entre ses bras l'enfant dont il était séparé depuis si longtemps. Ses yeux, voilés par les larmes, lui refusaient la faculté de sonder l'horizon immense qui s'étendait autour de la villa. Il pouvait entendre, du côté de la mer, les vivats enthousiastes de la foule acclamant les soldats à leur passage, et son cœur de Français en ressentait une joie patriotique. Mais son cœur de père n'avait pas encore reçu la suprême consolation qui devait lui arriver du côté de la plaine : les êtres chers qu'il attendait ne paraissaient pas encore. C'est du moins ce qu'il supposait, car le fidèle Kabyle placé en observation dans le jardin n'avait pas encore fait entendre le signal convenu.

— Osman, dit le père d'Emmanuel, rompant enfin le silence dans lequel il s'était renfermé jusqu'alors, ne pourrions-nous faire monter El-Kerim sur la terrasse ?

— On voit mieux d'en bas, répondit l'Arabe, j'en ai souvent fait l'expérience ; on est moins exposé aux rayons du soleil....

Un cri aigu vint interrompre le vieux gardien de la maison, et El-Kerim parut sur la terrasse.

— Ephraïm arrive avec une femme du Jurjura, s'écria-t-il.

— Et mon fils ? et sa sœur ? demanda M. D***, ne les as-tu pas aperçus ? Pourquoi le juif vient-il sans eux ? Serait-il arrivé un nouveau malheur ?

— Ne vous inquiétez pas, reprit le Kabyle : Ephraïm est

porteur de bonnes nouvelles, il frappe dans ses mains pour montrer que tout va bien. Votre fils l'a certainement dépêché ici pour vous préparer à la grande joie qui vous attend.

— Puisses-tu dire vrai! Cours au-devant de mon ami et fais-le monter sur cette terrasse avec sa compagne. Osman leur apportera des rafraîchissements.

El-Kerim descendit rapidement, et bientôt Ephraïm, précédent Aïcha, pénétra dans le jardin de la maison de plaisance. Dès que le juif put apercevoir le visage pâle de son ami, qui, en proie à une poignante anxiété, s'était penché sur la balustrade de la terrasse, il l'informa rapidement de l'arrivée prochaine de ses enfants et monta auprès de lui.

M. D*** écouta en silence le récit de l'entreprise menée à si bonne fin par son fils. Il remercia Ephraïm des services qu'il avait rendus à sa famille et lui demanda si les voyageurs allaient bientôt arriver.

— Ils doivent se rendre directement à Alger, répondit le juif.

— Courons-y! s'écria l'heureux père, impatient de revoir ses enfants.

— Ils ne pourront guère s'y trouver que dans la soirée, reprit Ephraim; ils ont dû abandonner un de leurs mulets incapable de continuer sa route, et, quand je les ai laissés pour accourir auprès de vous, ils se préoccupaient des moyens de pourvoir au transport de leurs bagages. Nous avons donc encore quelques heures à attendre : voulez-vous connaître la vie de votre fille chérie durant son séjour chez les Illilten? Cette bonne Kabyle qui m'a accompagné comprend et parle assez bien notre langue pour vous donner satisfaction.

— Très volontiers : approchez, Aïcha, et recevez mes remerciements pour les bons soins que vous avez donnés à ma fille. C'est vous qui, la première, l'avez retirée des mains des Arabes.

— Ali-Bou-Maza l'a défendue au péril de sa vie, fit remarquer la veuve illilten.

— Je le sais; c'est pourquoi je ne ménagerai pas les témoignages de ma reconnaissance à ce brave montagnard qui a perdu un bras au service de mon enfant.

— Yamina continuera alors à être le trésor du Kabyle, comme on le disait là-bas, reprit Aïcha.

— Oui, c'est ainsi que je l'entends. Et que fites-vous d'abord de la pauvre petite créature qui vous était échue en partage?

— Lalla-Fathma, notre prophétesse, l'adopta au nom de la tribu des Illilten et déclara que la conservation des libertés kabyles était subordonnée à la présence de l'enfant, qu'elle nomma publiquement Yamina. Notre respecté marabout, Sidi-Thaïeb, se chargea de récompenser le courageux Beni-Yenni qui avait fait un rempart de son corps à la protégée des Illilten. Jamais, depuis cette époque, Ali-Bou-Maza, malgré son infirmité, n'a manqué des choses nécessaires à son existence et à celle de Zohra. Votre fille a porté bonheur au pauvre manchot, qui a vécu sans souci du lendemain, menant sa chèvre sur les plateaux du Jurjura, et parfois venant visiter les tribus du Rocher pour s'assurer par lui-même des progrès que Yamina faisait, en force en beauté. Les recommandations que j'avais reçues de Lalla-Fathma et de son frère étaient formelles; mais mon zèle n'avait pas besoin

d'être stimulé, car l'enfant que je nourrissais était devenue l'unique amour de mon cœur. Je me revois assise, il y a près de quinze ans, auprès d'un buisson de lentisque endormant sur mes genoux la petite Yamina. Qu'elle me paraissait belle et comme je devinais déjà qu'elle deviendrait la fleur de nos montagnes! Voici maintenant qu'elle est appelée à reprendre sa place parmi les siens, dans les villes populeuses; en même temps, Lalla-Fathma est captive, et les Kabyles, si fiers de cette indépendance qu'ils conservaient avec un soin jaloux, ont dû faire leur soumission. Ali-Bou-Maza et moi nous avons toujours désiré ardemment le bonheur de votre peuple; mais nos sentiments patriotiques ne nous ont pas empêchés d'aimer notre fille adoptive, qui a toujours conservé nos plus tendres affections, absolument comme si, née sur les montagnes du Jurjura, elle n'avait pas eu dans les veines une goutte de sang étranger. A mesure qu'elle devint plus grande et plus belle, Yamina s'attira non plus seulement les sympathies des Illilten, mais aussi leur admiration, en même temps que leur respect. Pour les jeunes gens comme pour les vieillards, elle représentait la France, cette nation à la fois aimée et redoutée qui avait envoyé une partie de ses enfants sur la terre d'Afrique pour y chercher de nouveaux frères, Kabyles ou Arabes. Votre fille a donc passé les années de son enfance et de sa jeunesse sans avoir eu à redouter aucune injure parmi les populations de nos montagnes; elle est restée digne de son origine française et peut, sans rougir, paraître devant le père qui a été privé du bonheur de guider ses premiers pas et de veiller sur l'innocence de son âme.

Dominé par l'émotion, M. D*** eut à peine la force de répondre ces quelques mots à la veuve kabyle :

— Excellente femme ! je vous donnerai la seule récompense que votre cœur ambitionne : jamais, tant que durera votre vie, vous ne serez séparée de celle que vous avez nourrie et élevée..... Rendons-nous maintenant à Alger, pour y recevoir nos enfants.

Dans une salle retirée de la maison du négociant, située, comme nous l'avons dit au début de ce récit, sur l'un des côtés de la place du Gouvernement, Aïcha, Epraïm et El-Kerim étaient réunis autour du chef de la famille. Le soleil venait de disparaître de l'horizon, et chacun était dans l'attente de l'arrivée des voyageurs.

— Où est Osman ? demanda M. D*** au Kabyle.

— Il est auprès de sa fille, répondit le jardinier.

— Cet homme a donc une fille ? Et il n'a pas compris quelle douleur je pouvais ressentir quand il a enlevé mon enfant !

— Elle a précisément l'âge de Yamina, reprit El-Kerim. C'est à cette circonstance que vous devez peut-être la joie d'avoir retrouvé votre enfant. En pensant à sa fille restée sans mère à Alger, Osman a senti le remords envahir son âme et il a donné sa captive à la bonne Aïcha.

— Je suis trop heureux aujourd'hui pour garder aucun sentiment de haine contre Osman : va le prévenir que je veux le voir assister au retour de Marie.

Le Kabyle sortit à la hâte et s'engagea dans le quartier mauresque. Il prit une des rues les plus étroites et les plus tortueuses, s'arrêta devant une maison qui n'avait pas de

fenêtres proprement dites, mais seulement quelques lucarnes grillées, et frappa à la porte basse, qu'Osman lui-même vint ouvrir.

— Le maître m'envoie, dit El-Kerim.

— A-t-il pardonné ? demanda l'Arabe.

— Oui, sors avec ta fille ; le moment est venu de la séparer de celle qui l'a recueillie et soignée jusqu'à ce jour.

— Ma sœur l'a élevée avec toute la tendresse d'une mère ; elle ne désire qu'une chose, c'est que sa chère nièce soit heureuse. Elle consentira sans peine à la laisser aller quelquefois dans la famille du maître, mais elle conservera toujours sur l'enfant de son cœur les droits qui lui appartiennent depuis la mort de ma pauvre femme.

Osman disparut, à ces mots, sous une arcade qui entourait la cour intérieure de la maison. Il ne tarda pas à revenir, accompagné d'une gracieuse jeune fille de dix-sept ans, qui enveloppa soigneusement son visage, avant de franchir le seuil de la demeure où s'était écoulée son enfance. La précaution paraissait d'autant plus utile, qu'en haut de la rue se montrait un groupe de deux hommes accompagnés de deux femmes non voilées. Osman reconnut aussitôt Emmanuel arrivant avec Ali-Bou-Maza, Marie et Zohra. Il resta devant sa porte, invitant le Kabyle et sa compagne à attendre les voyageurs.

Ce ne fut pas sans une émotion profonde que l'Arabe put contempler la belle et grande jeune fille qu'il avait tenue dans ses bras quinze années auparavant. Le remords, la honte, en même temps que la satisfaction de voir son crime réparé, se

partageaient l'esprit de l'ancien bandit; il se sentait réhabilité en assistant au retour de l'enfant qu'il avait autrefois remise à la femme illilten.

Emmanuel se rendit compte des sentiments qu'éprouvait Osmân; et dès que l'Arabe lui eut fait connaître que la femme voilée était sa fille, il alla à elle et lui prit la main, qu'il plaça dans celle de Marie. La jeune Française, qui tenait déjà la main de Zohra, accepta celle de la nouvelle amie que lui présentait Emmanuel et reprit sa marche en toute hâte. Elle arriva ainsi sur la place du Gouvernement, d'où elle put entrevoir, aux dernières lueurs du crépuscule, la figure vénérable de son père, qui épiait l'arrivée de ses chers enfants.

La nuit était tout à fait arrivée, mais la salle de réception se trouvait largement éclairée par les lampes qu'on avait disposées en plusieurs endroits. M. D*** était assis dans un large fauteuil, à la place même où son fils l'avait trouvé en proie au découragement, lorsque le vaillant jeune homme s'était engagé à tenter de nouvelles démarches à la recherche de l'absente. Depuis que l'espoir avait repris possession de son cœur, le négociant ne paraissait plus le même homme. Ses yeux, jadis ternes et hagards, étaient illuminés d'une flamme nouvelle; ses traits fatigués semblaient avoir recouvré leur ancienne régularité; sa taille, courbée sous le poids des chagrins, s'était redressée fièrement. Cependant l'émotion l'empêchait encore de faire usage des nobles facultés que ni l'âge ni la douleur n'avaient su détruire; il ne pouvait se lever de son siège, car ses membres étaient agités d'un tremblement

convulsif; il parlait par monosyllabes, exprimant tantôt la joie et tantôt l'impatience; il passait du rire aux larmes, de la confiance au doute ou à la crainte. Cet état d'anxiété fébrile durait déjà depuis longtemps, lorsque Marie, revêtue de son costume kabyle, ouvrit lentement la porte.

A la vue de son père, la jeune fille demeura immobile, attachant un regard attendri sur le chef de cette famille dont elle avait été si longtemps séparée, sur le Français qui pour elle représentait, avant tout autre, la race dont elle était issue. Emmanuel entra avec sa sœur; un peu en arrière du groupe principal, Osman tenait les mains croisées sur sa poitrine en signe de repentir, tandis que sa fille observait, à travers les ouvertures de son voile, la scène touchante dont l'action se déroulait devant elle; Zohra était appuyée sur l'épaule de son père et, comme toutes les personnes présentes, gardait un religieux silence.

Ce fut Aïcha qui parla la première.

— Voici notre chère Yamina, dit-elle; voici votre fille qui revient après sa longue absence.

— Je la reconnais bien, fit le père d'une voix tremblante; elle me rappelle traits pour traits ma pauvre épouse.

Dès qu'il eut commencé à parler, Marie se précipita dans ses bras.

— L'air vif des montagnes t'a rendue plus forte que ta bonne mère, reprit le négociant; mais pour le visage, tu es son portrait vivant. Que nous allons être heureux ensemble! Emmanuel, viens que je te bénisse, pour l'œuvre de piété filiale et d'amour fraternel que tu as accomplie. Viens recevoir

la récompense des fatigues, des peines que tu as endurées, des périls que tu as affrontés. Sans le dévouement dont tu as fait preuve, jamais je n'aurais revu ma fille, celle qui est la joie de mes yeux et doit être, ainsi que toi, la consolation de ma vieillesse.

Emmanuel était resté sur le seuil de l'appartement, d'où il admirait avec une joie ineffable l'heureux changement qui s'était opéré dans toute la personne de son père; il contemplait aussi la gracieuse attitude de Marie, qui, par ses douces paroles et les élans de sa naïve tendresse, faisait en quelques instants oublier à ceux qui l'aimaient les quinze années d'angoisse et de tristesse qui venaient de s'écouler.

A l'appel qui lui était adressé, Emmanuel vint avec Zohra recevoir auprès de sa sœur, déjà agenouillée, la bénédiction promise.

Le père abaissa ses regards sur le groupe charmant qu'il avait devant lui : il étendit les mains et bénit ses trois enfants.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ÉPILOGUE.

Un jour d'été de l'année 1859, M. D*** s'entretenait à l'écart, sur la terrasse de sa maison de Mustapha, avec Emmanuel et un officier de chasseurs qui avait épousé Marie, la jeune fille élevée chez les Kabyles du Jurjura. A quelques pas d'eux, le Beni-Yenni et la veuve illilten surveillaient les jeux de deux enfants en bas âge, un petit garçon et une petite fille, qui se roulaient à leur aise sur un large tapis. Le premier avait les beaux cheveux blonds et le doux regard de sa mère. La seconde était brune et vive ; elle ressemblait à Emmanuel par les principaux traits du visage, mais elle tenait de Zohra des yeux noirs et brillants, de vrais yeux de Kabyle.

A l'autre extrémité de la terrasse, Marie et sa belle-sœur évoquaient à voix basse les souvenirs de leur enfance et dirigeaient de furtifs regards vers une ligne bleuâtre qui bornait l'horizon du côté de l'Orient.

— Regrettez-vous donc vos montagnes? demanda le négociant, qui vint interrompre la rêverie de sa fille et de l'épouse d'Emmanuel. Notre belle ville d'Alger et la patrie française n'ont-elles plus d'attraits à vos yeux?

— Ne vous alarmez pas, répondit Zohra : si mon imagination s'envole parfois jusqu'aux lieux qui m'ont vue naître, mon cœur, sachez-le bien, est ici, avec tous ceux que j'aime.

— Cher père, dit à son tour Marie, ce pays kabyle dont les montagnes se dessinent au loin, nous pouvons encore l'aimer; car c'est aussi la patrie, c'est aussi la France.

FIN.

TABLE.

PAGES

INTRODUCTION 7

I. — Le café maure. — Préparatifs de guerre. — La villa de Mustapha. — Le juif Ephraïm. — La miniature . . 24

II. — Le plateau de Souk-el-Arba. — Zohra. — La caverne des Tolbas. — Messaouda. — La vendetta kabyle. 40

III. — Les Beni-Yenni. — Les faux monnayeurs. — Le combat d'Icheriden. — Le trésor d'Ali. — Le conseil de guerre. — La chèvre de Zohra 61

IV. — Yamina. — L'orage. — La sorcière. — Ephraïm 86

V. — Le marabout et la prophétesse. — La Française. — La voix du sang. — La bienfaitrice des Illilten. 103

VI. — Le général Jusuf.. — Dernières opérations de l'armée française. — Le clairon. — Capture de Lalla-Fathma. — Emmanuel et Marie 121

VII. — Soumission des tribus du Rocher. — La veuve de Mansour. — La retraite de Zohra. — La smala d'Emmanuel. — La bénédiction d'un père 138

ÉPILOGUE. 158

Rouen. — Imp. MÉGARD et Cie, rue Saint-Hilaire, 136.